

James Hadley

carré
noir



Chase



Tirez la chevillette



Bibliothèque et Archives nationales du Québec
475, boulevard De Maisonneuve Est
Montréal (Québec) H2L 5C4

180



CHASE. Tirez la chevillette

J'avais un boulot pépère : monteur-réparateur de coffres-forts. Un jour, la tentation : j'essaie de cambrioler le coffiot d'un client plein aux as. Pris en flag', me voilà condamné à dix ans. Je me suis évadé, j'ai couru, couru et, par chance, j'ai retrouvé, dans les montagnes, la paix : je suis devenu l'adjoint d'un brave type, patron de restau. Mais il avait une femme trop jeune et trop belle pour lui. Et il a fallu que je débloque encore. Il y en a, je vous jure, ils n'apprendront jamais !

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

CHAIR DE POULE
écocassette R.C.A.



3 2002 5144 7203 2

écrite par Patrick Couratin
intégrée à la SÉRIE NOIRE



9 782070 430710

ISBN 2-07-043071-5

A 43071



catégorie

1

COLLECTION SÉRIE NOIRE
créée par Marcel Duhamel

Nouveautés du mois

2052 — LA POUPÉE ASSASSINÉE
(NAN HAMILTON)

2053 — FOLIES DE FLIC
(GEORGES PATRICK)

2054 — SOUS LES AILES DE L'AIGLE
(ROBERT B. PARKER)

2055 — L'ORCHESTRE DES OMBRES
(TOM TOPOR)

JAMES HADLEY CHASE

Tirez
la chevillette!

TRADUIT DE L'ANGLAIS
PAR J. WITTA

nrf

GALLIMARD

James Hadley Chase a été photographié par
Max Feissel, Vevey, Suisse.

Titre original :

COME EASY, GO EASY

© James Hadley Chase, 1960.

© Éditions Gallimard, 1960, pour la traduction française.

I

Cet appel d'urgence, je le reçus à onze heures moins cinq, juste au moment où je me préparais à partir. Cinq minutes plus tard, j'aurais pu laisser sonner le téléphone en toute tranquillité, mais là, comme ce n'était pas encore l'heure officielle de fermeture, je me trouvais coincé.

La ligne est branchée, la nuit, sur un magnétophone que la sonnerie déclenche automatiquement. A la boîte, ce « mouchard » fait partie de tout un système de surveillance du personnel destiné à améliorer le rendement.

Je décrochai donc et annonçai :

— Compagnie des coffres-forts Lawrence... Dépannage de nuit.

— Ici, Henry Cooper. (C'était une de ces voix grasses et arrogantes, comme en ont les bénéficiaires de revenus énormes et les propriétaires d'appartements fastueux.) Combien de temps vous faut-il pour m'envoyer quelqu'un? J'ai des ennuis avec mon coffre.

Je me dis : « Encore une soirée avec Janey de fichue. Ça va faire la troisième fois, ce mois-ci, que je suis obligé de la laisser tomber au dernier moment. »

— Où demeurez-vous, monsieur? dis-je en m'efforçant de rester poli, « bicause » la bande enregistreuse.

(J'avais déjà eu des histoires pour n'avoir pas été assez aimable avec un client.)

— A Ashley Arms. Il me faut quelqu'un tout de suite.

Je jetai un coup d'œil sur la pendulette du bureau. Il était onze heures moins deux. Si je lui disais que le service de nuit était terminé, je serais mis à la porte. Or l'état de mes finances ne me permettait pas de m'offrir ce luxe.

— Pourriez-vous m'expliquer ce qui cloche dans votre coffre, monsieur?

— J'ai égaré la clé. Envoyez-moi quelqu'un en vitesse!

Sur ce, il raccrocha sans douceur et je fis de même.

J'avais promis à Janey de passer la prendre à onze heures et quart. Nous devions aller danser dans une boîte qui venait d'ouvrir. Elle devait déjà être sur son trente et un, à m'attendre. Ashley Arms se trouvait à l'autre bout de la ville. Le temps d'y aller, d'ouvrir ce satané coffre, de revenir ranger la camionnette au garage, de reprendre un trolleybus jusque chez elle, il serait minuit et demi. Je ne pouvais pas espérer que Janey m'attendrait tout ce temps-là. Elle m'avait déclaré que la prochaine fois que je lui poserais un lapin, ce serait bien la dernière.

Impossible de lui téléphoner du bureau. Les communications personnelles y sont interdites. Mais il y avait une cabine publique sur mon chemin. J'allais être obligé de lui passer un coup de fil de là-bas.

J'empoignai ma sacoche à outils, bouclai le bureau à clé et pris la camionnette. Il commençait à pleuvoir et je n'avais pas d'imperméable. La circulation était dense, et, en arrivant à la cabine téléphonique, je ne trouvai pas de place pour me garer. Je dus tourner en rond pendant dix bonnes minutes avant qu'un quidam dégage et me permette de ranger ma tire.

Il était onze heures vingt quand je composai le

numéro de Janey. Elle décrocha aussitôt, comme si elle était assise près de l'appareil, à attendre que je l'appelle pour décommander.

Au premier mot d'explication, elle monta sur ses grands chevaux :

— Si tu ne peux pas venir, j'en connais un qui se fera un plaisir de m'accompagner, dit-elle. Je t'ai prévenu, Chet. C'est la dernière fois. J'en ai ma claque de tes empêchements de dernière minute. Cette fois, c'est fini!

— Ecoute, Janey. Ce n'est pas ma faute...

Mais je parlais dans le vide. Elle m'avait raccroché au nez.

Je refis le numéro. Elle ne répondit pas. Je laissai la sonnerie tinter pendant quelques minutes, puis j'abandonnai et sortis reprendre la camionnette.

Pour tout arranger, maintenant il pleuvait à seaux. Tout en roulant vers Ashley Arms, je broyais du noir. Je vouais à tous les diables la Compagnie des coffres-forts Lawrence, le sieur Henry Cooper et moi-même qui n'avais même pas pris d'imperméable, car, une fois la camionnette ramenée au garage, il me faudrait rentrer à pied à la maison et la pluie allait abîmer mon plus beau costume qui n'était déjà pas en très bon état.

Ashley Arms était un luxueux immeuble de rapport, dans le plus beau quartier résidentiel de la ville. J'entrai dans le hall et m'adressai au bureau du portier. Le bonhomme m'informa que M. Cooper était bien chez lui, dans son appartement du second étage.

Henry Cooper était grand, large d'épaules et tout pénétré de son importance. Il avait le teint violacé du franc buveur; et, à son respectable tour de taille, on devinait le bon coup de fourchette. Il vint lui-même m'ouvrir la porte et, dès que j'eus mis le pied dans son antichambre, commença à m'invectiver pour avoir mis si longtemps à venir.

Pour m'excuser, j'invoquai les difficultés de la circulation. Il n'en tint aucun compte, et, tout en maugréant, m'introduisit dans un salon très luxueusement meublé.

Il alla tout droit à un tableau représentant une plantureuse personne dans le costume d'Eve, assez beau pour être un vrai Rubens, mais qui n'en était probablement pas un, et le fit pivoter sur ses charnières latérales; apparut alors un de nos coffres-forts muraux de grand luxe.

En posant ma sacoche, j'aperçus une femme étendue de tout son long sur le canapé. Sa robe du soir, blanche, était si décolletée que je pouvais voir la naissance de ses seins. Elle feuilletait un magazine illustré, une cigarette plantée entre deux lèvres rouges bien ourlées. Elle leva les yeux et se mit à me devisager avec curiosité.

Elle me rappelait vaguement Janey. C'était la même chevelure décolorée, les mêmes jambes effilées, mais là s'arrêtait la ressemblance. Cette fille avait une classe du tonnerre, ce qui faisait complètement défaut à Janey. Janey avait une plastique aguichante; sa démarche onduleuse faisait se retourner les messieurs sur son passage, mais tout cela frisait l'effronterie. Rien de tel chez cette superbe créature.

— Combien de temps vous faut-il pour l'ouvrir? demanda Cooper. Je suis pressé.

Non sans mal, je parvins à détacher mes yeux de cette jeune beauté et m'approchai du coffre.

— Pas longtemps, monsieur, si vous voulez bien me donner la combinaison.

Il la gribouilla sur un bout de papier qu'il me tendit. Puis il s'approcha de la cave à liqueurs et se servit un grand verre.

Je commençais à fourrager dans le mécanisme du coffre, lorsque la sonnerie du téléphone retentit au fond de l'appartement.

— Ce doit être Jack, dit Cooper à la fille; et il quitta la pièce, en laissant la porte ouverte.

La jeune femme murmura alors :

— Grouille-toi, mon pote. Ce vieux dégueulasse m'a promis un collier de perles; je me fais de la bile. Il serait bien capable de changer d'idée. On ne sait jamais.

A ces mots, je me sentis tout secoué. Elle me dévisageait droit dans les yeux, avec, dans le regard, la petite lueur froide qu'avait aussi Janey quand elle voulait que je lui offre quelque chose et qu'elle sentait que ça n'irait pas tout seul.

— J'en ai pour trois minutes maximum, dis-je. Patience!

Il ne me fallut même pas ce temps-là pour ouvrir le coffre.

— Tu parles d'un coffiot! fit-elle. Un moufflet pourrait le déboucler!

Je jetai un coup d'œil à l'intérieur. Empilés sur trois rayons, on voyait des paquets de billets de cent dollars. Jamais je n'avais contemplé un pareil tas d'argent. J'étais même incapable d'évaluer ce que ça pouvait représenter... peut-être bien cinq cent mille dollars.

La fille se leva du canapé et vint me rejoindre devant le coffre. Son parfum me chatouillait les narines et son bras touchait le mien : c'est vous dire si nous étions près l'un de l'autre.

— Le trésor d'Aladin, fit-elle, le souffle coupé. Ben, mon vieux. On pourrait se servir, ça serait chouette!

J'entendis alors tinter la sonnerie du téléphone; je sus ainsi que Cooper avait raccroché. Mon interlocutrice avait pigé, elle aussi; elle retourna en vitesse sur son canapé.

Je refermai la porte du coffre, juste au moment où Cooper entrait dans la pièce.

— Alors, pas encore ouvert? brailla-t-il, à mon intention.

— Une petite seconde, monsieur. (Je fis jouer à nouveau le pêne.) Voilà, ça y est!

Il fit pivoter la porte du coffre sur ses gonds, mais eut soin de ne l'entrouvrir que de quelques centimètres, puis il grōmmela.

— Il faudra m'avoir une deuxième clé.

Je dis que je m'en occuperais. Je remballai mes outils et me dirigeai vers la porte.

Je dis bonsoir à la fille du canapé. En réponse, elle me fit tout juste un petit hochement de tête. A la porte d'entrée, Cooper me remit deux dollars. Bien à contre-cœur. Il ajouta qu'au cas où il aurait besoin de mes services à l'avenir, je ferais bien de traîner un peu moins. Il me recommanda encore de ne pas oublier la seconde clé.

En roulant vers le garage, je pensais à l'argent du coffre-fort de Cooper.

Depuis des années, je tirais le diable par la queue avec le peu que je gagnais. Depuis des années, je me rendais compte que mon travail ne me mènerait nulle part.

Je me représentais tout ce que je pourrais faire de cet argent, s'il était à moi. Ce serait si simple de pénétrer dans cet appartement, d'ouvrir ce coffre en fer-blanc et de se servir.

J'avais beau me dire que je ne le ferais pas, l'idée s'enracinait dans mon esprit. Je la ressassais encore le lendemain soir quand Roy Tracey vint pour me relever.

Je connaissais Roy depuis toujours. Nous étions allés ensemble à l'école et son père l'avait mis en apprentissage à la Compagnie des coffres-forts Lawrence, le jour où mon père avait eu la même géniale idée à mon égard.

Physiquement, Roy me ressemblait. Il était comme moi, grand, brun, solidement bâti. Il portait une fine

moustache qui lui donnait l'air italien. Nous étions l'un et l'autre démangés par le même besoin d'argent.

La seule différence, c'est que les femmes étaient exclues de sa vie. Il s'était marié à dix-neuf ans, mais ça n'avait pas marché. Sa femme l'avait plaqué au bout d'un an, mettant ainsi un point final à ses aventures féminines. Il n'avait de passion que pour les courses. Il jouait, était toujours à court d'argent et passait son temps à essayer de me taper.

Je lui parlai du coffre-fort de Cooper.

Nous étions seuls dans le bureau. Dehors, il pleuvait à verse et l'eau dégoulinait le long des vitres. Rien ne me pressait de rentrer à la maison. Je décrivis à Roy la fille que j'avais rencontrée dans l'appartement de Cooper et la façon dont j'avais ouvert le coffre-fort.

— Au pifomètre, il y là-dedans un demi-million en biffetons de cent dollars, dis-je, en marchant de long en large, tandis que Roy, assis au bureau, tirait sur sa cigarette. Tu te rends compte, si ce fric-là était à nous!

— Y en a qui ont toutes les veines, pas d'erreur!

— Je veux!

Je m'approchai de la fenêtre et jetai un coup d'œil sur la nuit ruisselante de pluie.

— Bon, je rentre. A bientôt!

— Te débine pas, fit Roy. Un demi-million? Tant que ça?

— Peut-être plus. Trois rayons tout pleins.

— Assieds-toi! Causons un peu.

Nos regards se croisèrent. Ses yeux brillaient d'un éclat singulier.

— Chet, je ne serais pas en peine pour le faire valser, moi, tout ce pognon.

Je m'assis. Mon cœur se mit à battre.

— Moi aussi.

— Je suis raide de cinq cents dollars. dit-il. Il faut que je dégote du fric. Dis voir, une supposition qu'on

se le farcisse, ce coffiot? (Il se balança en arrière sur sa chaise, en me regardant droit dans les yeux.) Ça m'a l'air d'un coup fumant!

— Faut voir.

Suivit un moment de silence. Tous les deux, nous regardions la fenêtre battue par la pluie.

Finalement, Roy reprit :

— Ça fait une paye que j'attends une occase pareille. J'en ai ma claque de vivre comme ça. Toi aussi, pas vrai?

— Moi aussi.

— Alors, qu'est-ce que t'en dis? Tu veux faire le coup?

— Ce n'est pas que j'y tienne beaucoup, mais il faut le faire. C'est trop tentant pour qu'on crache dessus!

Il me regarda en ricanant :

— N'aie pas l'air catastrophé! Si on fait travailler nos méninges, on ne le loupera pas.

Je m'assis sur le bord du bureau.

— Oui.

— Voyons voir un peu. Tâchons de mettre ça sur pied.

L'heure qui suivit fut consacrée à échafauder des combinaisons. A force d'en parler, le coup paraissait assez simple.

— Il faut se rancarder sur les moments où notre bonhomme sort de chez lui. C'est la première chose à faire, décida Roy. Une fois affranchis, on s'amène, on ouvre le coffiot et on se sert. Toi, voilà ce que tu vas faire. Tu lui porteras la deuxième clé qu'il réclame et tu feras la causette avec le concierge. Il te dira à quelle heure Cooper est dehors. Les bignoles ont la langue bien pendue. Tu sauras tout, si tu sais te débrouiller.. (Il souffla sa fumée dans ma direction.) Quand on saura qu'il n'est pas là, on s'amène et on pique le fric.

Vue sous cet angle, c'était l'affaire la plus facile et la moins compliquée du monde.

Le lendemain soir, je me rendis donc à Ashley Arms. J'avais revêtu mon uniforme de la Compagnie des coffres-forts Lawrence : blouson chamois, pantalon vert bouteille et casquette à écusson.

Il devait venir me rejoindre avec la camionnette, après son service. J'arrivai à Ashley Arms peu après dix heures et demie.

Le portier était à son bureau et feuilletait d'un air maussade les dernières pages de son journal.

Il me reconnut, dès l'entrée, et me salua d'un signe de tête.

— Ah! Vous revoilà! Si vous venez pour M. Cooper, vous n'avez pas de chance, il est sorti.

— Quand revient-il? demandai-je, en m'appuyant au bureau, tandis que je tirais de ma poche un paquet de cigarettes.

Le portier jeta un coup d'œil sur la pendule.

— Dans une demi-heure.

— Je vais l'attendre. J'ai un petit paquet pour lui.

— Laissez-le-moi. Je le lui donnerai.

Je secouai la tête.

— Je ne peux pas. C'est la clé de son coffre-fort. Il faut que je la lui remette en main propre et qu'il me signe un reçu.

Il haussa les épaules et prit la cigarette que je lui offrais.

— Comme vous voulez!

— Vous êtes sûr qu'il va rentrer dans une demi-heure, au moins?

— Sûr et certain. C'est réglé comme du papier à musique. Il s'en va toujours à huit heures et revient à onze.

— Il y a des gens comme ça, observai-je; toujours à l'heure; on pourrait régler sa montre dessus!

— C'est son genre. Il est propriétaire de trois boîtes de nuit. Tous les soirs il va y faire un tour pour se

rendre compte. Même le dimanche. Il rentre manger un morceau chez lui à onze heures et il repart sur le coup d'une heure du matin pour surveiller la fermeture et compter la recette. Il ne sort jamais de ses habitudes.

— Et vous restez là toute la nuit? lui demandai-je sans avoir l'air d'y toucher.

— Je termine à une heure. Après une heure, on ferme. Tous les locataires ont leur clé. (Le portier se renfrogna.) Vous n'imaginez pas le nombre de fois qu'on vient me tirer du lit, parce qu'un de ces connards a oublié sa clé!

Voilà qui ne tombait pas dans l'oreille d'un sourd!

— Cooper a perdu la clé de son coffre-fort, l'autre soir, il m'a gâché toute ma soirée à moi!

— Il s'y entend celui-là à perdre les clés, reprit le portier avec aigreur. Pas plus tard que la semaine dernière, il a égaré sa clé de l'immeuble et m'a fait sortir du lit à cinq heures du matin, vous vous rendez compte!

— C'est à cette heure-là qu'il rentre?

— Oui. Après ça, il dort toute la journée... c'est drôle, hein, comme façon de vivre!

Je tenais le renseignement que je voulais. Mine de rien, je fis dévier la conversation et, de fil en aiguille, on discuta le bout de gras jusqu'au retour de Cooper.

Il s'amena à onze heures moins une.

Je traversai le hall pour aller à sa rencontre, et le rejoignis à mi-chemin.

— J'ai la clé de votre coffre, monsieur, fis-je en l'abordant.

Il mit un instant à me reconnaître.

— Ah c'est vous, grogna-t-il. Eh bien, donnez-moi ça!

— J'aimerais mieux vérifier si elle va. Si je pouvais monter...

— Bien sûr.

Il me conduisit aussitôt à l'ascenseur.

Arrivé au second, il ouvrit la porte de son appartement et je le suivis dans le salon.

Je fis jouer la clé dans la serrure du coffre. Bien entendu, il était resté là, derrière moi, à me surveiller. Une idée folle me passa par la tête : quand j'aurais ouvert le coffre, j'allais lui sauter dessus, l'assommer et me remplir les poches. Mais je n'en fis rien. Au contraire, je refermai le coffre et lui tendis la clé.

— Tout va bien, monsieur.

— Parfait. (Il fourra la clé dans son gousset.) Merci, marmonna-t-il sans conviction, en plongeant la main dans sa poche, mais son geste s'arrêta là.

Je pouvais lire sa pensée. Il m'avait déjà donné deux dollars. Pour lui, ça suffisait amplement.

Ce fut cette petite mesquinerie qui me décida. Au cours des dernières vingt-quatre heures, j'avais été mal à l'aise à la perspective de lui voler son pognon; mais, en fait, je ne cherchais qu'une excuse pour faire taire mes scrupules. Il venait de me la fournir.

Je le quittai, repris l'ascenseur pour le rez-de-chaussée, saluai le portier au passage et sortis sous la pluie.

Roy assis au volant de la camionnette, m'attendait.

— C'est Cooper, ce gros corniaud tout rougeaud?

— Oui. (Je m'assis à côté de Roy.) Y a pas de pet, repris-je, tandis que la camionnette s'engageait dans la rue. On pourra lui étouffer son fric dimanche.

Nous avions décidé de faire le coup dimanche, parce que nous avions tous les deux congé. Roy loua une voiture et tout fut prêt pour l'expédition.

Il pleuvait à torrents, ce qui nous arrangeait plutôt. La pluie débarrasse les rues des passants indiscrets; quoique dans ce patelin à la gomme il n'y ait jamais grand monde dehors, sur le coup d'une heure du matin.

Roy passa me prendre à la maison et on se mit en

route pour Ashley Arms où nous arrivâmes, comme prévu, à une heure moins cinq.

Roy parvint à caser la voiture entre une Cadillac et une Packard dans le parking particulier de la résidence; une quarantaine de bagnoles y stationnaient déjà sous la flotte.

Nous restâmes assis, côte à côte, les yeux braqués sur la porte d'entrée de l'immeuble. Nous étions tous les deux assez émus. J'entendais Roy respirer précipitamment par le nez — qu'il avait court et camus — et je me demandais s'il percevait les battements violents de mon cœur.

Quand les aiguilles, à l'horloge du tableau de bord, indiquèrent l'heure juste, nous vîmes Cooper sortir, puis s'avancer en direction d'une Jaguar blanche parquée à dix mètres de nous. Il se précipita en courant, la tête baissée pour se protéger de la pluie, et ne regarda pas de notre côté. Nous le vîmes engouffrer sa large carrure dans la voiture, démarrer et se perdre dans l'obscurité.

— En voilà déjà un de parti! soupira Roy, d'une voix rauque et mal assurée.

Peu de temps après, le concierge poussa les battants de verre de la porte d'entrée qu'il ferma à clé. A travers les glaces, nous l'aperçûmes qui traversait le hall pour disparaître par l'escalier qui menait au sous-sol.

— Allons-y! fit Roy.

Il ouvrit la portière. Mon cœur battait si fort que j'en étais tout essoufflé. J'empoignai ma sacoche à outils et me glissai dehors. Le temps de gagner en courant la porte aux battants de verre, je pus, heureusement, me faire rafraîchir le visage par la pluie.

Nous savions exactement ce que nous avions à faire. Je devais crocheter la porte pendant que Roy ferait le guet. La résidence était située au bout d'une assez

longue allée particulière, si bien que, de la rue, on ne pouvait en apercevoir l'entrée. Si quelqu'un de l'immeuble ne survenait pas à l'improviste, nous allions pouvoir opérer en toute tranquillité.

J'eus toutefois des difficultés avec la serrure de cette porte de verre. En tout autre circonstance, j'en aurais eu pour trois ou quatre secondes, mais là, mes mains tremblaient. J'y parvins tout de même, au moment où Roy commençait à me traiter de tous les noms.

Il me rejoignit quand j'ouvris les panneaux et, en silence, nous nous dirigeâmes rapidement vers l'escalier. Nous avons décidé de ne pas utiliser l'ascenseur, au cas où le portier ne serait pas encore couché et se demanderait qui montait dans les étages.

Nous grimpâmes quatre à quatre l'escalier sans rencontrer âme qui vive. Mais nous étions tous deux hors d'haleine en arrivant à la porte de l'appartement de Cooper.

Ce coup-ci, je n'eus pas d'ennui avec la serrure. La première clé dont je me servis l'ouvrit.

Je poussai la porte et m'introduisis dans le hall obscur. Roy se glissa derrière moi. Nous restâmes immobiles pendant quelques instants, l'oreille tendue. Nous n'entendions que le tic-tac d'une pendule, au fond de l'appartement et le ronronnement intermittent du réfrigérateur de la cuisine.

— Allez! Allez! dit Roy. Qu'est-ce qu'on attend? J'entrai dans le salon et allumai l'électricité.

Roy me suivit et ferma la porte.

— Il sait vivre, ton bonhomme, hein? dit-il en jetant un coup d'œil circulaire. Où est le coffre?

Je m'approchai du nu plantureux et fis pivoter le cadre. Je manœuvrai le cadran, mis la combinaison, puis, me servant de la clé que j'avais confectionnée en même temps que la seconde clé de Cooper, je fis jouer la serrure et ouvris le coffre-fort.

— Vise un peu!

Plantés l'un à côté de l'autre, nous restions là, à contempler les piles bien alignées de billets de cent dollars.

— Dis donc! (La main de Roy s'agrippait à mon bras.) Nous voilà tranquilles pour le restant de nos jours!

Au même moment, nous entendîmes un bruit qui nous glaça jusqu'aux os. Impossible de s'y tromper : on venait d'introduire une clé dans la serrure de la porte d'entrée qui s'ouvrit avec un bruit sec.

L'épouvante me coupa bras et jambes. Je parvins tout au plus à tourner la tête vers la porte fermée. Pour le reste, j'étais littéralement paralysé. Mais pas Roy. Une fraction de seconde, il demeura cloué sur place, puis il réagit. Vif comme un lézard, il s'esquiva à l'autre bout de la pièce et éteignit l'électricité juste au moment où la porte s'ouvrait.

La lumière de l'entrée se trouva projetée dans la pièce obscure et découpa un rectangle d'un blanc cru, au milieu duquel je restai planté.

Dans l'encadrement de la porte se tenait la blonde aux longues jambes. Nous nous regardâmes l'espace d'une seconde.

Puis elle fit un pas en arrière et poussa un hurlement qui me transperça la tête comme l'eût fait un fer rouge.

— Il y a quelqu'un! se mit-elle à crier. Un cambrioleur!

La massive silhouette de Cooper se dressa alors derrière elle. Il écarta la jeune femme et se rua comme un fou dans la pièce obscure.

Tout se passa si vite que je demeurai planté devant le coffre ouvert. Hébété, mort de peur, j'étais incapable de faire le moindre geste.

La fille décampa en trombe de l'appartement et se précipita dans l'escalier en poussant des cris stridents. On aurait cru un sifflet de locomotive.

Je vis la silhouette imprécise de Roy s'aplatir contre le mur, près de la porte. En entrant dans la pièce, Cooper n'aperçut point Roy. Les yeux braqués sur moi, il tendait les mains frénétiquement comme s'il allait m'étrangler. Roy se déplaça sans bruit. Je le vis balancer la lourde pince que nous avions apportée, au cas où les serrures auraient résisté. Roy l'abattit sur le crâne de Cooper, au moment où le bonhomme allait m'empoigner.

Cooper s'éroula, comme un bœuf à l'abattoir. Dans sa chute, ses doigts crispés labourèrent le devant de mon veston.

— Vite! haleta Roy. Filons!

On entendait toujours les glapissements de la fille qui dégringolait l'escalier.

Je me ruai vers la porte.

— Chet! (Derrière moi, Roy m'avait appelé tout bas, d'une voix que la peur rendait sifflante.) Ne descends pas! Monte!

Mais j'étais déjà en train de dévaler l'escalier. La panique annihilait mes facultés. Je n'avais qu'une idée : sortir à l'air libre et fuir.

— Chet!

Je l'entendis, mais n'en continuai pas moins. J'arrivai au premier étage et pris mes jambes à mon cou pour franchir le palier. Devant moi, la porte d'un appartement s'ouvrit et un vieux type maigre, aux cheveux blancs, l'air effaré, passa la tête par l'embrasement. Nos regards se croisèrent et il referma sa porte en vitesse. Je franchis en trois bonds une série de marches, perdis l'équilibre et m'affalai sur le carré. Je me remis d'aplomb et, sautant l'ultime volée de marches, j'atterris comme un fou dans le hall d'entrée.

La blonde aux longues jambes, blottie contre le bureau du concierge, me regardait horrifiée. De ses lèvres rouges entrouvertes s'échappaient de petits cris hystériques.

Le bignole, qui avait juste eu le temps de passer un pantalon, s'amena au pas de charge par l'escalier du sous-sol, et, les cheveux en bataille, se jeta sur moi. Nous roulâmes à terre, dans un enchevêtrement de bras et de jambes.

Je le frappai à la tête et à la poitrine, mais j'écopai aussi de quelques bonnes châtaignes en pleine poire, avant de pouvoir me dégager. Je me remis non sans mal sur mes jambes et me ruai vers la porte. Au moment où je réussis à l'ouvrir le gardien se mit à lancer des coups de sifflet. S'ajoutant aux cris de la fille, ils faisaient un tel raffut que, sans hésiter, je me précipitai sous la pluie battante.

Je dévalai l'allée conduisant à la rue. J'entendais encore les glapissements de la blonde, mais les coups perçants du sifflet de police dominaient de loin tout le boucan qu'elle pouvait faire.

Le cœur battant, le visage inondé de sueur, je fonçai comme un fou dans la rue. J'entendis une voix d'homme m'interpeller. En me retournant, j'aperçus une silhouette, coiffée d'une casquette à visière, lancée à mes trousses.

Je continuai de courir. J'entendis alors une détonation. Quelque chose qui bourdonnait comme un frelon venait de me frôler le visage.

Je fis un brusque crochet et me précipitai de l'autre côté de la chaussée, où il faisait plus noir.

L'arme claqua de nouveau... Je sentis le poing d'un géant me frapper dans le dos et je m'étais à plat ventre sur l'asphalte. J'eus alors l'impression qu'un fer rouge me taraudait les chairs; je tentai de me retourner, mais la souffrance me clouait sur place.

Le dernier détail dont j'eus conscience, avant de sombrer dans le noir, ce fut un bruit de pas qui accouraient vers moi.

II

Je perçus vaguement un bourdonnement de voix; c'était un murmure venant de très loin, du bout d'un long tunnel. Puis je ressentis en pleine poitrine une douleur sourde, cuisante, et qui ne cessait de s'aggraver au fur et à mesure que j'émergeais lentement du puits noir où j'avais sombré.

J'entrouvris les yeux

J'étais entouré de murs blancs. La masse confuse d'un homme se penchait sur moi. Je ne parvins pas à le distinguer nettement et, comme je souffrais de plus en plus, je refermai les yeux.

Mais j'avais retrouvé mes esprits. Je me rappelai ma descente éperdue par l'escalier, ma bagarre avec le portier, les cris de terreur de la blonde aux longues jambes et ma fuite aveugle et stupide dans la rue. J'entendis encore les détonations des deux coups de feu du policier.

Ainsi, j'étais pris. Ma malencontreuse équipée à la conquête de la fortune-éclair se terminait sur un lit d'hôpital, avec un flic de faction à mon chevet.

— S'il n'est pas tellement amoché, déclara soudain une voix, pourquoi que je la secouerais pas un peu, cette lope, pour lui faire cracher le morceau?

C'était bien une voix de flic, rude et bourrue, comme

dans les films; une voix toutefois qu'on n'imagine guère s'adressant à vous sur ce ton-là.

— Il en réchappera, assura une autre voix. Pas besoin de brusquer les choses, sergent! Il a de la veine! Deux centimètres plus à droite, et il passait l'arme à gauche.

— Sans blague? Ben, mon vieux, quand je vais m'occuper de lui, il va le regretter de ne pas l'avoir cassée, sa pipe!

Je voyais clair à présent et j'en profitai pour examiner à la dérobée les deux types qui se tenaient à mon chevet. L'un, en blouse blanche, affable, grassouillet, devait être le toubib; quant à l'autre, un colosse, au visage obtus et couperosé, aux petits yeux méchants, à la bouche mince comme une entaille faite au rasoir, c'était lui qui devait avoir cette voix de rogomme. Son complet sombre et avachi, la façon dont son chapeau était posé sur sa tête indiquaient que c'était un poulet.

Je demeurai immobile, en proie à la douleur qui me labourait la poitrine. Je commençai à me demander ce qu'était devenu Roy.

Il n'avait pas, comme moi, cédé à la panique. Il était monté dans les étages, pendant que j'allais bêtement me jeter dans les pattes des flics. Avait-il pu s'en tirer?

Si on ne l'avait pas vu sortir de l'immeuble, il n'avait rien à redouter. J'étais le seul à avoir été arrêté; à avoir vu l'argent de Cooper dans son coffre, à être allé cuisiner le portier sur les habitudes de son locataire. On n'avait vu que moi dévaler l'escalier. Roy était totalement hors du coup.

Alors, le bruit de la pince s'abattant sur le crâne de Cooper me revint en mémoire : un coup affreux, rendu plus pénible encore par une cruauté que je n'aurais jamais soupçonnée chez Roy.

Une terreur subite m'étreignit. Qu'était-il arrivé à Cooper? Est-ce que Roy l'aurait tué?

Une odeur de sueur aigrette et de tabac me monta aux narines, elle me sembla si proche, que j'ouvris les yeux : je me trouvai nez à nez avec l'inspecteur brutal et cramoisi.

Nous étions seuls. Je n'avais pas entendu le toubib s'en aller, mais il devait être parti, puisqu'il n'était plus dans la pièce.

Le flic ricanait, découvrant ses dents tachées de nicotine. On eût dit un loup penché sur moi.

— Allez, ordure! dit-il. Mets-toi à table! Ça fait deux jours et deux nuits que j'attends de pouvoir faire la causette. Accouche!

Ça commençait.

On semblait, chez ces messieurs, avoir l'impression que je n'avais pas fait le coup tout seul. On n'avait pas d'indice, mais on comptait sur moi pour savoir si j'avais eu un complice. Je déclarai que non et persistai dans mon attitude.

On m'apprit que Cooper était mourant, que je serais inculqué d'assassinat. Si je n'étais pas le seul dans le coup, c'était le moment de le dire. Je répondis que j'avais agi absolument sans l'aide de personne.

Finalement ils se fatiguèrent d'essayer de me faire dire le contraire. Enfin, ils furent bien obligés de m'apprendre que Cooper s'en sortirait. Ça leur faisait mal au ventre, qu'il s'en tire.

— Mais t'aurais pu le tuer, conclut l'inspecteur aux dents jaunes, et c'est ça que le juge retiendra. T'en écoperas pour dix ans, salaud, ça te donnera le temps d'avoir des regrets!

On me transféra de l'hôpital à la prison de l'Etat où je restai trois mois, le temps pour Cooper de se remettre suffisamment pour venir témoigner contre moi.

Toute ma vie, je me rappellerai le procès.

Quand on m'eut conduit dans la salle d'audience, je

jetai un regard circulaire. La première personne que je repérai dans les galeries du public, ce fut Janey. J'en fus estomaqué. Elle me fit un petit signe de la main auquel je répondis par une espèce de sourire. C'était bien la dernière personne que je m'attendais à trouver là!

Puis je vis Franklin, mon patron à la Compagnie des coffres-forts Lawrence, et, assis à côté de lui, Roy.

Roy et moi, nous échangeâmes un coup d'œil rapide. Roy paraissait blême et amaigri. Je pensais à tout le mouron qu'il avait dû se faire pendant trois mois, à se demander si j'allais le donner...

Le juge était un petit bonhomme à la figure en lame de couteau et au regard dur.

Tout m'accablait.

Cooper, très amaigri, la tête enveloppée de pansements, raconta comment j'étais venu ouvrir son coffre et pourquoi il m'avait demandé un double de sa clé.

La blonde aux longues jambes lui succéda à la barre des témoins. Sa robe bleu ciel moulait ses formes à tel point que tous les hommes dans la salle — y compris le juge — la dévoraient des yeux.

Elle expliqua qu'elle chantait dans une des boîtes de Cooper et que, de temps à autre, elle montait chez lui pour parler des chansons qu'elle avait l'intention d'introduire dans son tour de chant. Personne dans la salle ne se faisait la moindre illusion sur le motif véritable de ses visites chez Cooper à une heure du matin. Rien qu'à la façon dont on le regardait, on voyait à quel point il faisait des envieux. Elle raconta que Cooper n'était pas dans la pièce quand j'avais ouvert le coffre, qu'elle m'avait vu regarder à l'intérieur, puis refermer la porte et faire semblant de l'ouvrir pour la première fois.

Cooper revint dire au juge qu'il m'avait trouvé devant son coffre-fort croché et qu'au même moment où il

s'était approché de moi, je l'avais frappé sur la tête avec une barre de fer.

Je fus surpris de voir Franklin déposer en ma faveur. Il affirma que j'étais le meilleur ouvrier de l'entreprise et que, jusqu'alors, il m'avait toujours considéré comme absolument digne de confiance. Mais il perdait son temps. Je voyais bien que ses déclarations faisaient autant d'effet sur le juge qu'une poignée de gravier lancée contre un char d'assaut.

Mon avocat, faisant bien nourri, entre deux âges, faisait de grands efforts pour ne pas s'endormir. Après avoir écouté l'exposé des faits et le détail de l'inculpation, il regarda dans ma direction, fit la grimace, se leva lentement et annonça que son client — c'était moi, en l'occurrence — reconnaissait sa culpabilité et s'en remettait à l'indulgence du tribunal. Peut-être n'avait-il rien de mieux à faire, mais je trouvais tout de même qu'il aurait pu y mettre une nuance de regret. A la façon dont il s'était exprimé, j'eus, comme tout le monde dans l'auditoire, l'impression qu'il ne pensait déjà plus qu'à l'affaire suivante.

Non sans un certain sadisme, le juge me considéra en silence pendant quelques instants. Enfin, il déclara que j'avais gravement manqué à la confiance qu'on mettait en moi. Dans ma profession, on se devait d'être particulièrement scrupuleux. J'avais compromis la réputation d'une firme établie depuis longtemps et pour qui mon père et mon grand-père avaient été de loyaux serviteurs. Comme c'était mon premier délit, il avait été tenté de se montrer indulgent... En fait, pas une seconde, je n'eus la moindre illusion. Je voyais, à ses petits yeux durs et froids, qu'il ne disait tout ça que pour le plaisir de s'entendre parler. Mais mon agression brutale et sanguinaire — agression qui aurait pu me valoir une inculpation d'assassinat — m'empêchait de bénéficier de l'indulgence de la Cour. Il me condam-

nait par conséquent à dix ans de travaux forcés. Je serais envoyé au pénitencier de Farnworth, où l'on saurait bien dresser un dévoté de mon espèce.

C'est alors que je fus tenté de dénoncer Roy. Il s'en rendit bien compte. Je me tournai vers lui et nos regards se rencontrèrent. Il était tendu comme un ressort. Il savait ce qui se passait dans ma tête : je n'avais qu'à le montrer du doigt au juge et dire que c'était lui qui avait frappé Cooper, pour retarder d'au moins deux mois l'application de ma peine dans l'attente d'un nouveau procès, et, si la preuve était faite que c'était bien lui qui avait assommé Cooper, j'avais ainsi de grandes chances de couper aux travaux forcés.

Farnworth était un célèbre pénitencier, situé à quatre cents kilomètres à l'intérieur des terres, et qui, ces trois dernières années, avait défrayé la chronique. Une campagne de presse avait demandé la suppression de ce que des journalistes soutenus par l'opinion, décrivaient comme une réplique d'un camp de concentration nazi.

J'avais lu des reportages et, comme tout le monde, ces récits m'avaient bouleversé. Si les journaux disaient la vérité, le régime des détenus, à Farnworth, devait être aussi cruel qu'infamant.

La pensée de moisir dix ans dans ce bagne me glaça les sangs.

Roy et moi ne nous quittions pas des yeux. Tandis que nous nous regardions ainsi, une foule de petits services que Roy m'avait rendus à l'école ou lorsque nous travaillions ensemble me revint en mémoire. Je me souvenais de sa sympathie gouailleuse quand mes petites amies me laissaient tomber, de nos interminables entretiens et des projets que nous échafaudions pour le cas où la fortune nous sourirait un jour. Tout cela m'interdisait de le trahir. Je lui souris : c'était un bien pauvre sourire, mais qui lui apprenait, tout au moins, qu'il était sauvé.

Je sentis la main pesante d'un de mes gardes qui m'avaient encadré pendant le procès s'abattre sur mon bras.

— En route! fit le garde à mi-voix.

Je regardai Janey qui sanglotait dans son mouchoir. Une dernière fois, je lançai un coup d'œil à Roy, puis je me mis à descendre les marches. Je cessai d'être sous les yeux du tribunal et quittai le monde où l'on est libre pour aborder un avenir affreux.

En attendant mon transfert à Farnworth, je n'eus, pour me soutenir le moral, que la pensée de n'avoir pas dénoncé Roy; elle m'aida à conserver un peu d'amour-propre; étant donné l'endroit où j'allais, j'avais vraiment bien besoin de m'y accrocher.

Farnworth n'est pas une prison pourvue de hauts murs et de cachots. C'est un enfer de chaînes où sévissent gardiens tireurs d'élite et chiens féroces.

Si les jours étaient terribles, les nuits étaient encore pires. Tous les soirs, soixante-dix-sept détenus sales et puants étaient parqués comme du bétail dans une baraque de quinze mètres sur trois, percée d'une seule lucarne à barreaux et d'une porte garnie de gros clous. Chaque prisonnier se trouvait rivé à une chaîne qui faisait tout le tour du dortoir. Nous étions attachés de telle façon qu'au moindre mouvement de l'un de nous, la chaîne se tendait et arrachait brusquement tout le monde à son sommeil.

Après toute une journée passée sous un soleil brûlant, à travailler comme des galériens, on était fourbu et la moindre contrariété devenait intolérable. Souvent, quand un détenu avait un sommeil agité et tirait brusquement sur la chaîne, son voisin le frappait et des bagarres

féroces éclataient à chaque instant dans cette obscurité étouffante.

Après nous avoir cadennassés dans le dortoir, les gardiens ne se souciaient plus de nous jusqu'au lendemain matin. Ils se moquaient des rixes qui pouvaient éclater et, si un prisonnier y laissait sa peau, ça en faisait un de moins pour leur casser les pieds.

Ils n'étaient que douze en tout. Le soir, un seul restait de service. Ce gardien, nommé Byfleet, s'occupait aussi des chiens. Il y avait en lui quelque chose de si sauvage, de si primitif que les bêtes elles-mêmes tremblaient devant lui.

Pendant la journée, les chiens restaient enfermés dans une cage d'acier, sans nourriture. Ils étaient aussi dangereux que des tigres.

Chaque soir, à sept heures, on enchaînait les prisonniers dans leur dortoir et les gardiens rentraient chez eux. C'était alors que Byfleet, géant adipeux à visage de porc, prenait possession de son domaine. Armé d'une batte de base-ball, il allait à la cage et faisait sortir les chiens.

A l'exception de cette brute, personne n'osait circuler à l'extérieur jusqu'à quatre heures et demie du matin, heure à laquelle les chiens rentraient dans leur chenil et où les gardiens reprenaient leurs fonctions.

Nuit après nuit, je restais étendu sans fermer l'œil sur ma couchette, à prêter l'oreille aux grognements des chiens qui tournaient autour des bâtiments de la ferme-prison.

Avant de pouvoir m'évader de cet enfer, je savais qu'il me faudrait trouver le moyen de neutraliser les molosses.

Dès que j'eus mis les pieds à Farnworth, je résolus de m'évader. Cela faisait maintenant dix jours que j'étais dans cette prison et c'étaient déjà dix jours de trop. S'il

n'y avait pas eu les chiens, j'aurais tenté de me tirer dès la première nuit, au risque de me faire descendre. Le cadenas des fers que j'avais aux chevilles, pas plus que la serrure de la porte du dortoir ne présentaient pour moi de difficultés.

Au cours de la première de ces horribles nuits au dortoir, j'avais pu me dégager intégralement du grillage qui me servait de sommier et, après des efforts qui me mirent les doigts en sang, je réussis à détacher un bout de fil de fer de six centimètres environ. Armé de cet outil rudimentaire et d'un peu de patience, je pouvais avoir raison de toutes les serrures de Farnworth.

J'étais fou de joie à l'idée de pouvoir m'évader de ce trou puant, s'il n'y avait pas eu ces chiens qui grondaient de l'autre côté du mur dans l'obscurité. Que faire pour leur échapper?

Au cours des journées qui suivirent, j'en vins à conclure qu'une tentative d'évasion était impossible en plein jour. Tous les matins, nous allions à pied aux champs, sous la surveillance de six gardiens à cheval, armés de carabines automatiques.

Le chemin qui menait aux champs était aussi dénudé que le dos de ma main. Bien avant de pouvoir atteindre la grand-route, qui passait assez loin de là, ou la rivière, je serais abattu par un des cavaliers lancés à ma poursuite.

Si je voulais m'évader, c'est de nuit qu'il me fallait tenter ma chance, mais tout d'abord, je devais trouver un moyen d'égarer les chiens.

Ainsi toute la journée, en travaillant aux champs, et la majeure partie de la nuit, étendu sur mon infecte couchette, je me triturais la cervelle, à chercher comment me débarrasser des molosses, mais sans résultat.

Tous les matins, en défilant pour aller à l'appel, nous passions devant le chenil. Il y avait dix chiens

dans la cage d'acier, de vrais fauves : bergers allemands et chiens-loups. Face à ces dix têtes, ça ne faisait pas un pli pour le candidat à l'évasion. Ils se mettraient tous à ses trousses et l'auraient complètement déchiqueté avant qu'il ait parcouru vingt mètres.

Impossible de résoudre ce problème. Je passai près d'un mois à Farnworth avant d'en entrevoir la solution.

Un beau jour, on me colla de corvée à la cuisine : emploi redouté par tous les détenus.

La nourriture destinée aux prisonniers était pratiquement immangeable. L'invariable menu se composait de soupe aux pommes de terre dans laquelle flottaient quelques rognures de viande aux trois quarts pourrie. Travailler à la cuisine, dans la chaleur torride et l'effroyable puanteur de la viande en décomposition, était une épreuve à soulever les cœurs les mieux accrochés.

Pour masquer le goût de la viande, le cuisinier utilisait du poivre en grande quantité, et c'est ce poivre qui m'inspira le moyen de neutraliser les chiens.

Les trois soirs qui suivirent, je rentrai au dortoir les poches pleines de poivre que je cachai dans un sac de toile sous ma couchette.

J'avais progressé de deux pas dans mes projets d'évasion. J'avais, d'une part, le moyen d'ouvrir la porte du dortoir, et de l'autre, j'avais assez de poivre pour écarter les chiens de ma piste, une fois que j'aurais atteint la rivière.

Mais si les chiens me repéraient, tout le poivre du monde ne pourrait me sauver. Le poivre ne pouvait m'être utile qu'à condition que les chiens ne me voient pas m'échapper et se bornent à essayer de retrouver ma piste, par leur seul flair.

Mais comment atteindre le bord de la rivière avant que les chiens ne m'aient aperçu?

Si je pouvais résoudre ce problème, j'étais fin prêt.

Les quatre nuits qui suivirent, j'écoutai attentivement tous les bruits venant de l'extérieur du dortoir. Ces bruits me renseignèrent sur l'emploi du temps habituel de Byefleet, ce qui m'était indispensable.

A sept heures du soir, lorsqu'il faisait encore jour, Byefleet prenait la relève des gardiens. On faisait l'appel et, une fois les prisonniers conduits au dortoir, un des prévôts cadénassait les chaînes sous la surveillance de Byefleet. Puis, le dortoir verrouillé, Byefleet se dirigeait vers la cage et faisait sortir les chiens. Ensuite, il allait s'étendre dans une cabane où il y avait un lit : peut-être même s'endormait-il. Avec dix chiens pour faire son boulot, il pouvait dormir sur ses deux oreilles.

A quatre heures moins le quart du matin, il sortait de la cabane et allait à la cuisine chercher deux seaux de viande destinés aux chiens. Il les portait à l'intérieur du chenil et les chiens l'y suivaient. A en juger d'après les bruits et les brusques jappements des chiens, je conclus qu'il devait rester à surveiller le repas des bêtes et cela durait un bon bout de temps. Puis, à quatre heures vingt, il fermait la cage et allait à la sirène. Il l'actionnait deux fois : deux longs hurlements à vous crever le tympan. C'était pour réveiller les détenus et faire savoir aux gardiens que les chiens avaient regagné leur cage.

Ce processus ne variait jamais. Tout bien pesé, il me faudrait fuir au moment où les chiens commencent à prendre leur repas. C'était ma seule chance de réussite.

Je ne disposerais que de très peu de temps pour atteindre la rivière située à un kilomètre et demi, en terrain absolument plat. Physiquement, j'étais encore en forme et je courais vite. Je pouvais gagner la rivière en moins de six minutes, qui risquaient d'être passa-

blement mouvementées, il est vrai. Arrivé là, j'utiliserais ma provision de poivre pour brouiller ma piste. Je continuerais à fuir encore un moment, puis je me planquerais en attendant qu'ils en aient assez de me chercher. Désormais, je ne me déplacerais plus que la nuit pour atteindre la voie de chemin de fer qui passait à trente-cinq kilomètres de Farnworth. Je projetais de sauter dans un train de marchandises qui me mènerait à Oakland, la plus grande ville de la région où l'on perdrait définitivement ma trace.

Il y avait encore un détail qui me chiffonnait. Il me suffirait d'une seconde pour ôter les fers que j'avais aux pieds, mais pour la porte du dortoir, ça risquait de durer plus longtemps. A ce moment-là, est-ce qu'un prévôt n'allait pas donner l'alarme? S'il se mettait à crier, Byfleet pouvait l'entendre et alors j'étais cuit!

Au point de quasi-perfection où en était mon plan d'évasion, je résolus de ne rien laisser au hasard, si faire se pouvait.

Dans une autre prison, il y a toujours un détenu plus redouté que les autres. A Farnworth, c'était Joe Boyd.

Il ne mesurait pas plus d'un mètre soixante mais en largeur, il faisait deux fois les dimensions d'un homme normal. Sa face de brute n'était qu'un fouillis de cicatrices, témoignage de féroces bagarres passées. Un nez épaté s'écrasait au milieu de son visage et de tout petits yeux brillants perçaient sous ses sourcils broussailleux. Il avait l'aspect d'un orang-outang et se comportait d'ailleurs comme s'il en était réellement un.

Il dormait sur une couchette au-dessous de la mienne. Si je pouvais le décider à venir avec moi, j'étais sûr que personne dans le dortoir n'oserait donner l'alarme pendant que je forcerais la serrure de la porte.

Mais pouvais-je être certain qu'il ne me dénoncerait pas? Je ne savais rien à son sujet. Il ne parlait jamais

à personne. Il se tenait tranquille, mais si jamais on l'approchait d'un peu trop près, son énorme poing vous volait dans le portrait et ça faisait mal!

Il était facile de lui exposer mon plan sans craindre les oreilles indiscretes. Je n'avais qu'à écarter un peu l'immonde couverture qui recouvrait le grillage sur lequel j'étais couché et je l'aurais là, immédiatement, sous les yeux.

Je passai la moitié de la nuit à écouter ses ronflements sonores et à m'interroger à son sujet. Il était haï non seulement des prisonniers, mais aussi de tous les gardiens. Je ne pouvais pas m'imaginer qu'il fût capable de me dénoncer. Finalement, aux environs de deux heures du matin, je décidai de courir le risque et de le faire participer à l'évasion projetée.

Je défis mes fers et écartai la couverture. Je ne pouvais pas le voir dans l'obscurité, mais je sentais son odeur forte et je l'entendais ronfler comme un sonneur.

— Boyd! murmurai-je d'une voix anxieuse.

Les bruyants ronflements s'arrêtèrent d'un seul coup. Il s'était réveillé comme un animal et je l'imaginai, avec ses petits yeux de singe, cillants et inquisiteurs braqués dans l'obscurité.

— Boyd! Tu m'écoutes?

— Hein?

Le grognement était sourd, mais d'un homme bien éveillé.

— Je mets les bouts dans deux heures, dis-je dans un souffle. Est-ce que tu viens avec moi?

— Les bouts?

— Quand Byefleet filera à manger aux chiens, je calte. Est-ce que tu viens avec moi?

— T'es dingue! Comment que tu fais pour te débiter?

— J'ai ouvert la lourde. Est-ce que tu viens avec moi?

— Et les clebs?

— Je te l'ai dit : quand Byeflect leur file la jaffe, on se taille.

— On se taille... où?

— D'abord, la rivière. Avec un peu de pot, on ira bien jusqu'au dur. Ça vaut le coup. Si tu ne veux pas venir, dis-le.

— Tu peux détacher cette saloperie de chaîne?

— Oui.

— Eh ben, détache!

Je descendis de ma couchette et me plantai par terre, à côté de lui. A tâtons, je palpai ses grosses jambes jusqu'au moment où mes doigts rencontrèrent les fers de ses chevilles. Travailler dans le noir rendait ma tâche plus compliquée, mais au bout de quelques minutes, je fis jouer la serrure et le bracelet tomba sur la couchette.

Comme je me relevais, deux mains brûlantes et moites me cherchèrent dans l'obscurité, glissèrent sur le devant de ma chemise et, avant que j'aie eu le temps de faire un geste, je sentis ses doigts me serrer la gorge comme dans un étau. Il me coupait la respiration. Je n'essayai pas de me défendre et restai à genoux près de lui, en faisant des prières pour qu'il ne m'étrangle pas.

Soudain, il desserra son étreinte et sa main s'agrippant au-devant de ma chemise m'attira contre lui.

— Ecoute, petite lope, si tu cherches à me foutre dans la mélasse...

Il me fallut un bout de temps pour reprendre ma respiration; finalement, je lui soufflai dans la figure :

— Va te faire voir, hé! babouin! Si tu ne veux pas venir, dis-le!

Non loin de nous quelqu'un se mit à geindre en dormant. Un autre jura tout bas. Nous n'avions pourtant pas élevé la voix. Je sentais son haleine putride. Le

ton que j'avais employé devait être le bon : il lâcha ma chemise.

— Ça va, je m'amène!

— Dès qu'on est à l'air, on sprinte à fond vers la rivière, expliquai-je. Arrivés là, on se sépare. On va nous lancer les clébards au train. Si on arrive jusqu'à la flotte, on peut les feinter. Tu nages?

— T'occupe pas, grogna-t-il. Toi, t'ouvres la lourde. Moi je prends soin de mézigue.

Je remontai sur ma couchette et restai étendu à me masser le cou. La première lueur de l'aube apparaissait à la lucarne. Une heure encore et on prendrait le départ.

Je récupérai le sac de poivre et le glissai dans ma chemise. Je n'allais pas partager le poivre avec Boyd : le moindre grain jusqu'au dernier me serait indispensable pour dépister les chiens.

Je restai allongé, à observer le jour qui montait, en écoutant la bruyante respiration de Boyd.

Soudain, je l'entendis murmurer :

— T'es sûr que tu pourras l'ouvrir, c'te lourde?

Je me mis sur le ventre pour lui parler.

— J'en suis sûr.

— Qu'est-ce qui te fait croire que ça va gazer?

— Tout vaut mieux que de moisir ici!

— Ouais.

Il y eut un long silence. Puis on entendit deux chiens aboyer l'un contre l'autre. Ce bruit me glaça le sang.

— Ces sacrés clebs! soupira Boyd.

— Dès qu'ils se seront mis à bouffer, ils nous foutront la paix, dis-je.

— Oui, que tu dis! riposta Boyd d'une voix où transpirait la peur.

Même un être aussi bestial que Boyd tremblait devant ces molosses. Quarante longues minutes d'angoisse s'écoulèrent. Un mince rayon de soleil vint frapper

le plancher du dortoir. Je sus alors qu'il ne me restait plus que quelques minutes avant l'instant décisif.

Mon cœur battait et mes mains étaient moites. J'entendais grogner les chiens, au-dehors. Certains prisonniers commençaient à s'agiter, tirés mutuellement du sommeil par les secousses de la chaîne commune et s'injuriaient les uns les autres.

Je me penchai au-dessus de Boyd dont je pouvais maintenant voir le visage.

— T'es toujours décidé à y aller? dit-il. C'est pas une blague?

— C'est pas une blague! répondis-je.

Les grognements des chiens se muèrent tout à coup en aboiements surexcités. Je compris que Byefleet sortait de sa cabane pour aller aux cuisines.

— Fais gaffe qu'un de ces connards ne se mette pas à gueuler pendant que je m'occupe de la lourde! dis-je à Boyd.

— Je les surveille, répondit Boyd, et, s'étant assis, il posa les pieds par terre.

Je me glissai hors de ma couchette et gagnai la porte.

Un des prévôts, un nabot chauve à face de rat, se redressa sur son lit en brailant :

— Hé! là-bas! Qu'est-ce que tu fricotes?

Boyd se leva, alla trouver le prévôt en roulant des épaules et lui asséna son poing en pleine poire. L'autre s'écroula; le sang lui giclait de son nez écrasé.

Boyd se planta alors au milieu du dortoir, les mains sur les hanches et lança un regard circulaire.

— Y en a qu'ont quelque chose à dire? grogna-t-il.

Personne ne pipa. Tous à présent, assis sur leurs couchettes, me regardaient faire, les yeux écarquillés.

Les serrures lâchèrent plus vite que je ne l'avais espéré. J'avais ouvert la porte, lorsque j'entendis Byefleet injurier les chiens de sa voix de stentor.

— Allons-y! fis-je. (Ma voix, ce disant, était montée

d'un ton et une sueur froide me dégringolait tout le long de l'échine.)

Je m'avançai avec précaution dans l'air frais du matin.

A ma droite, à cinquante mètres au plus, je voyais le chenil où Byefleet, le dos tourné, versait un seau de pâtée et de viande dans une mangeoire. Les chiens jappaient et se bouscuaient en se jetant sur leur pitance.

Boyd vint me rejoindre. Lui aussi regardait le chenil.

— Viens! lui dis-je et je me mis à courir.

J'avais l'impression d'être tout nu, sans défense mais je n'en fonçai pas moins à travers la plaine pour gagner la rivière, tout au fond, dans le lointain.

J'entendais Boyd galoper derrière moi. Je l'entendais aussi souffler comme un phoque. Il n'était pas de ma force à la course et je le distançai rapidement.

Jamais de ma vie je n'avais tracé si vite. Je me ruai à travers champs et la longue ligne de roseaux qui signalait la rivière m'apparaissait de plus en plus nettement.

Soudain j'entendis un coup de feu. Je ralentis un peu et regardai en arrière.

Byefleet, un genou en terre, nous mettait en joue avec sa carabine. Il fit de nouveau feu et je vis une motte de terre voler en éclats à un mètre à gauche de Boyd qui courait comme un dératé mais n'avançait guère. D'ailleurs, en fait de tir, c'était plutôt minable.

Le bruit des jappements et des grognements des chiens parvenait jusqu'à moi. Ils étaient trop occupés pour nous donner la chasse et ce détail me mit du cœur au ventre. J'accélérai et, quand je ne fus plus qu'à cent mètres des roseaux, je me retournai aussitôt.

Boyd avait environ deux cents mètres de retard, mais il continuait à avancer.

La sirène retentit. Dans quelques minutes, les gardiens allaient se lancer à notre poursuite.

Je me jetai dans les roseaux qui garnissaient les berges de la rivière. Après avoir parcouru une centaine de mètres, je me dissimulai derrière un épais buisson.

Au bout de quelques secondes, j'entendis Boyd s'enfoncer dans les roseaux. Il n'était pas à plus de vingt mètres, mais les roseaux étaient trop drus pour qu'il me vît.

— Hé! Bon Dieu! Où es-tu? haletait-il, en regardant à droite et à gauche, d'un air inquiet.

Je restai muet. Je ne voulais pas de sa compagnie. Il fallait que la meute se disperse.

Il descendit dans l'eau, s'arrêta pour regarder en arrière, puis se mit à nager rapidement vers la rive opposée.

Je sortis le sac et garnis de poivre les revers de mon pantalon. Puis je me mis à avancer rapidement et en silence le long d'un sentier qui courait entre la berge et les roseaux et, quand je fus certain que Boyd, puisqu'il nageait, ne pouvait plus m'entendre, je recommençai à courir.

J'avais fait un bon bout de chemin le long de la berge lorsque j'entendis les chevaux. Le moment était venu de me cacher et je cherchai un endroit approprié. Je le trouvai dans un fourré, à cent mètres de la rive. Je rampai sous la végétation, puis me plaquai par terre, suant à grosses gouttes et le cœur battant.

Le bruit des chevaux circulant à travers les roseaux se rapprochait de façon alarmante.

Il y eut un bref appel, suivi d'un éclaboussement d'eau. J'en conclus que l'un des gardiens faisait traverser la rivière à la nage à son cheval.

Puis j'entendis une voix crier : « Je le vois! »

Un coup de fusil retentit.

Un second cheval s'engagea dans le courant. D'autres coups de feu retentirent.

Je m'avançai un peu, en écartant les herbes et les branchages pour mieux voir. J'aperçus un gardien qui traversait la rivière à cheval. Il tenait à la main une carabine automatique. Tandis qu'il faisait grimper sa monture sur l'autre rive, une série de coups de feu éclata tout près. Je vis alors Boyd apparaître à découvert et plonger dans la rivière. Il se mit à nager frénétiquement en direction de l'endroit où je me cachais. Je le regardai venir.

Le gardien qui venait de sortir de l'eau sur l'autre rive, descendit de cheval, s'agenouillant sur la berge, et épaula sa carabine.

Boyd qui avait senti le danger, plongea au moment où le gardien tirait. La balle gicla dans l'eau, là où la tête de Boyd se trouvait quelques instants auparavant.

Le second gardien, poussant son cheval à travers le taillis apparut sur la berge.

— Il retransverse à la nage! cria le premier gardien. File-lui le train! Je le surveille d'ici!

Le gardien éperonna son cheval pour le faire retourner à l'eau. Quand le cheval eut recommencé à nager, la tête de Boyd émergea pendant un bref instant. Il était déjà à peu près au milieu de la rivière, mais le gardien à cheval l'avait vu. Il dirigea sa monture vers le nageur, au moment où Boyd replongeait. Je vis que la lutte allait être inégale. Boyd n'avait plus le temps de gagner l'abri de la berge : le garde l'aurait rejoint avant. Il dut s'en rendre compte. Sans aucun doute, il était de première force pour la nage sous l'eau. Il devait avoir fait demi-tour et être allé à la rencontre du gardien, çar sa tête réapparut juste derrière le cheval. Son poursuivant ne le vit pas, mais l'autre gardien l'aperçut et poussa un cri pour mettre son collègue en garde. Les deux hommes étaient trop près l'un de

l'autre pour que le gardien de la berge se risquât à tirer.

Le gardien monté se retourna sur sa selle, pris d'inquiétude. Il tenta d'assener un coup de crosse sur la tête de Boyd, mais le manqua.

Avec la rapidité d'un serpent qui attaque, Boyd saisit alors le gardien par le poignet et le fit basculer de son cheval dans la rivière. Agrippé par ces mains brutales, le gardien était perdu. Les deux hommes disparurent sous l'eau. Il y eut un violent remous puis Boyd reparut à la surface, seul.

Il plaça le cheval entre lui et le gardien de la berge et se maintint dans cette position. Tenant alors l'animal par la bride, il le dirigea dans le sens du courant.

Le second gardien hésita, puis comprit ce qui se passait. Voyant que Boyd avait maintenant une chance de s'en tirer, il courut à sa monture, sauta en selle et obligea l'animal à entrer dans la rivière. Il se lança à la poursuite de l'évadé qui avait des difficultés à conduire le cheval dans l'eau. Boyd passa près de ma cachette. Son visage de gorille était figé et livide; je l'entendais jurer après le cheval qu'il tentait de faire avancer plus vite.

Le second garde gagnait du terrain mais ne pouvait toujours pas l'atteindre, en tirant dessus.

Je vis soudain Boyd lâcher son cheval et plonger. Je compris qu'il allait essayer de surprendre son adversaire comme il avait fait pour l'autre, mais cette fois, il avait trop préjugé de ses forces.

Le gardien était vif et Boyd avait mal calculé sa distance. Il revint à la surface juste à côté du garde. Alors qu'il secouait frénétiquement la tête pour se débarrasser de l'eau qu'il avait dans les yeux et cherchait, les mains tendues, à empoigner le gardien, celui-ci lui balança de toutes ses forces un coup de crosse de fusil sur le crâne.

Boyd coula à pic et, à l'endroit où il avait disparu, l'eau de la rivière devint toute rouge.

Le gardien ne tint pas à s'exposer davantage. Il fit faire un détour à sa monture et, après avoir gagné la rive, lui fit prendre pied sur la berge non loin de l'endroit où je me cachais.

Je le reconnus parfaitement. Il s'appelait Geary. C'était une brute sadique qui m'avait fait passer de bien sales moments à Farnworth. Si j'avais eu une arme, je n'aurais pas hésité à lui tirer dessus, mais comme ce n'était pas le cas, je me contentai de rester allongé à le regarder attendre du haut de son cheval que le cadavre de Boyd reparût à la surface.

Il émergea finalement, flottant sur le ventre et alla s'échouer contre la berge où il demeura au milieu des roseaux.

Le second cheval sortit de l'eau. Geary remonta dans sa direction et le prit par la bride.

Geary examina alors la surface de la rivière. Il cherchait le corps de l'autre gardien. J'aperçus le cadavre, sur la rive opposée, quelques secondes avant lui.

Il grommela, puis, tirant le second cheval, il retra-versa à grand bruit les roseaux, et retourna à Farnworth.

Une fois le silence revenu, je m'aventurai avec précaution hors de ma cachette.

On viendrait ramasser les deux cadavres, puis Byefleet et d'autres gardes à cheval partiraient à ma recherche avec les chiens. Dans l'intervalle, tous les pandores de l'Etat auraient été alertés, la police du district serait sur les dents et on aurait radiodiffusé un avis de recherches me concernant.

J'avais encore pas mal de chemin à faire avant de me trouver en sécurité... S'il m'était donné d'y être un jour!

Le sac de poivre à la main, je repartis. Le soleil du matin brillait et déjà il faisait chaud.

Dans ma course, le poivre sautait des revers de mon pantalon, brouillant ma piste.

Au bout de trois kilomètres, je m'arrêtai, hors d'haleine. Il fallait maintenant traverser la rivière. Le chemin de fer passait sur l'autre rive, à vingt-cinq kilomètres de là.

J'enlevai mon pantalon et le roulai pour en faire un petit paquet au milieu duquel je plaçai mon sac de poivre. J'attachai ce paquet sur ma tête à l'aide de ma ceinture, puis j'entrai dans l'eau et gagnai l'autre berge à la nage.

III

Il était maintenant plus de quatre heures de l'après-midi. J'étais étendu à l'ombre d'un arbre, sur une colline qui descendait vers la grand-route.

En marchant sous les arbres le long de la rivière, j'avais fait un bon bout de chemin. Derrière moi pas le moindre écho d'une poursuite. Le coup du poivre avait réussi! Les chiens n'avaient pas retrouvé ma piste.

Mais j'étais encore à huit kilomètres du chemin de fer et la campagne était maintenant plate et dénudée. Je n'osais pas sortir des bois avant la nuit.

A mes pieds, de l'autre côté de la grand-route, il y avait une petite exploitation agricole : la maison du fermier, trois hangars, une grange et un tas de vieilleries aux alentours. Je n'y prêtai attention que lorsque je vis une jeune fille sortir de la maison et se diriger vers l'un des hangars. Elle portait deux grands paniers de melons.

J'étais trop loin pour me faire une opinion sur elle et je m'en balançais. Je n'avais d'yeux que pour les melons et mes lèvres, à leur vue, s'humectaient de convoitise.

« Quand il fera nuit, me promis-je, je descendrai jusqu'au hangar pour en piquer deux ou trois... »

Il y avait une circulation intense sur la grand-route; on voyait surtout des camions transportant des melons à Oakland. De temps à autre, une Cadillac ou une Oldsmobile étincelante se frayait un chemin au klaxon entre les poids lourds. Parfois, je voyais filer un motard en patrouille; j'aperçus aussi une voiture-radio de la police.

Le temps s'écoulait.

Vers six heures, un camion tout démantibulé s'engagea sur le chemin de terre menant à la ferme. Il était chargé de melons. Je le vis se garer devant un hangar.

La jeune fille sortit alors dans la cour.

Deux hommes descendirent de la guimbarde : l'un jeune, l'autre plus âgé.

Tous trois entrèrent dans la maison; je les imaginai en train de s'attabler, et cette pensée me fit souffrir. La faim me tenaillait au point de me faire regretter l'infâme ordinaire du pénitencier.

Deux heures passèrent encore. Le soleil disparut et les étoiles se levèrent. La circulation avait presque cessé. Je n'avais pas vu passer de motard depuis un certain temps. J'en conclus que je pouvais me remettre en marche sans danger.

J'atteignis la grand-route sans voir d'auto. Une lumière brillait à une fenêtre de la ferme. J'avais regardé s'il y avait un chien, mais je n'en avais pas vu. Je franchis la route d'un bond et me retrouvai sur le chemin de terre menant aux bâtiments.

Le portail était fermé. J'enjambai la clôture et m'éloignais du logis, je me faufilai jusqu'à l'un des hangars.

Je m'arrêtai un instant devant la porte ouverte. A l'intérieur tout était noir, mais je sentais l'odeur des cantaloups.

J'entrai. Je n'avais pas de couteau, mais j'ouvris des melons avec mes mains. Le jus chaud et sucré, ainsi

que la chair tendre étanchèrent ma soif et calmèrent ma faim.

J'étais si fatigué que j'avais du mal à garder les yeux ouverts. Je décidai de me reposer un moment avant d'attaquer les huit derniers kilomètres qui me séparaient de la voie ferrée.

Je contournai à tâtons une pile de melons et m'éten-
dis sur le sol. J'entendais la radio de la ferme jouer
de la musique de danse. Je fermai les yeux. J'étais drô-
lement mieux ici pour dormir que dans cet infect
dortoir de Farnworth. Je me demandais si j'arriverais
à emprunter un train... jusqu'à présent, tout avait bien
marché... jusqu'à présent...

En m'éveillant, j'eus un sursaut qui fit battre mon
cœur à coups redoublés.

Par la porte ouverte du hangar, je voyais la décou-
pure des montagnes lointaines. Le soleil se levait dans
un ciel rouge sang, et sa pâle lumière filtrait sous le
hangar.

Je me remis péniblement sur pieds, saisi de panique
en constatant que j'avais dormi d'un sommeil de plomb
pendant huit heures d'affilée.

Déjà les moteurs ronronnaient sur la route. En plein
jour, je ne pouvais me permettre de me rendre à travers
champs jusqu'à la voie ferrée. Dans ma tenue de ba-
gnard à raies grises et noires, je serais tout de suite
repéré par les conducteurs de camions.

C'est alors que j'entendis des bruits venant de la
ferme : des conversations, des allées et venues; peu
après, une bonne odeur de bacon frit vint me chatouil-
ler les narines.

Je restai en observation pendant près d'une demi-
heure; puis les deux hommes sortirent, suivis de la
jeune fille. Elle avait dix-sept ans environ et la peau

tannée par le soleil. Pas jolie, mais elle avait une silhouette agréable et quand elle souriait, elle devenait même séduisante.

Tous trois bavardèrent un moment, puis les deux hommes montèrent dans leur guimbarde qui démarra. La jeune fille rentra dans la maison.

Je fis un autre repas de melons, puis je m'installai derrière un tas de cageots.

J'étais prisonnier dans ce hangar jusqu'à la tombée de la nuit. En y réfléchissant, je me dis que ça n'était pas plus mal. Caché ici, dans une relative sécurité, je donnais à mes poursuivants le temps de se décourager.

Je calai ma nuque sur un sac roulé en boule et je fermai les yeux. Il faisait chaud dans ce hangar et je m'assoupis.

Au bout d'une heure, environ, je fus brusquement tiré de mon sommeil.

Il y avait quelqu'un dans le hangar.

J'entendis remuer. Avec mille précautions, je risquai un œil par-dessus les cageots.

La jeune fille triait les melons et les répartissait en trois piles, selon leur grosseur. Elle travaillait avec la rapidité que donne l'expérience, en me tournant le dos; ses longs cheveux lui balayaient les épaules chaque fois qu'elle se penchait au-dessus de la pile.

Je la regardai et me demandai si j'allais oser lui faire connaître ma présence, lorsque soudain j'eus la certitude qu'elle savait que je l'observais. Elle s'était brusquement arrêtée puis s'était remise à l'ouvrage, mais pas à la même cadence. Je voyais qu'elle avait peur, rien qu'à la façon maladroite dont elle manipulait les melons.

A coup sûr, si je n'agissais pas immédiatement, elle allait se ruer au-dehors et sans doute se mettre à crier. Je sentais qu'elle devenait de plus en plus inquiète.

De ma voix la plus calme, je lui dis : « N'ayez pas

peur! » et je me mis debout, pour qu'elle puisse bien me voir.

Elle se retourna brusquement. Je la plaignais beaucoup. Son teint était devenu livide sous son hâle; elle ouvrit la bouche pour crier, mais aucun son ne sortit de ses lèvres.

Je devais avoir l'air effroyable avec ma barbe de deux jours. D'une saleté repoussante, grand, l'air farouche, mon apparition la terrorisait et j'en fus désolé.

— Je ne vais pas vous faire mal, dis-je, en la voyant reculer, horrifiée, jusqu'au mur du hangar.

Elle était vêtue de blue-jeans et d'une chemise de cow-boy à carreaux rouges et blancs. Tandis qu'elle s'adossait au mur, je voyais sa poitrine menue palpiter sous sa chemise.

Elle dit d'une petite voix étranglée :

— Ne m'approchez pas!

— Je suis désolé de vous faire peur. **Moi** aussi, vous m'avez fait peur, dis-je. Je suis l'homme qu'on recherche... de Farnworth. Voulez-vous m'aider? (Je ne cessai de parler craignant qu'elle se sauve et se mette à appeler.) J'ai faim et j'ai besoin de vêtements. Soyez gentille!

Peu à peu elle surmontait son émotion et commençait à se rassurer.

— Que faites-vous ici? me demanda-t-elle.

— J'avais faim. La nuit dernière je suis entré pour prendre quelques melons. Puis j'ai fait la bêtise de m'endormir. Je voulais arriver avant l'aube à la voie ferrée.

— Mais la ligne est surveillée! dit-elle d'un trait. (Je sus, dès ce moment, qu'elle était gagnée à ma cause.) Ils l'ont dit à la radio hier soir. Ils s'attendent ce que vous y alliez.

— Alors, il faut que je trouve autre chose. Je ne

voudrais pas vous attirer d'ennuis, mais voulez-vous m'aider? Sinon, je suis fichu.

Elle me regarda un long moment.

— J'ai lu des articles sur Farnworth, dit-elle en se détachant du mur. Bien sûr que je vais vous aider. Je ne pourrais pas avoir sur la conscience d'avoir fait retourner qui que ce soit là-bas. Avez-vous faim?

— Votre bacon sentait rudement bon.

Un semblant de sourire passa sur ses lèvres.

— Attendez!

Elle gagna la porte. Je ne la quittai pas des yeux. Rien ne m'assurait que je pouvais avoir confiance en elle, mais je ne pouvais pas faire autrement. Si elle appelait la police, ce serait un coup de déveine, c'est tout.

Quand elle fut sortie, je rôdai dans le hangar. Le temps me parut très long et je m'apprêtais à aller à la maison voir ce qu'elle faisait, lorsqu'elle revint avec un seau d'eau chaude, une serviette, du savon, un rasoir et un paquet de vêtements.

— Maintenant je vais vous chercher à manger.

Dix minutes plus tard, elle était de retour avec un plateau. Elle m'avait fait cuire six œufs et quatre tranches de jambon et m'avait préparé un pot de café.

Entre-temps, je m'étais rasé, lavé et habillé avec le costume qui devait, j'imagine, appartenir à son frère. Il était un peu étroit et plus qu'usagé mais je m'en moquais, tout à la joie d'être débarrassé de ma sale tenue de bagnard.

Je vis qu'elle me regardait engouffrer les aliments avec curiosité. Elle s'assit sur une caisse, à côté de moi.

— Comment vous êtes-vous échappé? me demanda-t-elle. Je croyais que personne ne pouvait s'évader de Farnworth...

Je lui racontai toute l'aventure : comment le démon de l'argent m'avait possédé, comment Roy et moi avions

manigancé le coup. Je lui révélai aussi que je m'étais laissé condamner à la place de Roy. Je lui parlai de la vie à Farnworth, des fameux chiens, et lui expliquai comment j'avais réussi à m'enfuir.

Elle m'écoutait, les yeux écarquillés. Cela me fit du bien de lui dire tout ça : c'était la première fois que j'en parlais à quelqu'un.

— Si je suis repris, dis-je, ils me battront à mort. On m'enfermera dans un cachot spécial. Trois gardiens entreront, leurs ceinturons à la main. Ils me rosseront jusqu'à ce qu'ils en aient assez. Et tous les jours, pendant une semaine, ils recommenceront. J'ai vu des gars sortir du cachot spécial : l'un, avec un œil en moins, l'autre, avec un bras cassé. (Elle retint son souffle, horrifiée.) Mais je ne serais jamais repris, ajoutai-je. J'aime mieux mourir que de retourner à Farnworth.

J'avais fini de manger et je fumais une cigarette tirée du paquet qu'elle avait mis sur le plateau. Je me sentais en pleine forme.

— Il ne faut pas vous diriger vers la voie du chemin de fer, dit-elle. Je peux vous aider à gagner Oakland, si c'est par là que vous voulez aller.

— Oui, c'est là que je vais : c'est la seule ville où l'on puisse perdre ma trace. Comment ferez-vous?

— Dans une heure un camion va passer pour ramasser les melons que vous voyez. Le chauffeur s'appelle Williams. Il vient tous les jours et déjeune ici. Pendant qu'il mange, vous vous cacherez à l'arrière du camion. Il va au marché d'Oakland. Il laisse son camion sur la place du marché pendant qu'il va encaisser la recette. Vous sortez en douce et vous êtes au beau milieu de la ville.

C'est ainsi que j'arrivai à Oakland. Tout se passa avec la plus grande facilité.

Avant l'arrivée du transporteur, la jeune fille me remit cinq dollars, tout l'argent qu'elle avait. Elle me

donna deux paquets de cigarettes. Mais elle m'avertit que je n'avais que quelques heures de répit. Quand son frère rentrerait et s'apercevrait de la disparition de ses vêtements, il faudrait bien qu'elle lui dise qu'elle me les avait donnés. Je devais donc quitter Oakland en vitesse, mais, tout compte fait, je n'avais rien à craindre avant le retour de son père et de son frère vers sept ou huit heures du soir.

J'essayai de la remercier, mais elle ne voulut rien entendre. Elle se sentait incapable de renvoyer un être vivant à Farnworth; d'ailleurs, elle trouvait que j'avais eu déjà assez de malheurs comme ça.

Tandis que le camion cahotait sur le chemin de terre, je jetai un dernier coup d'œil à travers les cageots de melons. Debout, avec ses blue-jeans et sa chemise de cow-boy rouge et blanc, elle regardait le camion s'éloigner.

Quand le véhicule s'engagea sur la grand-route, elle agita la main en signe d'adieu.

C'est là une image dont je me souviendrai, une image que je garderai en mon cœur jusqu'à la fin de mes jours.

Cinq jours après mon évasion de Farnworth, j'arrivai à Little Creek, à plus de quinze cents kilomètres d'Oakland. Le trajet avait été pour moi une rude affaire. J'avais eu la chance de pouvoir sauter dans un train de marchandises à la sortie d'Oakland, mais après avoir roulé vingt heures dans le désert, sans manger et sans boire, je commençais à me demander si j'en sortirais vivant. Enfin le convoi s'arrêta à Little Creek et je pus quitter mon wagon sans me faire repérer.

C'était en fin d'après-midi, il faisait encore une chaleur étouffante. On ne voyait pas un chat : la rue principale était déserte.

Il me restait un dollar et demi sur l'argent que m'avait remis la jeune fille. J'entrai dans un snack-bar

et commandait un hamburger, un café, et une carafe d'eau glacée.

Je paraissais plutôt mal en point après tout ce voyage en wagon de marchandises : pas rasé, d'une saleté repoussante, sans compter que le costume que la jeune fille m'avait donné avait été mis à rude épreuve par le plancher du wagon, mais dans ce patelin, ça n'étonnait personne. C'était un trou perdu, sale et misérable, un de ces pays du bout du monde en pleine décrépitude.

Tout en mangeant, je me demandais ce que j'allais faire à présent. Si je pouvais passer de l'autre côté de la montagne et descendre à Tropica Springs, je me sentirais suffisamment loin de Farnworth pour être en sécurité.

Tropica Springs était à environ trois cent cinquante kilomètres. Pour y arriver, il fallait me faire emmener par un camion ou une voiture particulière. Plutôt un camion : jamais le propriétaire d'une auto ne me laisserait monter dans sa voiture avec une pareille dégaine.

L'aubergiste qui se trouvait au comptoir avait un air ouvert et sympathique. Je lui demandai si j'avais des chances de me faire transporter par un camion de l'autre côté de la montagne.

Il secoua la tête d'un air sceptique.

— Il passe ici des douzaines de camions, mais je n'en ai jamais vu un s'arrêter. Vous pouvez toujours risquer le coup. Mais c'est bien hasardeux. (Il se servit une tasse de café, puis s'appuya sur le comptoir.) Le mieux pour vous serait d'aller au *Relais de la Dernière Chance*. Tous les camions s'y arrêtent pour faire le plein avant d'attaquer la montagne. Là, vous demanderez aux chauffeurs. Peut-être que l'un d'eux consentira à vous prendre.

— La *Dernière Chance*? Où est-ce que ça se trouve et qu'est-ce que c'est au juste?

— C'est la boîte à Carl Jenson. Il habite là depuis

toujours. Son père y était avant lui : c'est un poste d'essence avec une buvette. Après la *Dernière Chance*, la première pompe est à trois cents kilomètres de là, de l'autre côté des montagnes.

— C'est loin d'ici?

— A quatre-vingts kilomètres.

— Et on y va comment... à pied?

Il se mit à sourire.

— Tout de même pas. Vous avez de la chance.

M. Jenson va repasser ici tout à l'heure. Il descend tous les trois mois au village pour acheter de la ferraille : c'est pas ça qui manque, dans ce sacré patelin. Vous lui parlerez. C'est un brave type. Si vous lui dites que vous voulez passer de l'autre côté des montagnes, il vous amènera jusque chez lui. Il est toujours prêt à dépanner quelqu'un.

— Il sera ici quand?

Par-dessus son épaule, il jeta un coup d'œil sur le cadran de la pendule piqué de chiures de mouches.

— Dans vingt minutes. Restez dans le coin. Je vous ferai signe quand il entrera. Voulez-vous un autre café?

J'aurais bien voulu, mais les fonds étaient bas.

— Non, merci. Si ça ne vous ennuie pas que j'attende..

Il remplit une tasse et la poussa vers moi.

— Allez, c'est au compte de la maison. On voit bien que vous venez de faire un bout de chemin.

— Ouais. (Je passai la main sur mon menton hirsute.) Je vais retrouver un copain à Tropica Springs. J'ai eu un dur voyage. Mon copain et moi on fait des affaires ensemble. Je me suis trimbalé tant bien que mal, pour économiser l'argent.

— L'argent... (Derrière son comptoir, l'homme secouait la tête d'un air pensif.) Jamais je n'en ai eu assez pour mes besoins. Je ne serais pas encore en

train de moisir dans ce trou, si j'en avais assez pour emmener ma femme et mes enfants dans un endroit où l'on puisse se faire une bonne paye. On ne va pas loin, sans argent. (Il tourna les yeux pour regarder par la fenêtre une énorme Cadillac noir et crème qui passait en soulevant des nuages de poussière.) Tous ces gens-là, jamais ils ne s'arrêtent ici. Ils sont pleins aux as, mais on n'en voit jamais la couleur, de leur fric. Au moins, chez Jenson, ça va bien : il faut qu'ils s'arrêtent, que ça leur plaise ou non. Un endroit comme ça, c'est une vraie mine d'or!

Tandis qu'il parlait, un homme de forte taille franchit la porte ouverte et s'installa au bar.

— Donnez-moi un café en vitesse, Mike, dit-il. Je veux rentrer de bonne heure ce soir.

Au passage, il me jeta un bref coup d'œil. Tandis que l'homme au comptoir versait le café, il reprit :

— Comment va votre femme? Je ne l'ai pas vue, ce coup-ci.

— Elle est allée à Wentworth cet après-midi, monsieur Jenson, répondit le cafetier en m'avertissant d'un clin d'œil. Elle sera désolée de vous avoir raté.

Je savais maintenant que c'était mon homme. Je le regardai plus attentivement. Il mesurait un mètre quatre-vingt-dix sans talons et était large comme deux hommes ordinaires. Son visage plein et hâlé semblait ouvert, aimable et gai. On lui aurait donné cinquante-deux ou cinquante-trois ans. Malgré sa puissante stature, il n'avait pas un gramme de graisse. Il avait l'air solide : bien plus solide que la plupart des hommes de son âge.

L'aubergiste reprit la parole :

— Excusez-moi, monsieur Jenson, mais le gars qui est là, à côté, cherche une occasion pour passer de l'autre côté des montagnes. Je lui ai dit que la *Dernière Chance* était le meilleur endroit pour essayer de faire du stop.

Jenson se retourna pour m'examiner, puis sourit.

— Salut! dit-il. Eh oui, Mike a raison. Impossible de faire stopper un routier en pleine campagne, mais tous s'arrêtent chez moi. Je vous rendrai service avec plaisir. Je vous emmène jusque chez moi; et là, il faudra vous débrouiller avec les chauffeurs. La plupart n'ont pas le droit de prendre de passager pour traverser les montagnes : question d'assurance, paraît-il.

— Merci, dis-je, si vous êtes sûr que ça ne vous gêne pas.

Il se mit à rire.

— Au contraire. Je serais enchanté que vous me teniez compagnie pendant le trajet. C'est une route abominable. Je m'appelle Carl Jenson.

Il me tendit une large patte bien en chair. Nous nous serrâmes la main.

— Moi, c'est Jack Patmore, fis-je en adoptant le premier nom qui me passa par la tête.

— Et vous allez à Tropica Springs?

— En effet.

Il avala son café et fit tinter une pièce sur le comptoir.

— Bon, eh bien! si vous êtes prêt...

Il serra la main du bistrot, pendant que je descendais de mon tabouret.

— Salut, Mike. A la prochaine!

Je serrai également la main du patron et le remerciai, puis je suivis, sous le soleil brûlant, l'énorme stature de Jenson.

Il me conduisit à un camion de dix tonnes garé à l'ombre et chargé de ferraille : montants de lits rouillés, tiges de fer, boulons, matériel agricole hors d'usage.

Jenson se hissa dans la cabine et je l'imitai. Il y régnait une chaleur de four et nous tombâmes tous deux la veste.

Il sortit alors un paquet de cigarettes et m'en offrit une. En allumant, il me dit : « Autant nous mettre

à l'aise, on n'a pas fini d'avoir chaud. » Puis il démarra et le véhicule s'ébranla dans la grand-rue poussiéreuse.

Aucun de nous ne parla tant que nous ne fûmes pas complètement sortis du village, puis Jenson rompit le silence, et me demanda en toute simplicité :

— C'est la première fois que vous venez par ici?

— Oui, répondis-je.

— Moi, j'y suis né et j'y ai grandi. C'est un coin perdu et il y fait rudement chaud, mais je l'aime. Vous venez de loin?

— D'Oakland.

— C'est pas à côté. Je n'y ai jamais mis les pieds. Comment c'est, là-bas?

— C'est bien.

Il me jeta un coup d'œil.

— J'aurais parié que vous n'étiez pas de la campagne. Quelle est votre partie, sans être indiscret?

— La serrurerie. Mon père déjà était serrurier. C'est de famille.

— Les serrures, tiens! Vous vous y connaissez en métaux?

— Bien sûr. Quand je ne répare pas les serrures, je construis des coffres-forts et pour ça, faut s'y connaître en métaux.

— Oui, en effet.

Il se gratta la nuque, en fronçant les sourcils. Nous roulions sur une route poussiéreuse au beau milieu du désert. Loin devant nous, se dressaient les montagnes. Les roues du camion soulevaient des nuages de poussière qui pénétraient par les portières ouvertes et venaient tout poudrer à l'intérieur de la cabine.

— Vous connaissez quelque chose en mécanique automobile? me demanda-t-il après un long silence.

— J'en connais autant que beaucoup, répondis-je, tout en me demandant où il voulait en venir. Je peux

démonter un moteur, si c'est ce que vous voulez dire. Une fois même, j'ai fabriqué une nouvelle culasse pour la Ford de mon vieux. Ça a été du boulot, mais j'y suis arrivé.

Il me regarda de nouveau et je sentais qu'il m'examinait attentivement de son œil bleu.

— Si vous savez faire ça, c'est que vous vous y connaissez en voitures, dit-il. Vous avez l'intention de vous établir à Tropica Springs?

Il commençait à m'ennuyer avec son flot ininterrompu de questions.

— Oui, fis-je et je me mis à regarder de l'autre côté par la portière.

Au loin, un faucon planait et je voyais sa silhouette se découper sur le ciel blanc, décoloré par la chaleur.

— Est-ce que vous avez un emploi qui vous attend là-bas? s'enquit-il encore. Voilà où je veux en venir : si vous cherchez du travail, je peux vous en proposer.

— Vraiment? Et quel genre de travail?

— J'ai besoin de quelqu'un qui s'y connaisse en métaux et en voitures. Les deux années passées ont été dures pour Lola — c'est ma femme — et pour moi. Je me suis promis de prendre un aide. Vous me paraissez le genre de jeune type avec qui je pourrais m'entendre. Mais, attention! le coin est plutôt solitaire et vous aurez à prendre votre tour de service de nuit. La localité la plus proche est Wentworth... quarante kilomètres de route dans le désert, mais la nourriture vous plaira... Lola est une excellente cuisinière. Elle est italienne. Vous aimez la cuisine italienne?

— Je crois.

— Attendez d'avoir goûté ses spaghetti : jamais vous n'avez rien mangé de meilleur. Vous aurez un logement pour vous seul, avec la radio. J'ai même un poste de télévision en trop, vous pourrez l'avoir aussi. (Il me regardait, plein d'espoir.) Nourri, couché, blanchi, je

vous donnerai quarante dollars en plus. Comme il n'y a pas d'occasion de dépenser d'argent, vous pourrez faire des économies.

Je n'hésitai guère plus d'une seconde. J'avais là l'occasion de me faire oublier. De toute façon, je pouvais travailler pour lui quelques mois, amasser un peu d'argent, puis partir.

— C'est tentant, dis-je. D'accord, essayons!

Il me sourit.

— Allez! Vous vous êtes trouvé du boulot, fiston, dit-il, et levant son énorme main, il me donna une tape sur le genou.

J'eus un premier aperçu de la *Dernière Chance* lorsque le camion, après avoir grimpé en peinant une colline escarpée, se mit à descendre dans une vallée plate comme la main, tapissée de sable d'une blancheur éblouissante sous le soleil et parsemée de buissons calcinés.

— Nous y sommes, dit Jenson, le doigt tendu. C'est là que j'habite.

Il y avait un pavillon, deux hangars à toit bas, un autre plus grand et plus haut, trois pompes à essence et, de l'autre côté de la route, une sorte de cabane. Toutes les constructions étaient peintes en bleu ciel et tranchaient intensément sur la blancheur du sable.

— Le chalet de l'autre côté de la route, c'est pour vous, dit Jenson. C'est là que je suis né. Mon père l'a bâti de ses propres mains. J'ai construit le bungalow après sa mort. Faut avoir du cœur au ventre pour habiter ici. L'endroit est désert et pas rigolo. J'ai eu de la veine de trouver une femme qui accepte d'y vivre avec moi. Sans elle, j'étais fichu. Toutes les nuits, il faut être sur le pont. Vous n'imaginerez pas le nombre de fois qu'on nous dérange au beau milieu de la nuit. Les camionneurs préfèrent rouler la nuit pour traverser la montagne — il fait plus frais; alors ils s'arrêtent tous

ici pour faire le plein. C'est surtout à ce point de vue-là que vous nous serez d'un grand secours. Si on est trois à se relayer, le service de nuit sera moins dur.

Nous avons atteint le fond de la vallée. La chaleur s'abattit sur nous avec une telle force que je me trouvais en nage.

— Vous avez senti? (Il paraissait fier de la chaleur.) Mais la nuit, ça va. La nuit, il peut faire vraiment frais.

Il appuya sa grosse main sur l'avertisseur, donna deux coups de klaxon prolongés, puis me regarda en souriant.

— C'est pour que Lola sache que j'arrive. Elle va être surprise de vous voir. Elle prétend toujours que nous n'avons pas besoin d'employé. En fait, Jack, c'est parce que je l'ai écoutée si longtemps que nous n'avons jamais eu personne pour nous aider. Vous connaissez les Italiens : ils tondraient un pou. Ils vivent de rien. Moi — je suis près de mes sous, mais ma femme — bon Dieu! elle est plus qu'économe. « A quoi bon prendre « quelqu'un? dit-elle. Puisque ça ne me fait rien de me « lever la nuit, c'est pareil pour toi. » Voilà son point de vue. (Il secoua la tête.) A mon âge, ça ne va pas. Depuis plus d'années que je ne peux m'en souvenir, je peine dix-sept heures par jour. C'est entendu, j'ai gagné de l'argent, mais je n'en ai jamais profité. Pourquoi gagne-t-on de l'argent, Jack? Dites-le-moi. Dans quelle intention?

— Eh bien! d'abord, je suppose, pour assurer sa tranquillité, et puis, quand on l'a, on cherche à se payer du bon temps, dis-je pour lui faire plaisir.

— Voilà! fit-il en me flanquant une bonne tape sur le genou. Sécurité d'abord : sur ce point-là, je suis paré. A présent à cinquante ans, je vais prendre un peu de bon temps. Maintenant que vous êtes là, Lola et moi, nous pourrons aller à Wentworth quand nous voudrons.

Avec vous pour nous aider, la vie sera plus facile ici.

Mais il y avait dans sa voix un léger doute qui me fit le regarder, tout intrigué. Il n'avait pas vraiment le ton d'un homme qui croit ce qu'il dit.

Le camion roulait maintenant sur la route plate et brûlante. Nous passâmes devant un grand panneau portant cette inscription :

Au relais de la Dernière Chance

Vous voilà prévenus :

Pas d'essence avant 300 kilomètres

Snack-Bar — Dépannage — Graissage — Station-Service

Je regardai, passé la pancarte, les trois postes à essence et le garage qui s'offraient à ma vue.

La station-service était coquette et gaie. Les sentiers qui menaient du bungalow et du chalet à la grand-route étaient munis d'une bordure de pierres peintes en blanc. Des massifs de fleurs, autour des pompes, faisaient une agréable tache de couleur. Derrière une bâtisse longue et basse qui abritait le snack-bar, se dressait le pavillon d'habitation; les fenêtres s'ornaient de rideaux d'un bleu éclatant et la porte d'entrée était d'un blanc crémeux.

— Mais c'est formidable, votre installation! m'écriai-je.

Il me regarda, tout rayonnant.

— Heureux de vous l'entendre dire. J'y suis pour quelque chose. A nous deux... on pourra encore l'améliorer. J'ai des tas d'idées. Mais jusqu'à présent, j'ai dû tout faire seul.

Il ouvrit la portière et descendit sur le sable blanc et brûlant. Je l'imitai.

Si j'avais été le propriétaire de l'établissement, avec une femme partageant mon existence et que j'aie klaxonné comme l'avait fait Jenson, je me serais attendu à voir mon épouse s'avancer sur le pas de la porte

pour m'accueillir. Mais personne ne sortit des bâtiments pour recevoir Carl Jenson. Son arrivée ne suscita aucune animation. On se serait cru à la morgue. J'en fus interloqué; mais lui n'en parut pas surpris.

Du geste, il me montra la cabane.

— Allez là-bas. Vous avez besoin de vous laver et de vous donner un bon coup de rasoir. (Il m'envoya une bourrade dans les côtes qui me fit vaciller.) Vous avez faim? Je vais vous préparer quelque chose. Allez vous faire propre en attendant!

— Quand j'aurai fini, où est-ce que je devrai aller?

Il me montra la salle du restaurant :

— Là!

Et m'ayant salué d'un signe de tête, il prit le sentier qui menait au bungalow.

Je me dirigeai vers le petit chalet, poussai la porte et entrai dans la pièce de séjour. Elle était confortablement meublée et j'aperçus un poste de télévision dans un coin. Une chambre minuscule attenait au living-room. Je me débarrassai de mes vêtements et entrai dans la salle de bains. Je mis un bout de temps à me laver et à me raser. Il m'était poussé un brin de moustache que je résolus de conserver. Je revins dans la chambre, remis ma chemise et mon pantalon et me regardai dans la glace fixée au mur.

La moustache me changeait beaucoup, mais elle ne me faisait pas oublier que j'étais recherché. Pourtant, à force de m'examiner dans la glace, je me sentis un peu plus en sécurité. Si l'on publiait ma photo dans les journaux, j'étais à peu près sûr qu'avec cette moustache personne ne me reconnaîtrait.

J'allai à la porte du chalet et restai sur le seuil à regarder d'abord les bâtiments d'en face, puis la longue route sinueuse qui disparaissait dans la montagne. Le désert s'étendait des deux côtés, morne, brûlant et désolé. J'en tirai aussi une impression de sécurité. La

police me rechercherait à Oakland ou dans l'une des autres villes. J'étais à peu près certain qu'elle ne penserait pas à venir me dénicher ici.

Je m'avançai au soleil et traversai la cour pour gagner le restaurant. Il y avait une dizaine de tabourets rivés au sol le long du comptoir et cinq tables rangées contre le mur pour les clients qui voulaient manger plus commodément. Le comptoir était muni de robinets à bière et à limonade; une vitrine se trouvait remplie de tartes sortant du four, et portant chacune une étiquette : *cerises, pommes, ananas, airelles*. Sur une desserte s'alignaient les serviettes en papier, les condiments, la sauce tomate, les verres et les couverts, le tout d'une propreté parfaite. Au mur, le menu était affiché en lettres d'imprimerie bien dessinées :

PLATS DU JOUR :

Poulet frit

Escalope de veau

Hachis de bœuf

Tartes aux fruits

Par l'entrebâillement de la porte, derrière le comptoir, montait une odeur d'oignon frit qui me mettait l'eau à la bouche. J'allais cogner sur le comptoir pour signaler ma présence, lorsque j'entendis la voix de Jenson qui disait :

— Ecoute, Lola, ne te mets pas comme ça dans tous tes états. Je sais ce que je fais. Ce jeune gars gardera la maison et nous pourrons aller à Wentworth deux fois par semaine. Je n'aime pas que tu t'y rendes toute seule. Ce n'est pas convenable pour une femme d'aller seule au cinéma dans une ville comme Wentworth.

— Et pourquoi n'est-ce pas convenable?

Elle parlait, avec un fort accent italien, d'une voix perçante.

— Ça ne se fait pas, répliqua-t-il. Tu es une femme respectable, une femme mariée. Il y a des types, à Wentworth, qui...

— Est-ce que tu prétendrais que je vais avec des types à Wentworth? C'est bien ça, oui?

— Bien sûr que non! Je dis simplement que ça ne se fait pas. Avec ce petit gars-là pour tenir la boutique, nous pourrons y aller tous les deux. C'est ce qu'on veut, tu es bien d'accord?

— Moi, je ne veux qu'une chose : pas d'étrangers chez moi. Je te l'ai dit cent fois!

— Je sais que tu me l'as dit, mais tu te trompes. Nous avons besoin d'un aide. Combien de fois t'es-tu levée la nuit dernière? Six ou sept fois. Tu as besoin de ton sommeil. Avec ce type pour nous aider, nous pourrons dormir et nous y gagnerons un peu de liberté. Quand ce sera son tour de faire la nuit, toi et moi nous pourrons aller au cinéma. Ça te fera plaisir, quoil

— Je ne sais pas combien de fois il faudra te le répéter! s'exclama-t-elle d'une voix hargneuse et surexcitée. Je ne veux pas d'étrangers ici! De plus, il ne va pas travailler pour rien, n'est-ce pas? Depuis quand te mets-tu à jeter l'argent par les fenêtres?

Le ton criard de sa voix m'embêta; elle me parut pleine de méchanceté et folle de rage.

— Arrête de crier! On va le prendre à l'essai. S'il ne te convient pas, alors, parfait, on le renverra. Mais tu verras que tu seras contente de l'avoir ici. Finissons-en avec ça. Qu'est-ce qu'il y a à manger?

— Qu'est-ce qui te dit que tu peux lui faire confiance? Le laisser encaisser l'argent, faire marcher la maison pendant que nous, nous serons à Wentworth? Tu es complètement fou!

J'eus le sentiment qu'il était temps de leur faire savoir que j'étais là. Sur la pointe des pieds, je retournai

à la porte, l'ouvris et la fis claquer. Puis je m'avançai vers le comptoir d'un pas pesant.

— Il y a quelqu'un? appelai-je.

La discussion cessa d'un seul coup. Il y eut un instant de silence, puis Jenson sortit de la cuisine. Sa grosse figure de brave homme était cramoisie et il me regardait d'un air embarrassé.

— Ah! vous voilà, dit-il. (Il m'examina et son expression se modifia légèrement: il était soulagé et content de voir que maintenant j'avais l'air présentable.) Il est bien ce chalet, hein? Vous avez trouvé tout ce que vous vouliez?

— C'est formidable, répondis-je. (L'odeur des oignons frits m'affolait.) Et ça aussi. C'est rudement bien chez vous, monsieur Jenson.

Il hocha la tête mais le rayonnement de fierté n'était plus. Visiblement, il restait sous le coup de la discussion qu'il venait d'avoir avec sa femme.

— Ouais, c'est pas mal!

Il se passa la main sur le menton, les yeux ailleurs.

— Je pense que vous devez avoir faim. Je vais voir ce que je peux vous dénicher.

— Ne vous dérangez pas pour moi, monsieur Jenson. Dites-moi seulement ce qu'il faut faire et je me débrouillerai.

— Ne bougez pas. Je vais voir avec ma femme.

Il était si embarrassé que j'en avais de la peine pour lui. Il allait retourner à la cuisine, lorsqu'une Packard poussiéreuse vint stopper devant les pompes à essence tandis que son conducteur klaxonnait.

— Voulez-vous que je m'en occupe? dis-je.

— Pas la peine. J'y vais. Vous commencerez à travailler, quand vous aurez mangé.

Il sortit et, par la fenêtre ouverte, je le regardai servir son client.

J'entendis alors un bruit derrière moi et jetai un

coup d'œil par-dessus mon épaule, avant de faire complètement demi-tour.

Une femme se tenait dans l'encadrement de la porte et me regardait avec curiosité.

Sa chevelure épaisse, d'un roux vénitien, était ramenée à la diable en chignon sur le haut de sa tête. Elle était vraiment belle, malgré la bouche trop grande et les lèvres trop grosses. Il émanait d'elle je ne sais quoi de sensuel qui ne pouvait laisser aucun homme insensible. J'en fus tout ému.

Elle portait une longue blouse d'une blancheur éclatante, très ajustée et rien sous la blouse. Elle devait avoir trente ans. Des yeux vert clair et une peau couleur vieil ivoire.

Elle n'ouvrit pas la bouche. Nous restâmes là, à nous dévisager, puis Jenson rentra, se força à sourire et me présenta.

Elle me salua d'un mouvement de tête, toujours sans rien dire, en braquant sur moi ses yeux plutôt malveillants.

Jenson se dandinait, en se frottant le menton avec un sourire gêné.

— Je suppose qu'il mangerait bien un morceau..., dit-il enfin. Moi aussi, d'ailleurs, ce serait pas de refus. Qu'en dis-tu, Lola?

Le visage fermé, elle répondit :

— Je m'en occupe.

Elle tourna les talons et rentra dans sa cuisine.

J'avais pu voir sous la blouse le contour de ses hanches généreuses qui roulaient voluptueusement à chacun de ses pas.

J'attrapai une serviette de papier et m'épongeai les tempes; j'étais moite de sueur.

— Il fait chaud, hein? observa Jenson, avec un large sourire.

— Oh! la chaleur ne me dérange pas, répondis-je. Et c'est les traits crispés que j'essayai de répondre à son sourire.

Ce fut pendant que nous déchargions son camion de ferraille que Jenson se mit à parler de sa femme.

Je venais de prendre un des meilleurs repas de mon existence. Elle était sortie de sa cuisine avec deux assiettes garnies de spaghetti et d'escalopes de veau; elle les avait posées sur le comptoir et était retournée à ses fourneaux sans mot dire.

Tandis que nous mangions, pour dissiper la gêne qu'éprouvait de toute évidence Jenson, je lui demandai ce que j'allais avoir à faire, maintenant que j'étais à son service.

Il m'expliqua qu'il aimerait me voir me charger du garage et des pompes à essence, pour lui permettre, avec Lola, de s'occuper exclusivement du restaurant. Il me demanderait d'assurer la permanence, alternativement, trois nuits une semaine et deux nuits la semaine suivante. Il comptait que j'effectuerais les travaux de dépannage; en outre, j'aurais à veiller à la propreté et au bon ordre de la cour et des abords de l'établissement.

— Ça vous donnera de l'ouvrage, dit-il. Mais, avec cette chaleur, quand on n'a pas d'autres distractions, vaut mieux être occupé.

Je lui répondis que cela m'allait très bien, et qu'il fallait m'employer au maximum. Je le pensais vraiment. Je savais que si je commençais à m'asseoir dans un coin, sans rien faire, je ne pourrais empêcher mes pensées de revenir sans cesse dans cette cuisine où elle était. Elle aurait certainement fait le même effet à tout autre homme.

Le repas terminé, nous étions sortis et il m'avait montré le fonctionnement des pompes, expliqué ce que j'avais à faire à l'arrivée d'un client et indiqué les tarifs de l'essence et de l'huile.

Ensuite, il m'avait demandé de lui donner un coup de main pour décharger le camion.

Le soleil avait disparu derrière les montagnes et maintenant il faisait plus frais. J'étais heureux de pouvoir me dégourdir les muscles, après ma longue claustration dans un wagon de marchandises.

Tout en travaillant, il bavardait.

— Il ne faut pas vous en faire pour Lola, me dit-il. Elle déteste qu'on la contrarie. Je vous l'ai dit : elle n'a jamais voulu que j'embauche quelqu'un. Je ne sais pas pourquoi. Simplement une de ces idées idiotes que les bonnes femmes se fourrent dans la tête. (Il me regarda avec sollicitude.) Ne vous frappez pas pour ça. Elle va peut-être faire la gueule un jour ou deux, mais après, ça se tassera.

Je ne répondis rien. Qu'est-ce que vous vouliez que je dise ?

Nous tirions du camion un extirpateur tout rouillé et je fus impressionné par la vigueur de Jenson. Il souleva la machine comme si c'était un jouet.

Tandis que nous traînions la machine sous le hangar, il me demanda :

— Vous ne trouvez pas que c'est une jolie femme ?

— Si.

Il sortit un paquet de cigarettes et m'en offrit une. En me donnant du feu, il reprit :

— Nous nous sommes rencontrés d'une curieuse façon. Il y a deux ans, elle est descendue d'un car de la ligne régulière et est entrée dans la salle du restaurant. J'étais dans une mauvaise passe à l'époque. Ma femme venait de mourir quinze jours avant et j'essayais de faire marcher la boîte à moi tout seul. J'essayais même de cuisiner, mais, je dois l'avouer, c'était épouvantable. Elle m'a donc commandé un hamburger. C'est drôle, comme on se rappelle ces choses-là. Je la revois dans sa robe verte. L'autocar s'arrêtait vingt

minutes pour prendre le courrier et permettre aux voyageurs de manger un morceau. Tout le monde s'était rué à l'intérieur pour réclamer sandwiches, tartes, hamburgers et tout ce qui s'ensuit, et moi j'étais débordé. Je ne savais plus où donner de la tête, quand soudain, elle passa derrière le comptoir et se mit à servir. Je vis qu'elle était de la partie et la laissai se débrouiller. Je me bornai à lui montrer où tout était rangé. Avant le départ du car, tout le monde avait été servi. Jamais je n'aurais pu y arriver tout seul, mais elle, elle s'en était très brillamment tirée. J'eus, à son égard, la même réaction que j'ai eue en vous voyant. Je lui déclarai que, si elle cherchait une place, il y en avait là une qui lui tendait les bras. (Il s'accroupit près de la machine et se mit à détacher les commandes.) Comme vous, elle n'a pas hésité. L'autocar est reparti sans elle. Je lui ai donné le chalet, comme à vous. Elle a travaillé une quinzaine de jours et, après, je me suis mis à réfléchir. (Il leva alors vers moi ses yeux bleus pleins d'ingénuité.) Je savais bien que ça n'était pas convenable de l'avoir là, chez moi, toute seule. Les gens, à Wentworth, commençaient à jaser. Quand ils passaient par ici, pour prendre de l'essence ou manger un morceau, ils rigolaient de nous. Ils s'imaginaient des choses qui n'étaient pas arrivées. Alors, un soir, je lui ai parlé. Je lui ai demandé si elle se plaisait ici, si ça n'était pas trop isolé pour elle. Elle m'a répondu qu'elle s'y plaisait; je lui ai alors proposé de nous marier. Ainsi nous avons mis un terme aux ricanements et aux racontars. Je lui apportais la sécurité, sans compter que, si quelque chose m'arrivait, la maison serait à elle. Voilà comment je l'ai épousée. (Il avait détaché les commandes et s'attaquait au couvercle de la boîte de vitesses. J'étais debout près de lui et je l'écoutais tout en fumant une cigarette.) N'empêche qu'elle a vingt-trois ans de moins que moi, poursuivit-il. Je me suis

demandé si c'était bien raisonnable de ma part, mais elle voulait rester ici et je ne pouvais la garder que si nous étions mariés. Quand un homme de mon âge épouse une femme aussi jeune, il faut qu'il sache être patient. Elle va bouder pendant deux jours, mais elle fera son travail. C'est ce qu'elle a de formidable : la façon dont elle boulotte. Je n'ai jamais vu personne en abattre comme ça !

Une voiture surgit du désert dans un tourbillon de poussière et stoppa devant les pompes à essence. Son arrivée interrompit notre conversation. Je sortis du hangar et allai servir mon premier client. Il voulait de l'essence et de l'huile. Une fois le plein fait, je vérifiai la pression des pneus et lavai le pare-brise. Pendant que je m'affairais, j'eus l'impression que Jenson s'était avancé à la porte du hangar et m'observait.

Le type au volant, gros homme d'âge mûr, se curait les dents avec une allumette, tandis que je m'escrimais sur son auto. J'entrepris de lui faire l'article.

— Vous allez à Tropica Springs, monsieur? lui demandai-je en astiquant son pare-brise.

— Oui.

— Vous en avez au moins pour trois heures. Vous ne serez pas là-bas avant dix heures. Si vous avez faim, nous avons le meilleur hachis de bœuf de la région.

Il me jeta un coup d'œil.

— Du hachis de bœuf? (Il consulta sa montre.) Non, je ne crois pas que j'aie le temps. Je suis pressé.

— C'est tout prêt, fis-je. Vous en avez pour dix minutes; nous avons aussi du pudding aux fruits, je ne vous dis que ça. Je viens de m'en taper une tranche, c'est le meilleur que j'aie jamais mangé.

— Vraiment? (Il parut intéressé.) Eh bien, d'accord. Si c'est tout prêt, je vais essayer.

Il descendit de son siège.

— Où dois-je aller?

Je lui montrai le restaurant.

— Avez-vous remarqué que la courroie du ventilateur est détendue? lui dis-je, tandis qu'il s'éloignait. Il faudrait la resserrer. Je peux vous faire ça pendant que vous mangez, si vous voulez.

— Bien sûr. Ça fait des semaines que je veux la faire arranger. Merci.

Il entra dans la salle de restaurant, et Jenson vint me rejoindre avec un large sourire.

— Beau travail, Jack. Vous avez la bosse du commerce. Je vais vous donner un coup de main pour la courroie.

Tandis que nous travaillions sur la voiture, une Cadillac noire arriva en glissant devant les pompes. Je laissai Jenson continuer la réparation et m'en fus servir de l'essence à la Cad. Un homme et une femme l'occupaient. Ils paraissaient en nage et couverts de poussière.

— Peut-on se laver ici? demanda l'homme en descendant de voiture.

— Bien sûr. A gauche, derrière la maison. Et si vous avez faim, il y a des escalopes de veau aux spaghetti prêtes à la minute. De la cuisine italienne, sans rivale, même à Tropic Springs!

L'homme braqua les yeux sur moi, les sourcils en accent circonflexe.

— Ça doit être de la semelle, vos escalopes!

— Je viens d'en manger. Elles sont tendres comme la rosée, dis-je d'un ton enjoué. Je n'ai pas de conseil à vous donner mais, comme vous ne serez pas à Tropic Springs avant dix heures passées, vous risquez d'ici là d'avoir faim.

— Moi, je n'en peux plus, dit la femme en descendant de voiture à son tour. Pourquoi ne pas dîner ici, chéri? Nous n'en mourrons pas.

— Mais naturellement, si tu en as envie. Moi, je m'en accommoderai bien.

Dix minutes plus tard, deux grandes fermières Buick se présentèrent, avec dix personnes à l'intérieur. Tout en remplissant les réservoirs, je leur suggérai de dîner à la *Dernière Chance* et je leur fis, du poulet frit, une description enthousiaste. Ils se laissèrent tenter.

Jenson avait terminé la réparation; il retourna à la cuisine, donner un coup de main à sa femme.

Deux camions s'amènèrent sur ces entrefaites. Les deux chauffeurs entrèrent au restaurant manger des œufs au jambon. Puis arriva une Jaguar avec un jeune homme et une jeune fille. Je leur fis mon boniment sur les escalopes aux spaghetti et leur rappelai qu'il leur faudrait encore attendre longtemps avant de pouvoir dîner, s'ils ne le faisaient pas ici. Ils se laissèrent tenter aussi.

Jenson sortit, l'air ennuyé.

— Jack, il n'y a plus d'escalopes et il ne nous reste qu'un poulet, dit-il. Allez-y mollo avec la réclame!

Je le regardai, étonné.

— Si je comprends bien, vous seriez à court de provisions?

— C'est ça même. D'ordinaire, nous ne servons pas plus de trois au quatre dîners par soirée, des casse-croûte, des hamburgers, des trucs comme ça, mais avec votre baratin du tonnerre, nous venons de servir quinze dîners!

— Vous ne tenez pas à servir tant de repas?

Il me donna une tape sur la poitrine.

— Mais si! Seulement je n'attendais pas un gars comme vous pour faire de la réclame au restaurant. Demain je serai à la hauteur de vos talents. Lola et moi, irons à Wentworth faire des stocks de marchandises. (Il me sourit d'un air épanoui.) Il reste des œufs et du jambon en quantité. Voyez ce que vous pouvez en tirer!

Sur ces mots, il retourna au restaurant.

Les camionneurs commençaient à se succéder aux pompes et les voitures particulières furent de moins en moins nombreuses. Je n'avais pas à faire l'article aux camionneurs : ils savaient ce qu'ils voulaient manger.

Enfin, vers dix heures, la circulation se ralentit et, après avoir attendu dehors vingt minutes, sans voir la moindre lumière apparaître dans le désert, je rentrai dans le restaurant.

Deux routiers mangeaient des tartes au comptoir. Jenson essayait et rangeait les assiettes. Quelqu'un avait glissé une pièce dans le juke-box où tournait un disque de jazz.

Lola était invisible, mais je l'entendais remuer des plats dans la cuisine.

— Je peux faire quelque chose?

Jenson fit signe que non.

— Merci, ça va comme ça. On se débrouille. Vous allez vous coucher. C'est mon tour de service de nuit. Demain, ce sera le vôtre. (D'un bref signe de tête, il me désigna la porte de la cuisine.) Elle fait encore la gueule, mais ça va se passer. Demain, vous commencez à huit heures du matin. Ça vous va?

— Très bien! répondis-je.

— Vous viendrez ici prendre votre petit déjeuner. Dites, Jack, j'espère que vous êtes aussi content de votre nouvel emploi que moi je le suis de vous.

— Il me plaît beaucoup, dis-je et je suis heureux que vous soyez satisfait. Bon, si je ne peux rien faire d'autre, je vais aller en écraser.

Je regagnai le chalet, me déshabillai et me mis au lit. J'avais beau être mort de fatigue, j'étais trop énervé pour pouvoir dormir. Je ne cessais de penser à la femme de Jenson. Je savais bien qu'il ne le fallait pas; mais je ne parvenais pas à chasser son image de ma mémoire.

Mon lit était juste sous la fenêtre, et, d'où j'étais,

j'avais, de l'autre côté de la route, le bungalow sous les yeux.

Une heure plus tard, je cherchais encore le sommeil, quand je vis une fenêtre du bungalow s'éclairer. C'est alors que j'aperçus la dame de mes pensées. Elle s'avancait au milieu de la pièce en fumant une cigarette. Pendant un moment, elle resta immobile à laisser la fumée s'échapper de ses lèvres. Puis, d'un geste plein de langueur, elle prit son mégot et le jeta par terre. Ensuite, elle défit une épingle à cheveux et la lourde masse de sa chevelure rousse se déroula jusqu'à sa taille.

Du coup, je m'étais assis, penché en avant, les yeux grands ouverts; mon cœur battait à tout rompre; j'étais tout essoufflé. Elle se trouvait à trente mètres de moi, tout au plus.

Elle s'assit sur une chaise, devant le miroir de sa coiffeuse et se mit à broser ses cheveux. Pendant cinq bonnes minutes, elle passa la brosse dans la masse rousse de sa chevelure; puis elle abandonna la brosse, s'approcha de son lit et défit la couverture.

Au bout d'un moment, elle se rendit près de la fenêtre en commençant à déboutonner sa blouse. Une fois la blouse ouverte, elle allongea le bras et fit descendre le store. La lumière, derrière elle, découpait avec netteté sa silhouette.

Elle arracha alors sa blouse blanche et la laissa tomber par terre. A voir sa silhouette nue se détacher sur le store, j'avais la gorge en feu.

Longtemps après qu'elle eut éteint la lumière, j'étais encore assis à la fenêtre, les yeux braqués sur le bungalow.

C'est seulement l'arrivée d'un camion à la pompe et la vue de Jenson sortant du bungalow qui m'incitèrent à m'étendre de nouveau sur mon lit. Mais je ne dormis guère, cette nuit-là!

V

Quand j'arrivai au restaurant, à huit heures moins le quart, le lendemain matin, Lola vêtue seulement d'un bustier jaune et d'un short rouge vif, astiquait le comptoir.

Dans cette tenue, elle faisait un effet bœuf. Ses cheveux cuivrés, ses yeux verts et cette peau laiteuse, si spéciale aux rousses, venant s'ajouter aux appas que le bustier et le short dissimulaient à peine, formaient un ensemble qui me cloua sur place.

Elle interrompit un instant sa besogne pour me regarder d'un air maussade, puis se remit à frotter.

— Bonjour, madame Jenson, dis-je. Est-ce que je peux vous donner un coup de main?

Elle s'arrêta encore une fois pour m'adresser un coup d'œil malveillant.

— Quand j'aurai besoin de vous, je vous le dirai, lança-t-elle.

— Mais certainement, fis-je. Je ne voulais pas vous importuner.

— Si vous voulez prendre votre petit déjeuner, vous trouverez tout ce qu'il faut à la cuisine.

Elle se pencha derechef sur le comptoir pour se remettre à jouer de la brosse à récurer. D'où j'étais, je

découvrais la profonde échancrure qui s'ouvrait entre ses seins.

Brusquement, elle se redressa.

— Qu'est-ce que vous lorgnez comme ça?

— Je ne savais pas que je lorgnais quoi que ce soit!

Je mentais. Je fis le tour du comptoir et pénétrai dans la cuisine.

Jenson y était attablé. Il avait devant lui un tas de billets et de pièces de monnaie et, à portée de la main, une tasse de café, une assiette sale, un couteau et une fourchette. Il leva les yeux à mon arrivée et me salua d'un signe de tête.

— Entrez, Jack. Voulez-vous des œufs au jambon?

— Merci, seulement du café, répondis-je.

J'allai prendre la cafetière sur le fourneau.

— Dès que nous aurons fait les comptes, Lola et moi, nous allons partir à Wentworth, dit-il. Ça a été la meilleure journée depuis des années. Ces quinze dîners ont été une bonne affaire. Continuez comme ça Jack, et je pourrai prendre ma retraite. Mais pour que ce soit un peu intéressant pour vous, je vous offre cinq pour cent sur le montant des additions. Ça vous va?

— Bien sûr, c'est parfait, monsieur Jenson. Merci.

— A Wentworth, je vous achèterai une salopette pour travailler. Vous n'avez besoin de rien à part ça?

— Il me faudrait des vêtements, mais je crois qu'il vaut mieux que j'aille les essayer moi-même.

— Bon. Demain vous prendrez la voiture pour aller à Wentworth vous équiper. Je vais vous donner une avance sur vos pourcentages du restaurant. Qu'est-ce que vous diriez de cent dollars?

— Ça irait très bien. Merci beaucoup!

Il me tendit cinq billets de vingt dollars.

— Alors, demain, vous allez à Wentworth. (Il se renversa sur sa chaise.) Croyez-vous qu'on puisse faire quelque chose de cet extirpateur? Je l'ai acheté pour

la ferraille, mais je pense qu'on pourrait encore le faire marcher avec un peu de bonne volonté.

— Je verrai ça.

— Nous partirons dans une heure, mais nous serons de retour vers midi. Vous pourrez vous en tirer tout seul?

— Pourquoi pas? Il n'y a pas de raison!

Je rinçai ma tasse, m'allumai une cigarette puis retournai dans la salle.

Lola disposait des tartes dans la vitrine et y plantait des étiquettes. Elle avait le dos tourné. Je restai un moment immobile, les sangs chavirés à la vue de ses épaules droites, de sa taille fine et de ses hanches rondes. Elle devait bien se douter que je la regardais, mais elle ne bougea pas.

Le soleil se levait. Je sortis dans la cour, attrapai un balai et me mis à nettoyer les alentours des pompes.

Deux camions s'arrêtèrent pour prendre de l'essence. J'engageai les conducteurs à entrer prendre leur petit déjeuner, mais ils n'avaient pas le temps.

Quand j'eus fini de nettoyer, j'entrai sous le hangar pour examiner l'extirpateur. Sur un établi, je trouvai une boîte de décapant et je me mis au travail.

Une heure plus tard, Jenson entra.

— Nous partons, Jack. Vous êtes sûr de pouvoir vous en tirer?

— Mais je pense bien, monsieur Jenson!

— Comment ça se présente?

— Faut travailler dessus, mais ça ira.

Il posa sa lourde main sur mon épaule tout en regardant la machine.

— Essayez d'ôter la rouille, je ferai le reste. A tout à l'heure!

Je l'accompagnai à la porte du hangar.

Lola sortait du pavillon. Elle portait avec élégance une robe de toile verte, dont la partie supérieure la

serrait un peu. Sa poitrine était d'un format considéré aujourd'hui comme normal, depuis que Jayne Mansfield, Brigitte Bardot et Marilyn Monroe ont fait l'éducation des masses sous ce rapport, mais moi, je n'avais guère l'habitude d'aller au cinéma. Son tour de poitrine me stupéfia.

Jenson me donna un petit coup dans les côtes.

— Elle a l'air d'une vraie dame, hein? De la classe à revendre!

— Vous avez raison.

— Oui, pour sûr. De la classe, elle en a... Bon. Eh bien, à tout à l'heure, hein?

Je les regardai disparaître dans un nuage de poussière. J'allumai une cigarette et je jetai un coup d'œil autour de moi. C'était vraiment une propriété comme j'aurais aimé en avoir une. Puis je dus m'avouer peu à peu que c'était avec une femme comme Lola qu'il ferait bon y habiter. Je retournai sous le hangar et me remis à dérouiller l'extirpateur. Je continuai à rêver d'elle, en short et en bustier; cette image m'empêchait d'être vraiment attentif à mon travail.

Je m'affairais sur la machine depuis environ une heure, lorsqu'une auto s'arrêta à la porte du hangar. C'était une vieille Chevrolet poussiéreuse. Un grand type maigre, d'environ quarante-cinq ans, en descendit, un roquet jaune, aux gros yeux tristes, sur les talons.

Il portait une salopette d'un bleu passé toute rapiécée aux genoux. Un foulard rouge et grasseyé était noué autour de son cou décharné. Il arborait, rejeté en arrière, un chapeau de paille à haute calotte, tout jauni par le soleil.

Il avait un visage en lame de couteau, couleur de vieux chêne. Son nez était long et ses lèvres minces. Sous ses sourcils broussailleux perçaient deux yeux inquisiteurs.

Le bonhomme avait un air qui me déplut. Il me

faisait penser à un flic. Les yeux étaient à la fois indiscrets, méfiants et fouinards.

Nous restâmes un bon moment à nous dévisager, puis je rompis le silence.

— Est-ce que je peux vous être utile?

Il me fallait un véritable effort pour affronter ces yeux sournois. L'inconnu s'adossa à la porte du hangar, les pouces passés dans les bretelles de sa salopette. Son chien se coucha à ses pieds, les yeux braqués sur moi.

— Peut-être, dit-il. P't-être que vous pourriez me dire qui vous êtes et ce que vous fichez ici. P't-être que vous pourriez me dire aussi où est passé Carl Jenson. P't-être que vous pourriez me dire aussi de m'occuper de mes oignons!

— M. Jenson est à Wentworth avec Mme Jenson, répondis-je. Moi, je suis Jack Patmore, leur nouvel employé.

— Sans blague? (Il changea de position.) Carl vous a embauché? Ah! ça, alors!

— En effet!

— Tiens, tiens! Jamais je n'aurais pensé qu'il ferait un truc pareil. (Il secoua la tête. Son petit œil fureteur n'avait pas arrêté de se promener sur moi, notant mon pantalon froissé et taché, ma chemise sale et mes souliers éculés.) Jamais je n'aurais pensé qu'il prendrait quelqu'un pour l'aider quand sa sacrée femme est tellement contre! (Il se frotta la joue tout en continuant à secouer la tête.) Moi, je suis son beau-frère. Je m'appelle Ricks, George Ricks.

Je me doutais bien que ce n'était pas le frère de Lola. Ce devait être le frère de la défunte Mme Jenson.

Comme je ne tenais nullement à continuer à soutenir le regard de ces petits yeux méfiants, je m'accroupis à côté de la machine agricole et tournai le dos à l'intrus.

— Vous dites que sa femme est allée à Wentworth avec lui?

— Ouïl

— Alors, vous êtes tout seul?

— C'est ça!

Je l'entendis avancer et il se mit à me souffler dans le cou, tandis que je travaillais sur les pignons.

— J'parie que Carl a acheté ça à la ferraille. J'parie qu'il l'a eu pour une bouchée de pain. Ça ne m'étonnerait même pas qu'on l'ait payé pour qu'il l'enlève!

Je ne répondis rien. Ce gars-là commençait à me fatiguer.

— Carl est un petit malin, poursuivit Ricks. En regardant un tas de vieille ferraille, il découvre un trésor, là où tout le monde ne voit que de la vieille ferraille. Je suis bien tranquille qu'il va remettre cette machine en état et qu'il va en tirer un rude profit. Sûr et certain, il est aussi fortiche en mécanique qu'il est cloche quand il s'agit des gens!

Je me contentai de répondre par un vague grognement tout en extrayant l'engrenage que je plongeai dans un bain de pétrole.

— Qu'est-ce que vous pensez de sa bonne femme?

J'étais bien content d'être penché sur la machine, car ainsi il ne pouvait voir mon visage. Je ne m'attendais pas à cette question. Elle me troubla.

— Elle est très bien, fis-je.

J'attrapai un tournevis et me mis à démonter les roues dentées.

— Très bien? C'est comme ça que vous vous figurez? Je suis bien tranquille qu'elle ne veut pas de vous ici. Elle ne peut supporter personne ici. Même pas moi : le beau-frère de son mari. Je n'aurai jamais imaginé que Carl puisse être gâteux au point d'épouser une traînée pareille. Un jour, elle s'est amenée, venant on ne sait d'où, allant on ne sait où. Elle est maligne. Elle a vu un beau coup à faire et ne l'a pas raté. Elle n'a eu qu'à gigoter de la croupe et des nichons

devant son nez pour que ce crétin se laisse avoir! Faites gaffe! Ne vous imaginez pas que vous allez vous installer ici; bien au contraire. A force de rouspéter, elle finira par vous faire mettre à la porte par Carl. Vous savez pourquoi?

A présent, j'avais réussi à me composer un visage de marbre. Je me retournai vers lui.

— Ce que vous me racontez ne m'intéresse pas, fis-je. Moi, on m'a embauché comme commis, un point c'est tout.

Il ricana, découvrant ainsi ses longues dents jaunes.

— Ça va, j'ai compris!

Il retourna s'adosser à la porte du hangar.

— Eh bien, je vais vous dire, moi. Elle a peur qu'on vienne mettre la puce à l'oreille de Carl. Elle n'en veut qu'à son fric. Je le sais. Je l'ai bien regardée. Pas besoin de tourner longtemps autour d'elle pour se rendre compte de son manège. Elle en veut à son fric : il n'y a que ça qui l'intéresse. Ça fait des années qu'il met de l'argent de côté. Il a toujours fait attention, n'a jamais jeté un sou par la fenêtre, quoiqu'il soit généreux à l'occasion; mais avec cette pouffiasse après lui, qui espionne ses moindres gestes, il n'y a jamais plus d'occasion. Avant qu'elle débarque ici, j'étais bien reçu. On m'invitait à casser la croûte, mais maintenant, fini. Elle boude quand je viens. Et vous savez ce qui arrive? Elle s'enferme à clé dans sa chambre à coucher. Quand vous êtes un vieux toqué comme Carl, avec plus d'années derrière vous que devant, chaque jour compte et ça le rend malade de ne pas pouvoir se fourrer au plumard avec elle. C'est comme ça qu'elle lui serre la vis. S'il fait quoi que ce soit qui lui déplaît, elle lui boucle la porte de sa chambre au nez. Faites gaffe! Ça va pas traîner! Je la connais. Elle va s'imaginer que vous en voulez à ses sous!

Je m'assis à croupetons pour examiner les roues dentées; l'une d'elles était fêlée. Je mis les roues à tremper dans le bain de pétrole. Puis je me relevai et allai prendre un chiffon pour m'essuyer les mains.

Il ne me quittait pas des yeux, mais je m'étais fait un visage de bois et mon apparence indifférente l'irritait.

— D'où est-ce que vous venez, l'ami? me demanda-t-il brusquement. Vous n'êtes pas du coin?

— Je pense bien!

— Comment est-ce que vous êtes tombé sur Carl?

— Je l'ai rencontré à Little Creek.

— Sans blague! En cherchant du travail, alors?

— C'est ça!

— Bon; eh bien! ma foi...

Il s'écarta de la porte du hangar. Son chien, qui était resté couché, immobile, se remit sur ses pattes. Il adressait à son maître un regard interrogateur.

— Je ne veux pas vous faire perdre votre temps. Je suis venu faire un saut ici pour emprunter quelques outils. C'est pour un bricolage que je fais à la maison. Carl me prête toujours ce dont j'ai besoin.

Il traversa le hangar pour aller examiner la planche à outils.

— Maintenant, voyons, de quoi j'ai besoin?

Il décrocha deux tournevis et un marteau. Il allait prendre un vilebrequin, quand je lui dis :

— Excusez-moi, monsieur Ricks, mais je ne peux pas vous laisser emporter ces outils.

Je le vis sursauter, puis il tourna vers moi son étroit visage, impassible.

— De quoi, l'ami?

— M. Jenson ne m'a pas donné l'autorisation de laisser ses outils sortir de l'atelier, dis-je. Tant qu'il n'est pas là, c'est moi le responsable. Si vous voulez bien patienter jusqu'à son retour, et qu'il me dise

qu'il est d'accord, alors ce sera d'accord mais pas un outil ne sortira d'ici sans son ordre.

Il décrocha le vilebrequin de la panoplie et prit une scie à métaux.

— Ne vous en faites pas, mon vieux. Je suis son beau-frère. Vous avez tout à fait raison. Personne d'autre ne pourrait emprunter quoi que ce soit, mais moi, c'est pas la même chose.

Ce gars-là me tapait sur le système. Je m'approchai de lui.

— Je suis désolé, monsieur Ricks, mais pas un outil ne sortira d'ici sans l'ordre de M. Jenson.

Il me regarda fixement. Un filet rougeâtre colora le blanc de ses yeux. Comme s'il sentait venir l'orage, le chien commença à battre en retraite.

— Ecoutez, mon vieux, fit Ricks, vous ne voulez pas déjà perdre votre place, n'est-ce pas? Si je dis à Carl...

— Allez-y et dites-lui! répondis-je. Ces outils resteront là. Désolé, mais ça ne se passera pas autrement. Si vous en avez tellement besoin, vous n'avez qu'à attendre que M. Jenson revienne, et qu'il dise que vous pouvez les prendre.

— Je vois.

Des gouttes de sueur lui perlaient au front. Il eut soudain l'air d'une misérable épave. Le chien, lui, s'était échappé du hangar et se réfugiait sous la voiture.

— Alors maintenant, y en a deux du même genre, ici, c'est ça, hein? Vous aussi, vous n'en voulez qu'à son fric, comme la putain, non? Peut-être même que vous vous arrangez ensemble, sous les draps, hein?

Je sentis le sang me monter à la tête. Je l'attrapai par le devant de sa salopette et le secouai un bon coup, à lui faire sauter la tête de sur les épaules, puis je l'envoyai dinguer d'une bourrade.

— Fous le camp! dis-je. T'as compris? Tire-toi!

Il faillit culbuter en battant en retraite. Sous son hâle, son visage avait viré au jaune-vert et les yeux lui sortaient de la tête.

— Tu me paieras ça! bafouilla-t-il. Je dirai à Carl...

— Fous le camp!

Il fit demi-tour et regagna son auto en vitesse. Le chien s'y était déjà réfugié. Ricks disparut dans la voiture, claqua la portière et démarra dans un nuage de poussière.

J'étais ennuyé. Je ne savais pas comment Jenson réagirait si Ricks venait se plaindre. En tout cas, je serais le premier à lui conter l'incident; mais je n'avais pas l'intention de dire à Jenson tout ce que Ricks m'avait débité sur le compte de sa femme. J'étais bien sûr qu'il n'aimerait pas du tout entendre de ma bouche ce genre de choses.

A leur retour, vers midi, tout en aidant Jenson à décharger la camionnette, je lui racontai que Ricks était venu et avait essayé d'emprunter des outils.

— J'ai été obligé de le malmener un peu, monsieur Jenson. Il n'a pas voulu m'écouter. Je l'ai mis à la porte. Si j'ai mal fait, je vous demande pardon.

Jenson me sourit.

— Vous avez très bien fait. J'aurais dû vous prévenir. Ce type-là m'horripile. Je ne veux pas qu'il emmène quoi que ce soit d'ici. Une fois, je me suis laissé faire, mais il ne m'a jamais rien rendu. C'est le plus grand pique-assiette du canton. Du temps de ma première femme, il ne décanillait pas d'ici. Il était là à tous les repas, faisait le plein de sa voiture avec mon essence, m'emportait mes outils, soutirait

de l'argent à ma femme; j'en avais les nerfs en pelote! Quand j'ai épousé Lola, elle l'a remis à sa place; ça fait bien deux mois que je ne l'ai pas vu, mais il reviendra rôder par ici. Ne lui laissez rien prendre quand je ne suis pas là.

J'étais rassuré de ne pas avoir commis de gaffe à l'égard de Jenson, mais j'avais comme une idée que, envers Ricks, j'en avais commis une. Et de taille!

Je me promis de l'avoir drôlement à l'œil. Il risquait fort de m'attirer des ennuis.

Trois semaines, ça peut sembler un bon bout de temps.

Un matin, à l'heure où le soleil levant transforme le désert aride en un paysage flamboyant que je contempiais de mon lit, par la fenêtre, je pensais aux trois semaines passées depuis mon arrivée chez les Jenson.

Je me sentais maintenant tout à fait en sûreté. Farnworth, son dortoir immonde et ses gardiens féroces n'évoquaient plus pour moi qu'un cauchemar lointain, quelque chose qui n'avait jamais vraiment existé. Je ne sentais plus la frayeur m'étreindre chaque fois qu'une voiture surgissait de ce désert torride et venait s'arrêter face aux pompes à essence. J'étais maintenant certain que la police avait perdu ma trace et qu'en restant caché dans ce trou perdu, je ne craignais plus rien.

Lola continuait à ne m'adresser la parole que lorsqu'elle ne pouvait pas faire autrement; mais elle semblait néanmoins résignée à me voir là. J'étais toujours sensible à son charme troublant et sensuel, mais j'étais fort loin d'envisager de lui faire le moindre brin de cour.

J'avais trop de respect et trop de sympathie pour Jenson. Il m'avait plu de prime abord, et, au fur et à mesure que les jours passaient et que nous restions

de longues heures à travailler ensemble, je l'appréciais davantage. Il était de ce genre d'homme qu'on ne peut s'empêcher d'aimer : une simplicité et une gentillesse auxquelles nul ne peut rester insensible, à moins d'être un salopard comme ce George Ricks.

Jenson et moi, nous nous entendions à merveille. Je m'aperçus bientôt que, malgré sa passion pour Lola, il avait besoin d'une compagnie masculine. Il aimait bien faire une partie de cartes en attendant la fermeture. Il adorait aussi parler de son passé et de ses projets d'avenir et, autant que j'en pusse juger, rien de tout cela n'intéressait Lola. Je jouais donc aux cartes et j'étais content de l'écouter. J'eus rapidement la démonstration de sa compétence et de son habileté. Il avait un réel talent pour transformer de vieilles ferrailles rouillées en matériel susceptible d'être revendu avec profit. C'est ainsi qu'il avait remis en état l'extirpateur et l'avait cédé à un fermier pour cent cinquante dollars.

Ce marché conclu, il jubilait comme un gosse.

— Cent trente dollars de bénéfice, Jack! m'avait-il dit avec un large sourire. Ça au moins, c'est une affaire!

Un soir, notre partie de cartes terminée, Lola couchée, nous étions tous deux assis sous la véranda du restaurant dans l'attente d'un éventuel client, quand il se mit soudain à me faire des confidences.

— Vous ne savez pas ce que je projette de faire, dans un an ou deux, Jack? me dit-il en étirant ses jambes massives et en ôtant sa pipe de la bouche. J'ai l'intention de faire le tour du monde. Ça me prendra bien trois ans pour faire ça comme il faut. Au moment voulu, je vends la baraque, et Lola et moi, nous partons. Un vrai tour du monde; on verra tout ce qu'il faut voir. Et tout en première classe; les meilleurs hôtels. Tout bien combiné et réglé d'avance.

Je le regardai, surpris.

— Mais, ça va vous coûter les yeux de la tête! fis-je.

— Sûrement!

Il se tut, le temps d'allumer sa pipe, puis reprit ses confidences.

— J'ai déjà fait une espèce de devis. Ça me coûtera dans les soixante mille dollars. En plus de ça, faut compter la garde-robe, l'argent de poche, la boisson. J'estime le tout à cent mille dollars. Eh bien, je les possède, Jack. Ça fait trente ans que je mets de l'argent de côté, et maintenant, je les ai. Il faut encore que je mette de côté un petit quelque chose, de quoi redémarrer à mon retour.

— Vous voulez dire que vous avez vraiment cent mille dollars d'économie, monsieur Jenson?

— Mais oui!

Il m'adressa un clin d'œil complice.

— J'ai trouvé la bonne combine, Jack. Je ne le dirai jamais à personne, mais vous et moi on est copains et je sais que ça restera entre nous. Voilà déjà trente ans que je transforme de la vieille ferraille en bonnes espèces sonnantes et trébuchantes. Eh oui, mon vieux, c'est comme ça! J'avoue que j'ai des dispositions pour ce genre d'affaires. Tout ça s'est fait, depuis le début, de la main à la main, et le fisc n'a jamais eu à y fourrer le nez. Ça fait des années que je tiens une double comptabilité. Dans l'une j'inscris les ventes d'essence et les comptes du restaurant: ça c'est pour le contrôleur. Dans l'autre, je note tout ce qui concerne la ferraille, et ça, c'est pour moi tout seul. C'est comme ça que j'ai ramassé cent mille dollars. Parfaitement. Je n'y serais jamais arrivé si j'avais dû payer des impôts là-dessus, mais vu la façon dont je m'y suis pris, le fisc n'a jamais touché un rond sur ce travail-là. C'est pour Lola, pour moi et pour notre tour du monde!

Subitement, ce que Ricks m'avait dit à propos de Lola épousant Jenson pour son argent, me revint en mémoire.

— Elle est au courant? demandai-je?

— Bien sûr qu'elle est au courant, mais elle ne sait pas ce que je veux en faire, de mes économies. L'année prochaine, au moment de liquider, je le lui dirai. Ça lui fera une drôle de surprise. Vous vous rendez compte : un voyage autour du monde!

Donc, ce matin-là, deux jours après cette conversation et trois semaines après mon arrivée chez les Jenson, j'étais étendu sur mon lit à penser à Lola. Elle avait été de service la nuit précédente et, parfois, en entendant les camions s'arrêter, j'avais jeté un coup d'œil par la fenêtre pour la regarder servir l'essence, en blue-jeans et en chemisette, et bavarder avec les chauffeurs.

Jenson aurait voulu lui faire renoncer à cette corvée nocturne, maintenant que j'étais là, mais elle avait refusé. Elle prétendait aimer ce travail-là. Elle connaissait la plupart des chauffeurs et ils l'aimaient bien. Aussi, Jenson, à contrecœur, lui laissait faire une nuit par semaine, lui-même en assurait deux et moi quatre.

Après une heure du matin, la circulation était réduite à zéro et le pompiste de permanence pouvait aller se reposer. Il était rare qu'un client se présentât après cette heure-là, dans ce cas, il y avait une sonnette de nuit.

J'étais donc en train de regarder Lola, assise sous la véranda, dans un fauteuil d'osier. Elle écosait des haricots pour le déjeuner. Il était à peine six heures du matin. Je vis arriver le camion de l'épicier. Il venait régulièrement tous les matins livrer les denrées alimentaires et les autres articles commandés à Wentworth. Quand le chauffeur s'arrêta devant le restaurant, je rejetai mes draps et sautai du lit.

Le livreur escalada le perron avec une caisse de marchandises, puis entra dans la salle du restaurant, suivi par Lola. Je m'étirai et bâillai, puis passai à la salle de bains. Je me sentais reposé et en pleine forme. En prenant ma douche d'eau fraîche, je me mis à penser à Farnworth. Je ne pouvais m'empêcher d'être satisfait de moi-même. J'avais eu de la chance, bien sûr, mais en même temps, j'avais fort intelligemment monté mon évasion.

Pourtant la chance était précisément en train de m'abandonner, mais à ce moment-là je n'en savais encore rien. Dans la caisse qu'on venait de livrer au restaurant se trouvait l'instrument du destin qui allait réduire en miettes mon sentiment de satisfaction et de sécurité.

Le sort vous joue parfois de ces tours!

Ce jour-là était mon jour de paye.

Une liasse de billets dans sa grosse main moite, Jenson s'amena sous le hangar où, après le déjeuner, je travaillais sur l'épave d'un moteur de hors-bord. Le propriétaire avait même versé quelques dollars à mon patron pour être débarrassé de cette ferraille.

— Comment ça se présente, Jack, fit-il, penché sur moi. Vous croyez que c'est réparable?

Je levai la tête et lui souris.

— Y a pas de raison, répondis-je. On le fera marcher, mais pour ce que ça donnera, c'est sans garantie. C'est un vrai rossignol, à peu près fichu, mais on arrivera bien à le faire marcher.

— Vous êtes épatant!

Il hocha la tête dans ma direction.

— On va faire quelques dollars avec ça, hein? Ah! Je vous amène un peu d'oseille. Quarante dollars pour le boulot habituel, c'est ça, hein?

— Très bien.

— Il y a aussi votre petit pourcentage sur le restaurant : cent dix dollars!

— Tant que ça?

Il s'esclaffa.

— Ecoutez-moi cet animal! Il a vendu à lui tout seul plus de déjeuners et de dîners qu'on n'en avait servi auparavant! Vous êtes un terrible. En plus voici une gratification de cent dollars pour le travail que vous avez fait sur la ferraille.

Je le regardais avec étonnement.

— Fallait pas, monsieur Jenson.. Après tout, je ne fais que mon boulot!...

— Ecoutez, Jack, c'est moi qui décide. Vous travaillez épatamment. J'étais vraiment en veine le jour où vous êtes arrivé. Depuis que vous êtes là, je m'en mets plein les poches. Prenez ce que je vous donne, et bouclez-là!

— Si ça vous fait plaisir, alors merci!

Je pris la liasse de billets qu'il me tendait.

— Notez bien que ça m'embête. Je ne dépense pas un sou de tout ce que je gagne. Tout est dans ma chambre. Avec ce que vous venez de me donner, ça fait plus de cinq cents dollars. Qu'est-ce que je peux en faire? Si vous pouviez me donner un mot de recommandation pour votre banque?

— Ma banque?

Il se mit à rire en secouant la tête.

— Je me demande comment on peut être tenté de confier son argent à une banque! Il y a trois ans, celle de Wentworth a fait faillite. Tous les pauvres types qui y avaient leurs économies ont été rétamés. Je n'ai aucune confiance dans les banques. Je n'ai jamais donné un *cent* à une banque. J'aime l'argent liquide moi. Je veux être sûr que, si quoi que ce soit m'arrivait, Lola pourrait toucher son argent sans avoir un tas de discussions avec une banque. Parfait,

vous avez cinq cents dollars, je vais vous les mettre à l'abri. J'ai un coffre-fort. C'est là que je range mon argent. Je mettrai le vôtre avec le mien. Quand vous en aurez besoin, vous n'aurez qu'à me le dire et vous l'aurez en bonnes espèces sonnantes. Ça vaut bien mieux que toutes les combines des banques. Faut pas vous faire de bile si votre capital ne rapporte pas d'intérêts. On peut perdre des fortunes en courant après des intérêts. Un jour ça monte, le lendemain ça dégringole et si vous avez besoin de votre argent tout de suite, vous êtes toujours refait. Faites-moi un relevé de ce que vous possédez. Je vous le garderai et, au moment où vous en aurez besoin, vous pourrez en disposer comme vous voudrez!

Je demeurai bouche bée.

— Vous ne conservez pas vos cent mille dollars dans un coffre ici, tout de même? fis-je.

— Pourquoi? Bien sûr que si. Pourquoi pas? Vous ne vous figurez pas que j'aurais assez de confiance dans une des banques de par ici pour leur remettre une somme pareille? J'ai un coffre-fort impeccable: le meilleur. Les coffres-forts Lawrence sont les plus solides. Je n'ai pas besoin de vous faire l'article. Vous connaissez les coffres-forts! Est-ce que je me trompe? Rien ne vaut un coffre-fort Lawrence, pas vrai?

— C'est ça que vous avez?

— Bien sûr, pourquoi? Un représentant est passé par ici il y a près de cinq ans. Il m'a fait acheter ce coffre. C'est le représentant le plus honnête que j'aie jamais rencontré. « Avec un coffre-fort Lawrence, pas de soucis pour vos finances! » Voilà ce qu'il m'a dit; c'est le slogan de la maison, un très bon slogan. Il avait raison, n'est-ce pas, Jack?

Quelle rigolade! Dire ça d'une boîte à sardines! Ce coffre en fer-blanc que je pouvais ouvrir en trois minutes!

A voir son air ravi, je compris combien il était fier de son choix. Je n'eus pas le cœur de le détromper.

— Oui, oui, bien sûr. Je les connais. Ce sont les meilleurs.

Il avança le bras et me donna une bonne tape sur l'épaule. Je commençais à avoir l'habitude de ses bourrades d'amitié, mais chaque fois qu'il me touchait les épaules de ses grosses pognes, ça me faisait ployer les genoux. Il ne sentait pas sa propre force.

— Entendu, alors je prends soin de votre argent. A n'importe quel moment, si vous en avez besoin... vous n'avez qu'un mot à me dire.

— Très bien, merci monsieur Jenson.

— Allez donc le chercher. Je vais vous faire un reçu. C'est toujours une précaution. On ne sait jamais. Ce n'est pas prudent de laisser ça dans votre chambre. Qui sait? Ce bungalow peut brûler!

Comme un cornichon, j'allai dans ma chambre, retirer mes économies que j'avais glissées sous mon matelas, pour les lui donner. En échange, il me fit un reçu pour cinq cent dix dollars.

— Je les mets tout de suite sous clé, Jack, me dit-il. (Je pus voir, à son air ravi qu'il était aussi satisfait qu'on puisse l'être.) N'importe quand, hein, si vous en avez besoin...

— Entendu, répondis-je.

Il jeta un coup d'œil sur sa montre.

— Midi approche. A la demie, l'autobus Greyhound va passer, ça représente trente clients. Si vous alliez donner un coup de main à Lola? Je vais ranger votre argent, puis je m'occuperai des pompes à essence. Dans une demi-heure, ce sera le coup de feu.

— D'accord!

Je me dirigeai vers le restaurant; autant dire en plein dans les embêtements.

Quand j'entrai, Lola était en train de ranger les

tartes sorties du four dans la vitrine. Elle me regarda par-dessus son épaule.

Il y avait dans ses yeux verts une expression qui m'avertit aussitôt qu'il se passait quelque chose.

— Est-ce que je peux faire quelque chose pour vous aider? demandai-je.

Elle sourit. C'était la première fois, et ce sourire moqueur déclencha en moi comme une sonnette d'alarme.

— Il y a plein de choses que vous pouvez faire, *Patmore*, me dit-elle. (Elle insista tellement sur le pseudonyme que j'avais pris, que j'en fus tout retourné.) Je n'ai pas déballé l'épicerie. Allez donc la ranger!

J'entrai dans la cuisine. Les boîtes de conserves, les deux douzaines de poulets empaquetés dans leur enveloppe de matière plastique et le reste de la marchandise étaient étalés sur deux tables. Un journal chiffonné, qui avait manifestement servi à emballer quelque chose, était étalé à plat sur les boîtes de conserves. Je l'attrapai. Aussitôt, j'eus un coup au cœur.

J'ignore comment une épicerie de Wentworth avait pu hériter d'un journal publié à Oakland. C'est là un de ces tours que peut jouer le destin, mais les faits étaient là. En première page du *Oakland Inquirer* s'étalait mon portrait avec un titre en grosses lettres :

LE CAMBRIOLEUR DE COFFRES-FORTS
ÉVADÉ COURT TOUJOURS

Cloué sur place, je contemplais ma photo, tandis que des frissons glacés me parcouraient l'échine. Le cliché n'était pas très bon, mais il était suffisamment ressemblant et Lola y avait griffonné au crayon une moustache, pour bien montrer qu'elle savait qui j'étais.

Farnworth, son dortoir infect et ses gardiens féroces

me revinrent brusquement à la mémoire. Il ne s'agissait plus d'un cauchemar révolu; j'en arrivai à sentir l'odeur des tinettes! Dans le silence de cette cuisine calme et claire, je crus soudain entendre les hurlements d'un détenu au cachot et le sifflement des coups de ceinturons assenés par les gardiens.

Je revis celui qui avait perdu un œil, tituber dans le couloir avec son pantalon et sa chemise collés par le sang à son échine. Il se cachait le visage dans ses mains.

Mon illusion de sécurité s'évanouissait comme brume au soleil.

Avait-elle mis Jenson au courant? J'étais à peu sûr que non, car dans l'affirmative, je l'aurais aussitôt remarqué à son air. Mais elle le lui dirait un jour ou l'autre, j'en étais sûr, c'était un trop beau prétexte pour se débarrasser de moi!

Elle n'avait qu'à décrocher le téléphone et, moins d'une heure plus tard, je reprenais le chemin de Farnworth.

Il n'était pas difficile d'imaginer l'accueil qui m'y serait fait. Je voyais d'ici les ricanements de satisfaction sadique des autres détenus en me voyant traverser la cour pour aller au bureau du directeur. Je me les représentais d'ici, dressant l'oreille et se donnant des coups de coude, dans l'attente de mon premier cri de douleur.

Je froissai le journal, m'approchai du poêle et le jetai dans le feu.

Ainsi je me retrouvais de nouveau en cavale. Il fallait filer au plus vite. Mais comment? Tropica Springs était à trois cents kilomètres d'ici. Dès qu'elle aurait dit aux policiers que je venais d'ici, Tropica Springs serait le premier patelin qu'on se mettrait à fouiller. Je n'osais pas retourner à Oakland. Il me fallait gagner Tropica Springs et de là, fuir ailleurs. Du moins, je possédais cinq cents dollars. Avec cette

somme on pouvait prendre l'avion pour New York... Cinq cents dollars?

Mon cœur se glaça. Moins d'une demi-heure auparavant j'avais abandonné à Jenson ce qui aurait pu me servir de viatique. Maintenant, il faudrait lui demander de me les rendre. Qu'est-ce qu'il allait penser? De toute façon, comment partir d'ici en plein jour, sans éveiller ses soupçons? J'étais dans un tel état de panique que j'avais du mal à respirer.

C'est alors que la porte de la cuisine s'ouvrit brutalement. Lola entra. Elle me dévisagea d'un œil inquiet, pénétrant et moqueur.

— Vous n'avez pas encore fini de ranger les provisions? fit-elle.

— C'est ce que je suis en train de faire.

Je commençai à ramasser quelques boîtes.

« Salope! pensai-je. As-tu prévenu les flics? Qu'est-ce que tu as manigancé? »

Elle se mit à empiler les poulets dans le réfrigérateur. Elle fredonnait en travaillant.

Ce fut seulement lorsque j'eus rangé toute l'épicerie dans le placard et qu'elle eut fourré le dernier poulet au frigo, qu'elle m'annonça brusquement :

— On a des choses à se dire, tous les deux! Ce soir vous êtes de service de nuit, non?

Je la regardai dans les yeux.

— Oui!

— Quand il dormira, je viendrai causer avec vous.

A ces mots, je compris qu'elle n'avait pas prévenu la police. Elle voulait s'entendre avec moi. Je respirai de nouveau.

— Comme vous voudrez!

— Filez, monsieur Chet Carson! fit-elle; je peux très bien m'en tirer sans vous.

Ainsi, ça y était! Elle me tenait à sa merci, mais je disposais encore d'un petit répit. Je la regardai de

nouveau, toujours ému par la proximité de ses charmes sous le bustier et le short.

— Comme vous voudrez.

Elle sourit :

— En effet, Carson; à partir de maintenant, il va falloir que ce soit comme je voudrai.

En entrant dans la salle du restaurant, je vis arriver l'autobus Greyhound, d'où s'échappèrent trente clients affamés.

On s'y mit tous les trois, comme des brutes. Jenson et moi faisons le service de la salle. Lola s'occupait de la cuisine. Tous les voyageurs prirent le menu complet. Quand je ne passais pas les plats, je me tenais dehors pour servir de l'essence.

— Je dois reconnaître que Lola s'était surpassée. Le rythme auquel les plats sortaient de la cuisine était réellement sensationnel. Personne n'attendait. Tout le monde avait ce qu'il avait commandé. Finalement, quand le bus repartit, nous étions tous sur les genoux.

Jenson me sourit en s'épongeant le visage.

— C'est formidable, Jack, jubilait-il. On n'a jamais fait ça avant. Sans vous, on n'y serait pas arrivé. Trente menus! Avant, les clients devaient se contenter d'un casse-croûte!

— C'est grâce à la cuisine, fis-je.

— Bien sûr! Quelle femme! De toute façon, chacun de nous a bien travaillé. Voyons, Lola et moi, nous allons faire la vaisselle. Vous allez vous asseoir dehors pour surveiller les pompes. Vous êtes de service cette nuit. Pas la peine de vous tuer.

En temps normal, j'aurais insisté pour les aider, mais cette fois, je me sentais hors d'état de travailler en sa présence, à elle.

Après le départ de Jenson, je m'assis et allumai une cigarette. Je commençais tout juste à me reposer

quand j'eus soudain l'impression que quelqu'un m'épiait. Je tournai la tête.

Lola était sortie sous la véranda. Elle me regardait de ses yeux brillants. Sur ces entrefaites, Jenson apparut dans l'encadrement de la fenêtre, une pile d'assiettes à la main. Il paraissait contrarié.

— Qu'est-ce qu'il se figure, cet enfirré? se mit-elle à crier. Il ne fait plus partie de la maison, alors? Faut peut-être que je me tape tout le boulot à moi toute seule?

— Ecoute, chérie, fit Jenson, pour m'excuser, il sera de service cette nuit...

— Je m'en balance, moi, de ce qu'il fera! répliqua-t-elle. (Elle se tourna alors vers moi.) Venez ici faire la vaisselle! S'il y a quelqu'un qui va se prélasser dans un fauteuil, ça va être moi! Allez, au travail, venez donc gagner ce qu'on vous paye!

— Lola, attention! s'écria Jenson d'une voix plus ferme.

Je m'étais déjà levé et me dirigeais vers la cuisine.

— Excusez-moi, madame Jenson, à vos ordres.

— Lola! Arrête de parler à ce garçon sur ce ton! C'est moi qui lui ai dit de surveiller les pompes, reprit Jenson, en se penchant par la fenêtre.

— Alors moi, ici, je compte pour rien? riposta-t-elle. Comme si je n'étais bonne qu'à suer toute la journée dans cette cuisine étouffante et à coucher dans ton lit!

Comme une forcenée, elle se précipita alors en direction du pavillon. Une fois à l'intérieur, elle claqua la porte derrière elle. Jenson posa les assiettes et sortit. Les traits décomposés, il semblait tout à fait abattu.

— Elle travaille trop, dis-je. Elle est à bout de forces. Ça arrive aux femmes. Elles ne tiennent pas le coup. Ça ne veut rien dire, ce qu'elle raconte. Demain, elle sera calmée.

Il se gratta la joue et hocha la tête en fronçant le sourcil.

— Vous croyez, Jack? Jamais je ne l'ai entendue parler sur ce ton. Est-ce que vous pensez que je devrais aller lui dire quelque chose pour la calmer ou je ne sais quoi?

Je ne pouvais lui révéler qu'elle venait de lui jouer la comédie. Elle n'avait fait cette scène que pour avoir une bonne raison de coucher seule, cette nuit, de façon à pouvoir sortir pour me parler, dès qu'il serait endormi.

— Moi, je la laisserais seule, monsieur Jenson. Je suis prêt à parier que demain tout ira mieux. Elle est à bout de forces. Allez, si on finissait la vaisselle?...

Il m'enlaça alors les épaules.

— Vous êtes un brave type, Jack. Plus d'un aurait perdu son sang-froid en s'entendant traiter de cette façon-là. J'en étais honteux. Comme vous dites, elle est à bout de forces. Demain, je lui en reparlerai. On dirait qu'elle ne se rend pas compte du coup de main que vous nous donnez.

— N'y pensez plus, dis-je, allons travailler.

Nous en eûmes jusqu'à plus de sept heures du soir à nettoyer la cuisine, distribuer de l'essence, servir des casse-croûte au bar et dépanner deux voitures de passage. Elle ne donna pas le moindre signe de vie avant quatre heures de l'après-midi. Comme j'avais entendu un moteur, je regardai par la fenêtre. Elle avait pris la Mercury et s'en allait, vêtue de son tailleur vert. La voiture avait pris la direction de Wentworth.

J'en fus terrorisé. Est-ce qu'elle allait me dénoncer?

J'avertis Jenson.

Il fit la grimace.

— Elle a l'habitude de faire ça quand on s'est

disputés. Elle va toujours au cinéma. Elle raffole du cinéma. Maintenant, elle ne va pas rentrer avant onze heures du soir. Eh bien, il va falloir se débrouiller seuls, Jack. Vous savez faire la cuisine?

— On peut essayer, répondis-je. En tout cas, je sais faire rôtir les poulets.

Ce fut pendant que je m'occupais des poulets et qu'il préparait les sandwiches, que j'insinuai, au cours de la conversation, qu'il n'était peut-être pas aussi heureux que ça avec Lola.

— Bien sûr, elle est jeune, convint-il, tout en coupant le pain en tranches. Ma première femme n'était pas pareille. Nous étions allés à l'école ensemble. Nous avons grandi ensemble. Elle avait mon âge. Mais celle-ci est vraiment fantasque. Je ne dirais pas qu'elle ne fait rien : pour ça, elle travaille. Elle travaille même comme une brute, mais Emmie — c'était le nom de ma première femme — ne vous aurait jamais parlé de la façon dont vient de le faire Lola. Jamais elle n'aurait fichu le camp comme ça, sans dire un mot. Des fois, je me demande si je ne devrais pas me montrer un peu plus ferme à son égard. Il m'arrive d'avoir bougrement envie de lui clouer le bec, quand elle dépasse les bornes. C'est peut-être ce que je devrais faire...

« Autant essayer de clouer le bec à un serpent à sonnettes », pensai-je, mais je gardai cette réflexion pour moi.

— Je me suis souvent demandé, reprit Jenson, d'où elle pouvait bien débarquer. Elle n'a jamais voulu me le dire. Elle est coriace, Jack. Auparavant, elle doit en avoir pas mal bavé. Mais ça me contrarie, cette façon d'aller à Wentworth toute seule. Quand vous êtes arrivé ici, j'avais fait le projet d'aller au cinéma avec elle une ou deux fois la semaine, mais elle n'a jamais voulu y partir avec moi. Quand je lui propose,

elle a toujours la migraine ou elle est trop fatiguée... Des fois, je me demande...

Il s'interrompit et secoua la tête. De son pas pesant, il alla ouvrir le placard pour reprendre du beurre.

— Qu'est-ce que vous vous demandez? fis-je, plein de compassion à son égard.

— Oh! rien! Ça n'a pas d'importance.

Il se mit à tartiner le pain.

— M'est avis que je parle trop, des fois...

Je n'insistai pas, mais je me doutais bien de ce qu'il se demandait. Il se demandait si elle n'avait pas trouvé un type plus jeune que lui. Il se demandait si elle n'était pas en train de le tromper.

A partir de onze heures, la circulation se ralentit. Jenson et moi, nous avons fait marcher le restaurant tout seuls. Mes poulets rôtis étaient réussis. Nous avons servi dix dîners, ce qui n'était pas mal. Onze heures et quart, la Mercury vint stopper devant le pavillon et Lola en sortit. La jeune femme rentra directement et nous entendîmes la porte de sa chambre claquer.

Jenson secoua la tête.

— Je ferais peut-être mieux d'aller lui parler.

— Moi, je la laisserais tranquille, lui conseillai-je. Demain, elle sera calmée.

— Ouais, peut-être. Peut-être vous avez raison.

Il avait toujours son air contrarié.

— Bon. Eh bien, je crois que je vais rentrer. Nous avons tout rangé, non?

— Tout est en ordre, répondis-je. Bonne nuit, monsieur Jenson!

— Bonsoir, Jack!

Je le vis se diriger vers le pavillon. La lumière était allumée dans la chambre de Lola, elle s'éteignit au moment où il ouvrit la porte d'entrée. La lumière de sa chambre à lui, voisine de l'autre, s'alluma.

Je sortis sous la véranda du restaurant et pris un fauteuil d'osier. Je me sentais inquiet, déprimé et épuisé. J'allumai une cigarette et me mis à patienter. Je savais bien qu'elle n'allait pas venir de sitôt. J'avais encore un bon moment à veiller.

Je me la représentais dans sa chambre à coucher obscure, en train d'attendre que Jenson s'endorme. Je me demandais à quoi elle pouvait penser et ce qu'elle manigançait.

Si j'avais eu mon argent, au lieu de le confier à Jenson, c'est maintenant que j'aurais débarrassé le plancher. J'aurais donné la pièce au premier camionneur venu prendre de l'essence pour qu'il me conduise à Tropica Springs. Mais, sans argent, j'étais refait.

Aussi restai-je assis dans la nuit, les yeux fixés sur le pavillon, à attendre sa venue.

VI

Les aiguilles de ma montre marquaient deux heures moins vingt. Pas un camion n'était passé depuis une demi-heure. Depuis plus de trois heures je me rongais les sangs à l'attendre.

Soudain, je la vis sortir du pavillon. Elle s'avancait d'un pas nonchalant. Elle avait mis un chemisier blanc et une jupe unie de couleur claire, serrée à la taille et bouffante aux hanches. C'était certainement une tenue de circonstance!

J'étais toujours assis dans mon fauteuil et je la regardais venir, le cœur battant. J'avais une cigarette aux lèvres. Pour lui montrer où j'étais, je tirai une bonne bouffée et perçai ainsi l'obscurité d'un petit point rougeoyant.

Elle monta lentement les marches et s'assit dans un autre fauteuil, à côté du mien.

— Donnez-moi une cigarette, me dit-elle.

Je lui tendis mon paquet et mon briquet. Je me refusai à lui allumer sa cigarette. Je n'allais tout de même pas m'abaisser devant elle à ce point. Elle alluma sa cigarette. Puis elle me rendit paquet et briquet. Ses doigts frôlèrent les miens. Ils étaient chauds et secs.

— Vous m'avez bien eue, fit-elle. J'étais sûre que vous étiez une fripouille, mais je n'aurais jamais pensé

que vous étiez ce perceur de coffres-forts évadé. Vous êtes vraiment une célébrité, dans votre genre!

— Qu'est-ce que ça peut vous fiche, tant que je fais mon boulot et que je fais gagner de l'argent à votre mari? Ça devrait vous être égal!

— Je suis bien obligée de penser à moi, non? (Elle allongea en riant ses jambes fines et se carra plus profondément dans le fauteuil.) La police pourrait me faire des ennuis si je ne vous dénonçais pas.

— Alors, vous allez me dénoncer?

— Je n'ai encore rien décidé. (Elle tira sur sa cigarette et demeura silencieuse un bon moment.) Ça dépend de vous. On raconte dans les journaux que vous avez travaillé aux coffres-forts Lawrence.

Je me tournai vers elle. Je ne pouvais voir son visage, car elle était assise en plein dans l'ombre.

— Je ne vois pas le rapport.

— Pour moi, il est évident. Carl possède un coffre-fort Lawrence. Je veux que vous l'ouvriez!

Ricks avait donc raison. Elle n'en voulait qu'à son fric!

— Il y aurait dedans quelque chose qui vous intéresse? lui dis-je. Pourquoi ne pas le lui demander?

— Faites pas l'idiot! (Elle eut un geste d'impatience.) Rappelez-vous ce que je vous ai dit tantôt: A partir de maintenant, vous ferez ce que je vous commanderai; sinon...

— Il ne vous en donne donc pas assez? Pourquoi vouloir lui voler son argent?

— Si vous n'ouvrez pas le coffre, vous retournerez à Farnworth! (Elle croisa les jambes et rectifia les plis de sa jupe.) J'ai entendu parler de cette prison. Ils ne sont pas tendres là-bas. On saura s'y occuper de vous, une fois qu'on vous aura remis la main dessus. Alors, est-ce que vous êtes décidé à ouvrir ce coffre, ou est-ce que vous préférez retourner à Farnworth?

— Ricks avait donc raison. Vous n'êtes qu'une grue qui ne s'intéresse qu'au fric de votre mari!

— Peu m'importe ce que Ricks raconte. Etes-vous décidé à ouvrir ce coffre.

— En supposant que j'accepte... qu'est-ce qui se passera après?

— Je vous laisserai mille dollars et vingt-quatre heures pour filer.

De toute évidence, elle avait manigancé une bonne petite combine. J'ouvrais le coffre. Elle ramassait cent mille dollars. Elle m'en laissait mille et je déguerpissais. Jenson trouvait son coffre vide, et moi, disparu. Tout cela m'accusait, la police aurait mon signalement, on en déduirait que c'était moi qui avais ouvert le coffre et on en conclurait systématiquement que j'étais parti avec l'argent; jamais personne n'aurait l'idée de la soupçonner, elle. Il lui suffisait de cacher l'argent quelque part et d'attendre. Si on m'arrêtait, j'aurais beau dire qu'elle m'avait forcé à ouvrir le coffre et à lui remettre l'argent, je n'aurais aucune preuve. Jenson était trop entiché d'elle pour me croire. Une fois l'affaire tassée, elle reprendrait le magot et disparaîtrait. C'était finement goupillé et ça tenait très bien.

— Savez-vous ce qu'il veut faire de cet argent que vous voulez voler? lui dis-je. (Je ne voyais presque rien d'elle; nous n'étions que deux voix adverses qui se parlaient dans la nuit.) Il prépare un voyage autour du monde. C'est pour ça que depuis trente ans, il met de l'argent de côté. Il vous emmène avec lui en première classe, partout. Ça ne vous dit rien, de faire le tour du monde?

— Avec lui? Avec un vieux cinglé plein de graisse? (Sa voix avait un ton méchant.) Je ne veux même pas aller à Wentworth avec lui!

— Mais il vous aime, lui! Vous ne l'avez donc épousé que pour mieux le voler?

— Oh! la ferme! Combien de temps il vous faudra pour forcer ce coffre?

— Je n'en sais rien. Et même j'en serai peut-être incapable. Ces coffres-là sont coriaces. Sans la combinaison, ils sont pratiquement impossibles à ouvrir.

— Je vous conseille d'y arriver, Carson!

Je parlais pour gagner du temps. Elle me tenait à sa merci. Certes, il n'existait pas un coffre Lawrence que je fusse incapable de fracturer. Mais je ne pouvais admettre la perspective de voler l'argent de mon bienfaiteur. C'était mon ami. Mon seul ami. Je ne pouvais pas lui jouer un tour pareil, après tout ce qu'il avait fait pour moi; mais si je refusais, je retournais à Farnworth, et ça, je ne pouvais pas l'envisager. Il me faudrait trouver un moyen d'échapper à ce dilemme, il devait bien y avoir un moyen.

Tout en continuant à réfléchir, je lui demandai :

— Où est le coffre-fort?

— Dans le salon du pavillon.

— Et comment croyez-vous que je puisse l'ouvrir sans qu'il m'entende?

— Il va à une réunion d'anciens combattants samedi. C'est pendant ce temps-là que vous ferez le coup.

D'une pichenette, j'envoyai valser mon mégot dans l'air chaud de la nuit. J'allumai une autre cigarette et lui demandai encore :

— Et vous, vous serez supposée faire quoi, le temps que je fracture ce coffre?... M'admirer?

— C'est ma nuit de service. Je serai dans la cuisine en train de faire de la pâtisserie. Je serai si occupée que je ne vous entendrai pas partir. Je ne saurai même pas que vous aurez disparu avant son retour.

J'entrevis alors que je pourrais la rouler. C'était facile. Il n'y aurait pas de dégâts, à part que j'allais de nouveau retourner en cavale et que je perdrais un

bon boulot; mais, au moins, je ne laissais pas tomber Jenson et, pour moi, cela comptait beaucoup.

— A quelle heure s'en va-t-il et à quelle heure revient-il?

— Il part à sept heures et revient vers deux heures du matin.

« Parfait, sale pouffiasse! me dis-je, en mon for intérieur, maintenant, c'est décidé. Tu vas être bien étonnée. D'accord, j'ouvrirai le coffre. Mais quand tu t'amèneras pour faire la cueillette, c'est un bon direct au menton que tu récolteras. L'argent, je l'em mènerai; le temps que tu reprennes connaissance, je serai déjà loin dans la montagne. J'aurais pris mes précautions pour que tu ne puisses pas donner l'alarme avant qu'il ne te découvre, à son retour. Puis, quand je serai bien loin, je lui écrirai et je lui raconterai toute l'histoire; je lui renverrai aussi tout son argent, jusqu'au dernier *cent*. Comme ça, il me croira. Il sera bien obligé de me croire et si j'agis ainsi, il saura quelle perfide putain il a épousée. »

Pour lui donner le change, j'ajoutai :

— Ça me fait mal de lui faire un coup pareil. Il a été rudement chic avec moi.

— Pas de pleurnicherie, fit-elle impatientée. Vous êtes décidé à l'ouvrir, ce coffre, ou vous préférez retourner à Farnworth?

— Eh bien!.. (Je restai un instant silencieux.) Je ne veux pas retourner à Farnworth, finis-je par articuler.

— Alors, samedi?

Je fis semblant d'hésiter, puis haussai les épaules et dis :

— Ça ira. D'accord, je le ferai!

Elle se releva d'un bond et jeta son mégot dans la nuit.

— Et ne vous imaginez pas que je bluffe, mon-

sieur Chet Carson. Si vous n'ouvrez pas le coffre, vous retournez à Farnworth aussi sec.

— C'est pas la peine de m'en rebattre les oreilles, lui dis-je en levant les yeux dans sa direction. J'ai dit que je le ferais; ça suffit!

— Ça vaudra mieux pour vous! conclut-elle.

Elle descendit les marches et, sous le clair de lune, remonta l'allée sableuse qui menait au pavillon.

Je la regardai s'en aller.

Désormais, ma foi, les jeux étaient faits. Tout dépendait maintenant de qui sous-estimait l'autre.

J'étais quasi certain d'avoir un carré d'as en face de son carré de rois.

Le lendemain, après le déjeuner, tout en débarrassant les tables pendant que Jenson s'occupait des pompes, je déclarai à Lola :

— J'ai besoin de connaître à l'avance le numéro du coffre-fort.

Elle me jeta un regard en coin de ses cruels yeux verts.

— Vous l'aurez!

Plus tard, dans la journée, profitant d'une absence de Jenson, elle me glissa une feuille de papier.

Le numéro du coffre m'apprit qu'on avait vendu à Jenson un modèle périmé qui, à l'heure actuelle, n'était plus dans le commerce. Ce modèle n'avait pas eu de succès, car il suffisait de pousser la porte du coffre pour la refermer à clé automatiquement. Or la plupart des usagers préféraient fermer leur coffre avec une clé; en outre ce modèle s'était révélé comme l'un des plus faciles à forcer.

Cela me convenait parfaitement. Il ne me faudrait pas dix minutes pour l'ouvrir. Or, le facteur temps jouait un rôle considérable dans mon projet.

Le jeudi, alors que nous travaillions au garage, Jenson me dit :

— Samedi soir, il faut que j'aille à Wentworth, il y a une réunion d'anciens combattants. Lola sera de service de nuit; vous seriez bien gentil d'ouvrir l'œil, au cas où elle tomberait sur un chauffeur qui ne saurait pas se conduire comme il faut.

Je sentis mon cœur se serrer.

Jenson avait confiance en moi. Il me laissait seul à la maison avec sa femme, et il me demandait de la protéger contre les entreprises grivoises des camionneurs. Il ne lui venait même pas à l'esprit que, me trouvant seul avec elle, je pourrais, moi aussi, avoir des idées de ce genre.

— J'y veillerai, monsieur Jenson, ne vous en faites pas.

Il me sourit.

— J'en suis sûr, Jack. Quand il s'agit de juger un homme, je me trompe rarement. Vous, au moins, vous êtes un garçon bien.

Ce vendredi-là était mon jour de congé. Je demandai à Jenson la permission d'emprunter la Mercury.

— Je pense faire un saut jusqu'à Tropica Springs.

— Allez-y, bien sûr, prenez la voiture.

— J'aurai besoin d'un peu d'argent. Cent dollars, s'il vous plaît, monsieur Jenson.

— Je vous les donne tout de suite!

Je vis bien qu'il était un peu surpris de m'entendre lui réclamer une telle somme et, une fois de plus, je m'en voulus de lui avoir confié mes économies.

Il se rendit au pavillon, et, un peu après, il revint avec l'argent. Je lui demandai si je pouvais lui ramener quelque chose de Tropica Springs. Il me répondit que non en m'administrant une bourrade dans les côtes.

— Ne traînez pas trop dans les tripots, Jack, et ne rentrez pas ivre mort, hein!

En partant pour Tropica Springs, j'aperçus, derrière les carreaux de la cuisine, Lola qui me surveillait.

« Tu ferais une bien plus vilaine bobine, saleté! si tu savais ce que je suis en train de mijoter! » me dis-je en mon for intérieur.

La route, à travers les montagnes, n'était qu'une succession de virages en épingles à cheveux et, même en gardant sans cesse le pied sur l'accélérateur, il me fallut près de quatre heures pour arriver à Tropica Springs. C'était ennuyeux, le temps dont je disposerais pour fuir s'en trouvant réduit d'autant.

Mon plan était déjà tout établi. Je m'étais décidé à ne pas prendre l'avion. L'aéroport serait le premier endroit où la police viendrait fouiner; en outre, il n'y avait probablement pas d'avion pour New York si tôt le matin.

La voiture garée, j'entrais dans une agence de voyages pour demander les heures des trains pour New York. On m'apprit qu'il y en avait un qui partait de Tropica Springs à minuit et demi.

Si Jenson partait pour Wentworth à sept heures, je pouvais avoir ouvert le coffre et embarqué l'argent à sept heures et demie et me mettre en route pour Tropica Springs à huit heures moins le quart. Il me faudrait quelques minutes pour neutraliser Lola. Il restait une marge de trois quarts d'heure pour sauter dans le train.

Au sortir de l'agence de voyages, j'entrai dans un magasin voisin et je m'y achetai un pantalon beige clair et une veste de sport grise avec de grandes poches à soufflet vertes : le genre de veste à se faire remarquer à un kilomètre de distance. Je me payai un chapeau de paille marron foncé à ruban blanc et une paire de mocassins. J'achetai aussi une grande valise dans laquelle je mis les vêtements. J'enfermai ma valise à clé dans le coffre de la Mercury puis j'entrai dans une

pharmacie pour faire l'emplette d'une paire de lunettes de soleil et d'une bouteille d'eau oxygénée. J'enfermai également ces acquisitions dans la malle arrière.

Lola donnerait mon signalement à la police; elle dirait comment j'étais habillé; il était donc essentiel que j'opère un changement complet de tenue avec des vêtements aussi différents que possible de ceux que j'avais sur moi au départ. Il faudrait effectuer cette transformation avant mon arrivée à Tropic Springs.

Satisfait d'avoir tout préparé, je quittai Tropic Springs pour rentrer chez les Jenson.

Au bas de la montagne, aux abords du désert, il y avait sur le bord de la route de gros buissons de cactus épineux.

J'arrêtai la voiture à leur hauteur, tirai la valise du coffre arrière, et la dissimulai au beau milieu des buissons. Je n'aurais aucun mal à la retrouver et je n'avais guère à craindre qu'on me la subtilisât dans l'intervalle.

J'arrivai au *Relais de la Dernière Chance*, peu après sept heures, juste à temps pour aider à servir le dîner. Nous fîmes dix-huit couverts; jusqu'à onze heures du soir nous restâmes tous les trois sur la brèche. J'étais de service cette nuit-là; peu après onze heures, Jenson se retira pour aller se coucher, nous laissant, moi, avec les pompes à essence à surveiller, Lola, avec la cuisine à finir de ranger.

J'étais assis dans un fauteuil, près des pompes, à lire le journal, quand vers onze heures et demie, Lola vint me retrouver.

— Qu'est-ce que vous êtes allé faire à Tropic Springs? me demanda-t-elle, plantée devant mon fauteuil.

— Qu'est-ce que vous vous figurez? lui répondis-je, l'air étonné. Je suis allé retenir ma place dans l'avion de San Francisco.

— C'est là-bas que vous filez?

— Qu'est-ce que ça peut vous faire?

Comme blessée, elle haussa les épaules.

— Rien, du moment que vous ouvrez le coffre.

— Je l'ouvrirai.

— J'y compte bien, dit-elle, et elle se dirigea vers le bungalow.

Je me casai dans mon fauteuil et me mis à regarder autour de moi. Encore vingt-quatre heures et je quitterais la *Dernière Chance* pour ne plus jamais y revenir. Pourtant, j'aurais eu tout lieu de m'y plaire. J'en étais aussi fier que Jenson. Ça aussi, ça allait me manquer.

Toute la nuit, je restai là, assis, à rêvasser. J'étais mélancolique. Je me demandais où j'en serais dans une semaine. C'était drôle de penser que je me trimbalerais avec une valise bourrée d'argent qui ne m'appartenait pas et que j'étais bien décidé à renvoyer à Jenson.

Pourtant, avec cet argent-là, je pourrais aller partout et faire n'importe quoi. Je pourrais acheter un coin comme celui-ci, quelque part sur les côtes de Floride, me marier et me la couler douce jusqu'à la fin de mes jours.

Mais je ne pouvais faire ça à Jenson; pas après son accueil si cordial. J'étais obligé de lui rendre son argent. Sinon, je n'oserais plus jamais me regarder dans une glace.

Vers six heures du soir, Jenson sortit de la salle de restaurant et vint me rejoindre dans le garage où je bricolais le vieux moteur.

— Il est temps que j'aie fait un brin de toilette, Jack. Tout va comme vous voulez?

— Tout va bien, monsieur Jenson.

— Je ne pense pas rentrer avant deux heures du matin, me dit-il. Ces réunions s'animent toujours un peu, une fois expédiées les questions administratives.

(Il me cligna de l'œil.) Ne racontez pas ça à Lola, surtout!

— Amusez-vous bien, lui fis-je.

J'étais si bouleversé que je n'eus pas le courage de lui faire un sourire. Dans une heure, il allait sortir de mon existence et plus jamais je ne le reverrais.

Quand il fut parti, j'allai à la fourgonnette dont nous nous servions pour transporter tout ce qui était trop lourd pour la Mercury et pas assez pour le camion. Je m'assurai que le réservoir était plein et je vérifiai le niveau d'huile. C'est avec cette fourgonnette que je comptais fuir.

Pendant les vingt minutes qui suivirent, les voitures se dirigeant vers Tropica Springs se succédèrent en un flot ininterrompu et je fus très occupé. Je ne fis aucune réclame pour le restaurant auprès des conducteurs. Aussitôt Jenson parti, je voulais pouvoir ne m'occuper que du coffre.

Lola ne se montra pas, mais je pouvais l'entendre remuer des assiettes dans la cuisine. A sept heures moins cinq, Jenson sortit du pavillon. Il avait mis son plus beau costume et mâchonnait un cigare. Il était superbe. Il entra dans le restaurant pour dire bonsoir à Lola.

J'étais sur des charbons ardents. Je souhaitais le voir filer au plus vite pour pouvoir en finir avec ce coffre. Ces attermoissements me mettaient les nerfs en pelote.

Enfin, juste après sept heures, il sortit et j'allai le rejoindre près de la Mercury.

— Eh bien, amusez-vous bien, dis-je en le regardant, tout à l'idée que c'était la dernière fois que je le voyais.

— Je vous confie la maison, Jack. Je n'ai pas vraiment envie d'aller là-bas, mais vous savez ce que c'est?

— Bien sûr! ne vous cassez pas la tête, Mme Jenson et moi, on s'en sortira très bien.

— Sûrement.

Il s'installa au volant.

J'aurais aimé lui serrer la main. Je dus me contenter de lui adresser un banal signe d'adieu.

Le soleil couchant commençait à disparaître derrière les montagnes : dans une demi-heure, il ferait nuit.

— Au revoir, Jack!

— Au revoir, monsieur Jenson!

Je regardai la Mercury démarrer dans un nuage de poussière. Je restai là jusqu'à ce qu'elle disparût au pied des montagnes, puis je me mis en route vers le pavillon.

Lola était déjà là, à m'attendre à la porte. Elle avait l'air livide et ses yeux brillaient.

— Où est-ce? lui demandai-je en arrivant auprès d'elle.

— Dans le salon, derrière le canapé.

— Il vaut mieux que vous restiez auprès des pompes, lui dis-je. J'en aurai au moins pour deux heures, à l'ouvrir.

Un éclair de méfiance passa dans son regard.

— Tant que ça?

— Je vous l'ai dit : ces coffres-là sont coriaces. Je ne connais pas la combinaison. Ça me prendra au moins deux heures. Allez dehors et occupez-vous des pompes.

J'entrai dans le salon et examinai le coffre. C'était un système à combinaison sans verrou ni clé. Elle restait sur le seuil à me surveiller.

— Je vais chercher des outils. Est-ce qu'on ne ferait pas mieux de fermer le restaurant? Vous n'avez pas envie de voir toute une bande rappliquer et nous réclamer à manger, je suppose?

— C'est déjà fait, me répondit-elle.

Je repassai devant elle et m'en retournai au garage. Je pris quelques outils que je fourrai au fond d'un grand sac de toile. Le sac me servirait à emporter

l'argent au moment voulu. En sortant du garage, je vis une Packard s'avancer à toute allure sur la route du désert.

Lola l'avait également aperçue; elle quitta alors la porte du pavillon pour se diriger vers les pompes. Je me disposais à pénétrer dans le pavillon quand la Packard s'arrêta. Je jetai un coup d'œil sur les deux occupants de la voiture et aussitôt un frisson d'effroi me parcourut l'échine.

C'étaient des flics. Même en civil, on ne pouvait s'y méprendre : deux costauds à l'air brutal, aux mâchoires agressives, aux yeux fouineurs. Je continuai à marcher et me mis à transpirer à grosses gouttes.

Une voix aboya :

— Hé! vous, là-bas!

Je m'arrêtai net et pivotai sur place. Les deux hommes étaient descendus de voiture. Ils avaient les yeux fixés sur moi. Lola les regardait. Elle savait ce qu'ils étaient. Elle était aussi émue que moi. Je m'avançai lentement à leur rencontre en cherchant à dominer ma terreur croissante.

— J'ai un pneu de crevé, annonça le plus gros. Il est dans le coffre. Vous me réparez ça, hein? Je n'ai pas l'intention de franchir les montagnes sans roue de secours.

— Mais certainement, lui dis-je.

Je pris la clé qu'il me tendait, contournai la voiture et allai ouvrir la malle.

Le second flic dit à Lola :

— Faites le plein, mignonne. Et si on cassait une petite graine, le temps qu'on répare le pneu?

Je vis Lola hésiter. Elle n'eut pas le cran de leur refuser.

— Des sandwiches, ça vous va? leur demanda-t-elle.

— Ouais! Mais en vitesse. On est déjà à la bourre.

Je sortis la roue et la fis rouler dans l'atelier. Le

pneu n'avait encore jamais été sorti de la jante et je mis vingt bonnes minutes à y arriver. J'en suai sang et eau. Le temps prévu pour ma fuite courait déjà. Il me fallait vingt autres minutes pour réparer la crevaision. Pendant que je travaillais, les flics mangeaient des sandwiches et buvaient de la bière.

Il était huit heures dix quand j'eus remonté le pneu et rangé la roue dans la malle arrière. A ce moment-là, j'aurais déjà dû être en pleine montagne, en route pour Tropica Springs. Maintenant, il semblait bien que j'étais sur le point de louper mon train pour New York.

Aux deux autres flics succédèrent aussitôt deux autos bourrées de vacanciers en vadrouille. Tous se mirent à réclamer à manger à cor et à cri, sans tenir le moindre compte de notre refus.

Je dis à Lola :

— Ça n'a pas l'air de bien se goupiller. Faudra tenter le coup une autre fois. J'ai toujours pensé que c'était pas la bonne occasion. L'horaire ne tient pas debout.

Elle me jeta un regard de glace, puis monta dans la salle du restaurant et l'ouvrit.

L'horaire ne tenait plus debout.

Deux heures durant nous travaillâmes comme des galériens. Les voitures se succédaient sans relâche et tout le monde voulait dîner. Ce n'est que vers dix heures que la ruée cessa.

Nous étions en nage, exténués. La nuit était étouffante : c'est la nuit la plus chaude que j'aie connue là-bas.

Dans la salle du restaurant, nous passions en revue les piles d'assiettes, les plateaux de verres sales, les cendriers débordant de mégots.

— Allez ouvrir le coffre, me dit Lola.

— Pas ce soir, lui fis-je, il est trop tard. Faudra essayer une autre fois.

Elle me regarda fixement.

— Vous avez entendu ce que j'ai dit : ouvrez le coffre!

— Il sera revenu dans quatre heures. Ça ne me laisse plus assez de temps pour filer.

Elle sortit de derrière le comptoir et s'avança vers le téléphone mural.

— Ou vous ouvrez le coffre, ou j'appelle la police. Choisissez!

— Vous m'aviez promis de me laisser vingt-quatre heures.

— Avant demain huit heures du matin, je ne serai pas censée savoir que vous avez disparu. Lui n'aura pas l'idée de regarder dans son coffre avant peut-être un jour ou deux. Ça vous laisse tout le temps voulu. Allez ouvrir ce coffre, sinon je préviens la police!

Je voyais bien qu'elle ne bluffait pas. Je retournai au garage reprendre le sac avec les outils.

Il était dix heures moins dix. Je n'avais plus aucune chance d'arriver à Tropica Springs avant trois heures du matin. Le train serait parti. Dès mon arrivée en ville, je serais obligé de me débarrasser de la fourgonnette. Jenson n'avait qu'à téléphoner à la police que j'avais volé la fourgonnette pour que les flics me tombent dessus comme une volée de moustiques. Désormais, il me faudrait rester caché à Tropica Springs jusqu'au matin. Avec l'eau oxygénée pour me décolorer les cheveux et mon nouveau déguisement, tout n'était pas perdu.

Tandis que je retournais au pavillon, un camion vint se ranger devant les pompes à essence. Je vis Lola sortir du restaurant et se diriger vers le camion. J'entrai dans le salon, allumai la lumière, poussai de côté le sofa qui dissimulait le coffre et m'accroupis.

Je fis tourner le bouton du cadran. Il fonctionnait en souplesse, ce qui était bon signe. Alors, penché en avant, l'oreille collée au froid métal de la porte, je me mis à manipuler le cadran très doucement et très lentement de gauche à droite.

Au bout de quelques secondes, j'entendis le premier cliquet tomber en place. Je remis le cadran à zéro et recommençai la manœuvre. Précaution inutile. Il suffit de savoir reconnaître par expérience le petit dé clic qui vous indique la chute du cliquet. En tant que coffre-fort, ce modèle-là était un chef-d'œuvre d'escroquerie.

Six fois de suite, je recommençai l'opération, puis je me redressai et tirai sur la porte qui s'ouvrit. Le tout avait duré onze minutes, montre en main.

L'argent était là, soigneusement empilé en coupures de cent dollars; cent petits paquets, mis de côté avec amour pour ces trois années de voyage autour du monde.

J'attrapai le sac de toile et empoignai le premier paquet de billets. Derrière moi, une voix s'éleva :

— Mais, monsieur Jack! qu'est-ce que vous faites là?

La voix de Jenson me transperça comme un coup de rapière. Deux secondes durant, peut-être, je restai comme foudroyé, face au coffre, la main toujours posée sur les billets, puis je tournai la tête.

Jenson se tenait sur le seuil, les yeux écarquillés. Il avait l'air stupéfait.

Je perçus vaguement le ronronnement du moteur du camion qui démarrait. Je demeurai accroupi devant le coffre, incapable de faire quoi que ce soit, sinon de regarder Jenson, hébété.

Sa pesante masse s'avança dans la pièce.

— Jack! qu'est-ce que ça signifie?

Lentement, je me relevai.

— Pardon, monsieur Jenson, murmurai-je. J'ai l'air

de vous voler votre argent, mais ce n'est pas vrai. Je vous le jure. Je sais bien que ça en a tout l'air, mais il faut que vous me croyez.

C'est alors que Lola apparut dans l'encadrement de la porte. Elle était blanche comme un linge et toute tremblante.

— Qu'est-ce qui se passe, s'écria-t-elle d'une voix suraiguë. Il a touché au coffre-fort? Je le savais bien! Je t'avais prévenu, Carl! Je savais bien qu'il fallait s'en méfier. Il a dû se glisser ici pendant que j'étais dans la cuisine!

Jenson parut ne pas l'entendre. Il continuait à me dévorer des yeux.

— Qu'est-ce que vous êtes en train de faire là, Jack? me demanda-t-il. (A en juger par le ton de sa voix, il devait être au supplice. Mais la question me cingla comme un coup de fouet.) Est-ce que vous pouvez m'expliquer?

— Oui. Je peux vous l'expliquer. Je m'appelle en réalité Chet Carson. Je me suis évadé, il y a six semaines, du pénitencier de Farnworth.

Je vis ses traits massifs se figer. Il s'ébranla lentement, traversa la pièce et se laissa tomber sur le canapé.

— J'ai lu ça dans les journaux. Alors, vous êtes ce Carson...

— Oui, madame a vu une photo de moi sur un vieux journal qui emballait ce que l'épicier a livré mardi. Elle m'a reconnu. Elle m'a déclaré que si je n'ouvrais pas votre coffre pour qu'elle puisse vous voler votre argent, elle me dénoncerait à la police.

— menteur! s'écria Lola. Carl! Ne l'écoute pas! Il ment! Il essaie de sauver sa peau! Je vais appeler la police!

Jenson se tourna lentement vers elle et la regarda droit dans les yeux.

— J'appellerai la police quand je l'aurai décidé. Toi, ne te mêle pas de ça.

— Il ment, je te dis! Tu ne vas tout de même pas le croire?

— Veux-tu rester tranquille!

Elle s'adossa au mur. Sous sa blouse blanche, sa poitrine se soulevait; elle essayait de maîtriser son inquiétude.

Tourné vers moi, il reprit :

— Quoi encore, Jack. A moins qu'il n'y ait rien à ajouter?

— J'avais l'intention de prendre votre argent, lui dis-je. J'étais prêt à expédier un crochet dans le menton de madame et à emmener l'argent à Tropica Springs. Je vous l'aurais renvoyé avec une lettre qui vous aurait appris la vérité. De cette façon, vous m'auriez cru et vous auriez pu vous épargner un tas d'ennuis pour l'avenir.

Il me contempla fixement pendant au moins cinq secondes. Moi-même je le regardai droit dans les yeux. Puis il tourna lentement la tête et dévisagea Lola. Elle n'eut pas le cran de subir cette épreuve.

— Tu dis qu'il ment, Lola?

— Bien sûr qu'il ment!

— Alors regarde-moi dans les yeux!

Mais elle ne pouvait pas. Elle essaya, mais chaque fois que son regard croisait celui de son mari, elle était obligée de baisser les yeux. Vraiment, c'était au-dessus de ses forces.

Lentement, il se remit debout. Il paraissait avoir vieilli d'un seul coup et ses larges épaules se voûtèrent.

— Va te coucher, Lola. On reparlera de ça demain. T'occupe pas du service de nuit, je m'en charge. Allez, au lit!

— Et lui, qu'est-ce que tu vas en faire? lui demanda-t-elle. Je vais appeler la police?

Il traversa la pièce, lui empoigna les bras dans ses grosses mains et la secoua un bon coup.

— Au lit! Personne n'appelle la police!

Il la poussa hors de la pièce, fit demi-tour et revint s'asseoir sur le canapé.

J'étais toujours debout devant le coffre-fort ouvert.

— Je ne m'attendais pas à ce que vous me croyiez, lui dis-je. Comme, pour rien au monde, je n'accepterais de retourner à Farnworth, il a bien fallu que je cède à son chantage.

— C'est drôle, la façon dont les choses vous arrivent, pas vrai? fit-il d'une voix basse, éteinte. Le président de l'association a eu une crise cardiaque au moment de partir pour la réunion. Quand je suis arrivé là-bas, la réunion était décommandée. Parce qu'un type a eu une crise cardiaque, un autre découvre qu'il a épousé une putain!

Je sursautai malgré moi.

— Alors, si je comprends bien, vous croyez vraiment ce que je vous ai dit? Vous ne pensez pas que j'aie menti?

Il me regarda, les mains à plat sur ses genoux.

— Je vous l'ai dit: question d'hommes, je ne me trompe jamais, Jack, mais pour les femmes, ça n'a pas l'air d'être pareil.

Je respirai un bon coup.

— Merci, lui dis-je. Vous auriez récupéré votre argent, c'était le seul moyen de le sauver.

Il jeta un coup d'œil au coffre-fort ouvert, puis haussa les épaules.

— Il faut que vous partiez, Jack. Maintenant vous n'êtes plus en sécurité ici. Elle vous dénoncera. Vous pouvez en être certain.

— Oui.

— Je vais vous dépanner. Vous pouvez emmener la

fourgonnette. Vous avez idée de l'endroit où vous irez?

— A New York. Là-bas je ne me ferai pas repérer.

— Je vais vous faire cadeau de trente mille dollars, me déclara Jenson. Avec ça, vous allez pouvoir refaire votre vie.

Je le regardai, bouche bée.

— Oh! non! Je ne peux pas accepter tant que ça, monsieur Jenson. Ne me croyez pas ingrat, mais vraiment, je ne peux accepter.

— Si, je vous certifie que vous le pouvez. Et vous allez l'accepter! répliqua-t-il en me regardant bien en face. Je ne vais pas le faire, maintenant que je suis tout seul, ce voyage autour du monde. Je n'ai plus besoin de cet argent-là, désormais, mais vous, vous en aurez l'emploi. Je n'ai jamais rencontré de gars qui m'ait plu comme vous, Jack. Vous allez le prendre. (Il détourna alors les yeux pour ajouter): Vous allez me manquer.

C'est à ce moment-là que je la vis.

Elle avait fait vinaigre pour se changer, retirer sa blouse blanche et mettre son tailleur vert. Elle était toute pâle et ses yeux lançaient des éclairs.

Dans sa main droite, elle tenait un 45 braqué sur nous.

VII

Pendant quelques secondes, il n'y eut pas d'autre bruit dans la pièce que le tic-tac de la pendule, sur la tablette de la cheminée et la respiration haletante de Lola.

Jenson regardait tour à tour Lola et le revolver comme s'il n'en croyait pas ses yeux.

— Mais, Lola...

— Pas un geste! s'exclama-t-elle d'un ton bourru. J'embarque le fric. Pas question que ce gars-là en touche un radis!

— Lola! Tu es devenue folle! Pose ce revolver! Il est chargé.

— Ne bouge pas et écoute-moi bien! J'en ai marre de cette vie! J'en ai marre de toi et de ton copain, le bagnard! Je m'en vais et j'emporte le fric! N'imaginez pas, l'un ou l'autre, que vous pourrez m'en empêcher!

Jenson se renfrogna.

— Tu devrais avoir honte d'employer un pareil langage. Cet argent, c'était pour nous deux. J'ai trimé pendant trente-cinq ans pour le mettre de côté et il n'est pas question qu'aujourd'hui tu files avec! Pose ce revolver et arrête de faire l'idiote.

— Je vais le prendre! Si tu essaies de m'en empêcher,

je dirai à la police que tu protégeais cet arsouille et je leur raconterai aussi que tu n'as jamais payé d'impôts sur cet argent! Maintenant, dégage ou tu le regretteras!

Jenson, le visage soudain rouge de colère, se leva.

J'étais toujours debout, à côté du coffre ouvert. A voir la façon dont elle brandissait ce revolver en parlant, j'étais malade de peur.

— Il est temps de te donner une leçon, ma petite, lui dit Jenson. J'ai été trop chic avec toi. C'est une bonne correction que tu cherches; mais tu vas l'avoir.

— Faites gaffe! m'écriai-je.

D'un bon coup de genou, je repoussai la porte du coffre. Elle se referma avec un claquement sec. Lola, verte de déception et de rage, se tourna vers moi. Elle en savait assez sur ce coffre pour comprendre qu'il s'était automatiquement verrouillé quand la porte s'était refermée.

Jenson la touchait presque, lorsque le revolver partit avec une détonation qui fit trembler toutes les vitres.

Horrifié, je regardai Jenson.

Il se tint immobile pendant un bref instant, puis son grand corps, tout de muscles et de chair, s'effondra comme un arbre abattu. Il s'affaissa lentement, pesamment, accrochant le dossier d'une chaise, bousculant la table au passage; quand il s'écroula enfin sur le plancher, tout le pavillon en trembla.

Lola poussa un cri et lâcha le revolver. Elle se détourna, le visage dans les mains.

Tout tremblant, je m'agenouillai auprès de Jenson. Sur son flanc gauche, le sang faisait comme une cocarde rouge. Ç'avait été vraiment une sacrée déveine. La grosse balle si déformable du 45 l'avait tué sur le coup.

Je ne pouvais pas le croire. Je posai la main sur son bras sans le quitter des yeux, et brusquement ces mots m'échappèrent :

— Vous l'avez tué!

Elle poussa un râle déchirant, puis sortit de la pièce, en courant comme une folle. J'entendis la porte de sa chambre claquer.

Je restai à genoux à contempler le cadavre de Jenson, sans savoir que faire. Je n'osais pas prévenir la police. Si elle déclarait que c'était moi, l'assassin de Jenson? Pour sauver sa peau, c'était dans son jeu. Elle révélerait qui j'étais et dès que les flics sauraient qu'il s'agissait de l'évadé de Farnworth, ils n'iraient pas chercher plus loin.

C'est alors que j'entendis une voiture s'arrêter brusquement. D'impérieux coups de klaxon retentirent. Les volets du salon n'étaient pas fermés. Du dehors, n'importe qui pouvait voir la lumière. Si je ne sortais pas à leur rencontre en vitesse, ces gens pouvaient venir voir ce qui se passait ici; ils découvriraient Jenson, inanimé sur le parquet.

En gagnant la porte, je butai du pied contre le revolver. Je le ramassai et le glissai dans ma poche arrière. J'ouvris rapidement la porte du pavillon et me dirigeai vers les pompes.

Une grosse Chrysler était en stationnement; un modèle de luxe avec carrosserie à l'avenant. Sur la banquette avant, une jeune femme blonde était assise; le conducteur, un gros bonhomme d'âge mur, s'extirpait de la voiture.

— Faites le plein, me dit-il au moment où j'arrivais; qu'est-ce qu'on peut manger?

J'étais complètement sidéré. J'entendais à peine ce qu'il me disait. Comme un automate, je me mis à remplir le réservoir.

— Hé! vous m'avez entendu? s'écria l'homme en haussant le ton. Nous voulons manger!

— Désolé, le restaurant est fermé.

Je n'avais qu'une envie : me débarrasser de ces deux-là, aussi sec. Mais l'homme était de ces types impor-

tants, arrogants et sûrs de soi qu'on ne met pas à la porte.

— Eh bien! bon sang de bois! ouvrez-le! me dit-il. Nous avons faim. C'est votre métier de nous servir à manger.

— Je suis désolé, monsieur, mais le restaurant est fermé, répétai-je, tout en revissant le bouchon de son réservoir.

— C'est vous le propriétaire?

— Non.

— Alors, où est le patron? Je vais aller lui dire deux mots, pour qu'il m'ouvre cette gargotte à la gomme!

— Harry, mon chéri..., intervint timidement la jeune femme blonde.

— Toi, ne te mêle pas de ça! J'en fais mon affaire! Je vais parler au patron! Je ne perds jamais mon temps à discuter avec le personnel.

A ma grande terreur, il se mit à se diriger droit sur le pavillon.

— C'est bon, d'accord, lui dis-je en le rejoignant d'un bond. Je vais vous servir. Le patron est en train de dormir.

Il s'arrêta pour me dévisager, l'air moqueur.

— J'ai bien envie d'aller me plaindre de vous...

— Je vais vous servir, lui dis-je et, le quittant, j'allai ouvrir le restaurant et allumer les lumières.

Je l'entendis dehors, dire à sa femme :

— Allez, viens! Ne reste pas plantée là! T'as faim, non?

Ils me suivirent dans la salle et s'installèrent à une des tables.

— Qu'est-ce qu'il y a au menu? aboya l'homme.

— Des sandwiches au poulet ou du rosbif froid, lui fis-je.

Rien que l'idée de nourriture me soulevait le cœur.

— Poulet, et grouillez-vous. Tâchez d'avoir les mains propres avant de toucher au pain.

J'entrai dans la cuisine. Sur la table, il y avait une bouteille de scotch. Je la pris et bus une longue gorgée. Puis je sortis les poulets de la glacière et préparai les sandwiches. Je réchauffai du café, installai le tout sur un plateau que je portai dans la salle à manger du restaurant.

L'homme me remercia d'un grognement et se mit à dévorer les sandwiches. Soudain, je me sentis glacé, tandis que ma bouche s'emplissait d'un goût amer. J'avais eu tort de boire ce whisky. J'eus le sentiment que si je ne sortais pas au grand air, j'allais me mettre à vomir. J'en étais à ce point-là.

Je bafouillai que j'allais m'occuper de sa voiture et je me ruai dehors. L'air brûlant de la nuit ne me fut d'aucun secours. J'eus tout juste le temps de me traîner jusqu'au coin du bâtiment avant de rendre tripes et boyaux.

Au bout de quelques minutes, ça commença à passer. Je m'assis par terre, adossé au mur, la tête entre les mains et me mis à réfléchir à la situation.

J'étais dans une mélasse terrible.

Dès que Lola serait revenue de son émotion — j'avais dans l'idée que ça ne prendrait pas des heures — elle se rendrait compte qu'elle aussi était dans un sacré pétrin. J'étais bien convaincu que la mort de Jenson était un accident. Dans sa fureur, elle brandissait le revolver en tous sens et le coup était parti tout seul, ou à peu près. Mais elle ne pourrait jamais prouver à la police que ce n'était qu'un accident. On voudrait savoir ce qu'elle faisait, un revolver à la main. Il lui faudrait avouer qu'elle s'appêtait à voler les économies de son mari. Après un tel aveu, on l'embarquerait pour meurtre.

Combien de temps lui faudrait-il pour comprendre

que son seul moyen d'en sortir était de se décharger sur moi de la mort de Jenson? Pareille accusation m'irait comme un gant. Elle raconterait à la police qu'elle et moi étions restés seuls à la maison pendant que Jenson allait à sa réunion d'anciens combattants. Pendant qu'elle s'affairait dans sa cuisine, je m'étais introduit dans le pavillon et j'avais forcé le coffre-fort. Jenson était revenu à l'improviste et m'avait pris la main dans le sac. Je l'avais tué. J'aurais beau dire, rien ne pourrait ébranler cette thèse une fois que les flics auraient découvert qui j'étais.

Dans mon affolement, ma première impulsion fut de sauter dans la fourgonnette et de filer d'une traite à Tropica Springs, mais je me rendis compte que je ne pourrais rivaliser de vitesse avec un appel téléphonique. Dès qu'elle s'apercevrait de mon départ, elle préviendrait la police qui n'aurait qu'à m'attendre au passage du col. Même si je débranchais le téléphone et si je la ligotais, il y avait trop de risque qu'un client, survenant à l'improviste, la découvre.

Tout à coup, l'idée me vint que si elle avait prise sur moi, j'en avais autant à son service... Tout dépendait, je m'en rendis compte, de l'acharnement qu'elle pouvait mettre à s'emparer du magot enfermé dans le coffre. J'étais bien convaincu qu'elle le désirait plus que tout au monde. Si elle me livrait à la police, je n'aurais qu'à déclarer que la somme contenue dans le coffre avait échappé aux taxations du fisc, pour que Lola ne puisse plus jamais y toucher. Elle avait maté Jenson avec cet argument. Il allait désormais me servir à lui clouer le bec.

Je pensai au cadavre étendu dans le salon du pavillon. Il allait falloir l'enterrer. J'aurais aussi à inventer une histoire pour expliquer l'absence de Jenson.

Ça suffirait pour le quart d'heure.

Le client et sa blonde moitié sortirent du restaurant

et regagnèrent leur voiture. Je me remis sur pied en titubant et leur emboîtai le pas. Il me paya rubis sur l'ongle, mais déclara que c'était une boîte épouvantable et qu'il avertirait ses amis. Quand ils eurent déguerpi, je me précipitai dans le pavillon.

J'arrivai pile.

En poussant la porte d'entrée, j'entendis décrocher le téléphone.

Elle était en train d'appeler la police.

Le téléphone se trouvait dans le couloir.

Le doigt déjà sur le cadran, Lola leva les yeux. Elle avait une mine effroyable : le teint livide, les lèvres exsangues, les yeux creux, remplis d'épouvante.

Nous nous observâmes l'un et l'autre. Elle avait le récepteur à la main. Dans la mienne, je tenais le revolver et je le braquais dans sa direction.

— Raccrochez! lui dis-je. Vite!

A la vue de l'arme, son visage vira au gris. Manifestement, elle pensait que j'allais l'abattre. En tremblant, elle raccrocha le combiné.

— Allez dans votre chambre. On a à causer!

Elle rentra dans sa chambre, je la suivis et refermai la porte contre laquelle je m'appuyai.

— C'est la police que vous appelez? lui demandai-je.

Elle se laissa tomber sur le lit et, les poings serrés contre les genoux, leva les yeux sur moi.

— Vous vous figurez que ce serait malin de me balancer sa mort sur le dos? enchaînai-je. Je vais vous dire pourquoi ce n'est pas une si bonne idée que ça. Si vous tenez au fric du coffre, mieux vaut vous abstenir. Si les poulets me bouclent, je leur dirai que votre mari n'a jamais payé un sou d'impôt pour cet argent. Ça les enchantera. Une fois que les petits

rigolos du fisc auront prélevé le montant des amendes, il ne vous restera plus grand-chose... s'il en reste... Alors, si vous tenez à cet argent, faut mettre les pouces.

Elle changea brusquement d'expression. Je sentis que l'argument avait porté. Je continuai :

— Si vous tenez absolument à faire l'idiot, je ne peux pas vous interdire l'usage du téléphone, mais je vous préviens : dénoncez-moi à la police et je m'arrangerai pour que cet argent vous passe sous le nez. A vous de juger. L'autre solution, c'est d'enterrer Jenson, d'inventer une histoire pour expliquer son absence et puis, dans un bout de temps, quand je jugerai le moment opportun, vous pourrez empocher le magot et moi je disparaîtrai dans la nature.

— C'est un accident, murmura-t-elle d'une voix sourde. Si vous cachez son cadavre et qu'on le découvre, on dira que c'est un assassinat.

Maintenant, au moins, elle semblait prête à discuter. Je commençai à respirer plus librement.

— Pouvez-vous le prouver, l'accident? Si vous aviez été seule avec lui au moment où c'est arrivé, vous pourriez peut-être vous en tirer comme ça, mais pas avec moi présent. Vous feriez mieux de vous décider. Si vous vous fichez de cet argent, appelez la police, je ne vous en empêcherai pas. Mais si vous y tenez, alors, on enterre le cadavre.

Il s'écoula alors cinq ou six secondes angoissantes. Elle me regardait, indécise et moi, j'attendais. J'étais à peu près certain qu'elle ne préviendrait pas la police, mais si elle avait fait le moindre geste en direction du téléphone, je l'aurais arrêtée net.

Elle parla enfin.

— Donnez-moi l'argent tout de suite. Je vais m'en aller. Je vous promets de ne jamais parler de vous à personne.

— Non! vous aurez l'argent quand j'aurai estimé

que vous pouvez le prendre en toute sécurité! Et pas avant. Maintenant, si vous n'avez pas la patience d'attendre, vous appelez la police, et vous perdez tout le paquet.

Elle réalisa enfin dans quel merdier elle s'était fourrée. Sa déception et sa fureur se lisaient clairement sur son visage.

— Sortez d'ici! me cria-t-elle. Sortez!

Elle se jeta à plat ventre sur le lit et se mit à sangloter bruyamment.

Je compris alors que j'avais gagné. Je quittai la pièce en refermant la porte derrière moi. Je lui accordai un moment pour faire passer sa crise de larmes; mais il allait falloir qu'elle m'aide à enterrer le cadavre tout à l'heure.

Je consultai ma montre. Il était onze heures et demie précises : trop tôt pour commencer. Il fallait être sûr de ne pas être dérangé, pendant l'inhumation.

Je regagnai le restaurant et, pour faire quelque chose, je nettoyai la cuisine. Je pris tout mon temps, en m'efforçant de ne penser à rien, mais à tout moment, l'image de ce grand corps musclé étendu sur le plancher du salon me revenait en mémoire.

Entre onze heures et demie et une heure du matin, cinq camions s'arrêtèrent pour faire de l'essence. Mais après une heure, la circulation cessa et je résolus d'aller voir comment Lola récupérait.

La lumière brillait toujours par les volets. J'allai droit à sa chambre. En tournant la poignée, je trouvai la porte fermée.

— Lola! Allons! Faut que vous m'aidiez!

— Fichez-moi la paix! glapit-elle de l'autre côté de la porte. Je ne veux pas vous aider. Jamais vous ne pourrez m'y obliger! Laissez-moi tranquille!

Elle semblait être en pleine hystérie et à moitié

détraquée. Je n'avais pas de temps à perdre avec elle. Il me fallait agir tout seul.

J'avais déjà réfléchi à l'endroit où j'allais l'ensevelir. D'abord j'avais pensé l'emmener assez loin et l'enfouir dans le désert, mais comme quelqu'un risquait toujours de survenir pendant que je creuserais la fosse, je décidai finalement de l'enterrer sous l'un des hangars; l'atelier de réparation avait justement un sol en terre battue.

Muni d'une pioche et d'une pelle, je me rendis donc à l'atelier, et commençai à creuser dans un coin, près d'un tas de vieille ferraille.

La nuit était toujours étouffante et je n'avais pas encore atteint trente centimètres de profondeur que je ruisselais de sueur. Mais je continuai et je parvins enfin à creuser un trou profond d'un mètre quatre-vingts, ce qui était bien suffisant.

Il était alors trois heures et demie. Je grimpai sur le bord de la fosse et gagnai le cabanon. Je pris une douche pour me débarrasser de ma carapace de terre et de sueur. Je passai ensuite une salopette propre et pris le chemin du pavillon.

La lumière brûlait toujours dans la chambre de Lola. En entrant dans le corridor, je m'arrêtai pour écouter. Je n'entendis rien. Je poussai la porte du salon, cherchai l'interrupteur et allumai.

Le corps de Jenson gisait toujours au même endroit. Il n'avait pas beaucoup saigné. Il n'y avait qu'un peu de sang sur le tapis.

Je posai la main sur le cadavre. Il commençait à se raidir. Dans une heure, étant donné son poids, il me serait impossible de le bouger. Dans son état actuel, j'étais certain de ne pas avoir la force de le charger sur mon dos et de le transporter jusqu'au hangar. Il devait bien peser dans les cent vingt kilos.

Je restai un instant penché sur lui à le regarder. Découverte étrange, je me rendis compte

que, pour moi, ce n'était plus que de la chair morte, un fardeau dont il fallait me débarrasser le plus vite possible.

Je retournai sous le hangar prendre une brouette qui servait à charrier la grosse ferraille. Je l'amenai au pavillon et la hissai en haut des marches, dans le couloir. Je faisais un bruit d'enfer, sans me gêner, mais Lola ne montra même pas le bout de son nez pour voir ce qui se passait. Elle devait s'en douter, bien sûr, et cela m'irritait de la savoir fermement résolue à ne pas m'aider.

Je chargeai le cadavre de Jenson sur la brouette, puis je revins à l'entrée d'où j'inspectai à droite et à gauche la longue route sinueuse afin de m'assurer qu'aucun camion surgissant dans la nuit, ne risquait de me surprendre.

Il n'y avait pas la moindre lueur de phare à l'horizon. Une grosse lune jaune, pareille à la tête d'un mandarin bien nourri, voguait au-dessus des montagnes. Je retournai au salon, soulevai les brancards de la brouette et la fis rouler dans le couloir.

Au moment où j'allais franchir la porte d'entrée, le téléphone se mit à sonner.

Le déclenchement inattendu de cette sonnerie stridente me fit sursauter. Hébété, je regardai l'appareil posé sur la tablette du corridor.

J'hésitai, puis reposant les brancards, j'allai au téléphone et décrochai.

— Allô!

Qui pouvait bien appeler à cette heure indue? Ma montre marquait quatre heures moins vingt.

— C'est vous, Jenson?

La voix était puissante et impérative.

— Non. Qui est à l'appareil?

— Passez-moi M. Jenson. Dites-lui que c'est Hal Lasch. Je veux lui parler.

J'avais sous les yeux le cadavre de Jenson couché sur la brouette. La sueur qui perlait à mon front me coulait dans l'œil.

— M. Jenson dort, répondis-je. Je ne peux pas le déranger.

— Dites-lui que c'est Hal Lasch. Il se dérangera. Je veux son avis sur les funérailles du président. Je veux savoir s'il prononcera le discours. Il ne vous en voudra pas de le réveiller. Dites-lui que c'est Hal Lasch.

— Je le lui dirai demain matin. Il vous rappellera. A cette heure-ci, je ne le dérange pas.

— Mais qui diable êtes-vous donc? (Sa voix s'était muée en rugissement.) Vous allez faire ce que je vous dis, non? Je connais Carl! Il me répondra!

J'aspirai lentement une grande bouffée d'air.

— Peu importe qui je suis, lui répliquai-je sur le même ton. Ce n'est pas vous, pas plus qu'un autre sacré Suédois qui embêterez M. Jenson à cette heure-ci. Il est au lit, avec sa femme. Vous vous figurez que je vais m'amener pour les réveiller, parce que vous voulez discuter d'oraisons funèbres à quatre heures du matin? Rappelez demain!

Et je raccrochai.

Je restai planté devant le téléphone, au cas où il rappellerait, mais en vain. J'attendis peut-être trois minutes — qui me parurent trois heures — puis, toujours en nage et les nerfs à fleur de peau, je retournai une fois de plus à la porte m'assurer que la voie était libre avant de sortir la brouette du pavillon. Je la poussai jusqu'au hangar et la rangeai au bord de la fosse que j'avais creusée. Je fis alors basculer le corps dans la tombe, puis jetai par-dessus des pelletées de terre.

Reboucher la fosse et aplanir le sol me prirent près d'une heure. C'était vraiment ignoble d'enterrer de cette façon un aussi brave type, mais je ne pouvais

faire autrement, si je voulais échapper moi-même à la chambre à gaz.

J'eus l'impression que j'aurais dû réciter une prière au-dessus de sa dépouille, mais je n'en savais plus une seule. Je me contentai d'espérer qu'il comprendrait et je le laissai partir ainsi; mais j'étais vraiment désolé.

Je traînai un gros établi au-dessus de la fosse, donnai un coup de balai, rangeai la pelle et la pioche, puis contemplai le tableau. J'avais vraiment opéré au quart de poil. Personne ne pourrait se douter qu'un cadavre gisait à six pieds sous terre, sous cet établi.

J'éteignis la lumière et regagnai le cabanon. Je me déshabillai et pris encore une douche avant d'aller me coucher.

Déjà les lueurs blafardes de l'aube découpaient le profil acéré des montagnes sur le fond du ciel. Dans une heure, le soleil allait se lever. J'avais l'esprit trop agité, j'étais trop mal à l'aise, pour songer au sommeil. J'allumai une cigarette et levai les yeux au plafond.

Le moment était venu de mijoter une histoire qui pourrait justifier l'absence de Jenson. Dans la matinée, ce Suédois Hal Lasch retéléphonerait. Il me faudrait lui répondre. L'affolement s'empara de moi. Si mon histoire n'était pas bonne, si elle n'était pas convaincante en tous points, on en viendrait — Lasch ou un autre — à y flairer du louche et la police y fourrerait son gros nez. Il suffisait que je sois reconnu pour me retrouver sur la chaise électrique. Il me fallait donc inventer une explication vraiment plausible.

A six heures et demie, quand le premier camion s'arrêta pour faire le plein, avant la traversée des montagnes, je tenais une histoire qui me satisfaisait. Ça n'était pas du cent pour cent sans bavures, mais au moins, ça pouvait tenir debout.

Exténué et brûlant de fièvre, je m'extirpai de mon lit et me dirigeai vers les pompes.

Le camionneur me fit un signe de tête. C'était un gros bonhomme entre deux âges, et je vis à son visage sale et pas rasé qu'il avait conduit toute la nuit.

— Je pourrais pas avoir un café, mon gars? me dit-il. C'est déjà ouvert.

— Bien sûr. Attendez deux secondes, je vais vous préparer ça.

Je versai l'essence dans son réservoir; puis je montai ouvrir le restaurant et mis du café à chauffer.

Le chauffeur pénétra dans la salle à son tour et, tout en se frottant les yeux et en bâillant, s'installa sur un tabouret. Je posai la tasse de café devant lui.

— Vous voulez manger quelque chose? lui demandai-je. Des œufs au jambon?

— Ah oui! Des œufs au jambon, ce serait épatant!

Pendant que je faisais la cuisine, il s'alluma une cigarette et s'accoudant au comptoir, se mit à grogner dans sa barbe :

— Je crois que je vais être obligé d'abandonner, d'ici un an ou deux. Ce turbin-là devient trop dur pour un gars de mon âge. Où est-ce qu'il est donc le gros Suédois? Au plumard?

Telle était la question qu'on allait nous poser, pendant des mois : « Où il est le gros Suédois? » On ne pouvait pas avoir la personnalité d'un Carl Jenson et tomber dans l'oubli.

— Il n'est pas là, répondis-je. Il est parti pour Parker, dans l'Arizona. Il a l'intention de monter là-bas une autre station-service.

C'était l'histoire que j'avais inventée. J'avais tout avantage à la mettre à l'épreuve. Elle parut intéresser le camionneur.

— Sans blague?

Il aspira une bouffée de sa cigarette et laissa la fumée s'exhaler par ses larges narines.

— Il est fortiche, ce Suédois. Ça fait quinze ans que je passe par ici régulièrement tous les deux mois. J'ai vu pousser la maison. Tôt ou tard, je me suis toujours dit, il faudra que ce Suédois s'en aille ou qu'il s'agrandisse. En Arizona, hein? Ça fait un sacré bout de chemin!

— Je pense bien! Il a trouvé là-bas une station pour une bouchée de pain. Il n'a qu'à s'amener et en trois mois, il compte doubler sa mise.

— C'est fortiche! (Le camionneur hocha la tête.) Ici, comment ça va se passer? C'est vous qui ferez marcher la boîte?

— C'est ça... (J'hésitai avant de poursuivre, sachant bien que c'était là le point délicat.) Je m'en occuperai avec Mme Jenson.

Il sursauta et fronça les sourcils.

— Mme Jenson est donc restée?

— Seulement pour un mois ou deux, jusqu'à ce que M. Jenson trouve quelqu'un de bien pour gérer la station de Parker. Je ne peux m'occuper de la boîte ici tout seul.

— Je pense bien!

Sa surprise était manifeste et son regard se mit à briller de plus en plus avec un air plein de sous-entendus.

— Beau brin de fille... cette Mme Jenson!...

« Va donc, espèce d'enfoiré, pensai-je. Imagine tout ce qui te plaît. Jamais tu ne pourras rien prouver. »

— Certainement!

Je disposai le jambon et fis glisser les trois œufs dans l'assiette en face de lui.

Il ne cessait de me dévisager, comme le feraient dorénavant tous ceux à qui j'annoncerais la nouvelle.

— Alors, à partir de maintenant, vous faites marcher la maison avec elle... si j'ai bien compris?

— C'est elle qui fait marcher la maison. Moi, je ne suis que l'employé, répondis-je. Mais ça ne va durer qu'un mois ou deux. D'ici là, M. Jenson sera rentré.

Il grommela et se mit à manger.

Je retournai à la cuisine, en laissant la porte ouverte et je me mis à remplir de pommes de terre la machine à éplucher. Quand la machine fut en marche, j'entrai dans la chambre froide pour faire le compte de ce qu'il nous restait comme provisions. Puis j'allai m'asseoir pour rédiger le menu du déjeuner, comme l'avait toujours fait Jenson. Maintenant, je me rendais compte d'autant mieux que j'avais pris sa place.

J'apportai le menu dans la salle à manger et l'accrochai au mur. Le camionneur avait fini son petit déjeuner. Il me paya tout en bavardant, et je l'accompagnai à son camion. Au moment où il grimpait dans sa cabine, je vis Lola sortir du pavillon.

Elle était vêtue d'un short rouge et d'un bustier blanc. Cet accoutrement lui donnait une silhouette du tonnerre.

Le camionneur s'arrêta net et, le souffle coupé, se mit à la détailler, puis il se tourna vers moi, en ricanant.

— J'aimerais bien être à votre place, mon vieux. J'ai l'impression que vous avez là un petit boulot souasoua!

Il claqua la porte de sa cabine, me cligna de l'œil, mit son moteur en marche et démarra. En passant à la hauteur de Lola, il poussa un long sifflement admiratif.

VIII

Je trouvai Lola dans la cuisine. Quand j'entrai, elle se tourna et me fit face. Elle paraissait mal en point : les yeux cernés, le visage pâle et tiré. Je devinai que, comme moi, elle n'avait guère dormi.

J'étais furieux de la stupidité et de l'étourderie que révélait sa tenue.

— Quel besoin avez-vous de montrer vos fesses comme ça? grommelai-je. Vous voulez donc déchaîner un tas de racontars?

Elle me regarda sans comprendre.

— Quoi? Qu'est-ce qu'il y a?

— Faites donc un peu attention. (J'allai décrocher sa blouse de travail et la lui jetai.) Le camionneur qui vient de partir vous a vue. Il m'a dit que j'étais vraiment verni. Il sait que nous sommes seuls tous les deux. C'est comme ça que commencent les commérages. Un de ces jours, sans que nous sachions comment, la police va s'amener ici.

Elle passa la blouse d'un air boudeur.

— Qu'est-ce que vous en avez fait? demanda-t-elle, sans me regarder.

— Je l'ai enterré. Maintenant, écoutez-moi : nous allons faire marcher la boîte ensemble. Je ne veux pas me mêler de vos affaires, mais vous, ne vous mêlez

pas non plus des miennes. Quand je jugerai que je peux partir, je m'en irai; avant de filer j'ouvrirai le coffre-fort et vous aurez le fric.

Elle m'adressa un regard appuyé, les yeux étincelants.

— Ce sera quand?

— Je ne sais pas. Je ne partirai d'ici que lorsque j'aurai la certitude qu'ils ont renoncé à me pourchasser. Il faudra en prendre votre parti et attendre.

Les plis de sa bouche retombèrent.

— Carl a des amis. Ils voudront savoir où il est passé.

— Est-ce que vous croyez que je n'ai pas déjà songé à parer le coup, fis-je excédé. Vous leur direz qu'il est parti en Arizona, pour acheter un autre poste à essence. Il ne sera de retour que dans deux mois. Pendant son absence, vous faites marcher la station-service, et moi, je suis ici pour vous seconder.

— Et après? Qu'est-ce qui se passe? Ils ne vont pas l'oublier. Ils continueront de poser des questions.

— Dans deux mois, vous recevrez une lettre de lui. Il vous dira qu'il a rencontré une autre femme qu'il aime plus que vous et qu'il ne reviendra pas. Les gens gobent facilement ce genre de mauvaise nouvelle parce qu'elle comble un de leurs désirs secrets. Et comme il estime n'avoir pas été gentil avec vous, il vous fait cadeau de la boîte et vous continuez d'y travailler avec moi. jusqu'à ce que je puisse partir en toute sécurité. Quand je serai parti, vous pourrez vendre, si ça vous fait plaisir.

— J'ai une idée encore meilleure, dit-elle en s'accotant à la table de cuisine. Vous ouvrez le coffre-fort tout de suite, vous prenez les trente mille dollars que Carl voulait vous donner. Et avec cet argent-là, vous pouvez filer.

— Non, je ne toucherai pas à son fric. Je suis à l'abri ici, j'y reste. Quand je serai prêt, vous aurez l'argent; pas avant!

Deux petites taches rouges lui montèrent aux joues : elle allait dire quelque chose, mais se ravisa en entendant une voiture s'arrêter.

Je la quittai et entrai dans la salle à manger au moment où, poussant le battant garni de toile métallique, un homme de forte carrure, grand et sanguin, y faisait irruption. Il avait des yeux bleus qui lui sortaient de la tête et paraissait âgé d'une quarantaine d'années.

Il me lança un long regard dur, avant de dire :

— Où est Jenson?

— Je me doutais un peu qui c'était. Un Suédois, de toute évidence et, par ailleurs, je reconnaissais sa voix agressive.

— Il est sorti, dis-je. Qu'est-ce que je peux faire pour vous?

— Sorti? A cette heure-ci? Où est-il allé?

— Y a-t-il quelque chose que je puisse faire pour vous? répétai-je, ou voulez-vous parler à Mme Jenson?

Au bruit de la conversation, Lola vint à la porte de la cuisine. Dès qu'elle eut aperçu le Suédois, son air boudeur s'effaça pour faire place à un sourire.

— Bonjour, monsieur Lasch. Qu'est-ce qui vous amène d'aussi bonne heure?

Il se détendit un peu et porta la main à son chapeau.

— Bonjour, madame Jenson. Je suis venu parler à Carl au sujet de l'enterrement de Wallace. Carl a dû vous dire que le pauvre gars a été foudroyé par une crise cardiaque hier soir. L'association veut faire bien les choses. Comme Carl est un vieil ami et un membre important de notre section, nous avons pensé qu'il accepterait de prononcer le discours d'adieu. Or, ce gars là me dit que Carl n'est pas ici.

Je regardai Lola. Elle n'avait pas l'air déconcertée le moins du monde. A l'annonce de la mort de Wallace, son sourire s'effaça et elle parut navrée. Une comédienne née, à coup sûr!

— C'est vrai. Vous l'avez manqué de peu. Il est parti pour Tropica Springs, il y a à peu près une demi-heure.

Lasch demeura bouche bée.

— Carl? Mais sa voiture est sous le hangar. Je l'ai vue en entrant.

Mon cœur battit à grands coups, mais j'avais tort de m'en faire. Elle mentait avec une aisance étonnante et c'était pour elle un jeu d'enfant que de mener en bateau un gros Suédois pataud comme Lasch.

— Il n'a pas pris sa voiture. Il est parti pour plusieurs semaines. Il s'est fait emmener à Tropica Springs par un camion de passage. Je ne pouvais pas rester ici sans voiture pendant si longtemps. Il sera navré de vous avoir manqué.

Je voyais que Lasch était surpris et intrigué par toute cette histoire. Il souleva son chapeau pour se gratter la tête, puis il dit :

— Vous croyez qu'il ne sera pas de retour pour l'enterrement, madame Jenson?

— Sûrement pas. Je ne sais pas exactement quand il reviendra, mais pas avant plusieurs semaines... Il a eu l'occasion la nuit dernière d'acheter un autre poste à essence. Il venait de rentrer, après la réunion annulée, quand on l'a appelé au téléphone pour lui proposer cette affaire. Nous en avons discuté ensemble et il a décidé de faire un saut là-bas, pour se rendre compte sur place.

Lasch l'examinait d'un regard méfiant.

— Là-bas, où?

— Je ne me rappelle plus trop où, en Arizona, dit Lola. Il y a longtemps qu'il veut avoir un deuxième poste à essence. L'affaire semble avantageuse, alors il s'est précipité avant qu'on ne la lui souffle.

Je n'aurais pas fait mieux. Vraiment, elle s'y entendait à monter des bobards!

— L'Arizona? Mais c'est bougrement loin d'ici! s'exclama Lasch, troublé. Il veut donc s'en aller d'ici pour de bon?

— Nous n'en sommes pas encore là! Non, je crois que son idée, c'est de confier l'affaire en gérance à quelqu'un, là-bas. Il vous racontera certainement tout ça à son retour, monsieur Lasch.

Cette formule parut lui couper définitivement le sifflet. Il avait l'air un tantinet morveux. Pourtant, il se hasarda à ajouter :

— Je ne veux pas paraître indiscret, mais je suis surpris de ne pas le trouver ici. Enfin, s'il ne revient que dans quelques semaines, je ferais aussi bien de faire moi-même le laïus. (Il me regarda.) Qui est-ce, ce gars-là?

— Jack Patmore, dit Lola. Il est là pour m'aider en l'absence de Carl.

Lasch me dévisagea de la tête aux pieds d'un regard malveillant.

— C'est bien vous qui m'avez traité de sale Suédois, la nuit dernière, au téléphone?

Je soutins son regard.

— A quatre heures du matin, on est assez disposé à traiter tout le monde de tous les noms.

Il hésita, grommela je ne sais quoi, puis me tourna le dos. Lola dit :

— Vous ne voulez pas prendre le petit déjeuner, monsieur Lasch? C'est prêt, justement.

— Non, merci! J'ai un tas de choses à faire. Quand Carl reviendra, demandez-lui de m'appeler, s'il vous plaît.

Elle répondit qu'elle n'y manquerait pas et il partit sans même me regarder.

Il y eut un silence, puis Lola retourna dans la cuisine.

Bon, au moins l'histoire était acceptée. Les langues iraient naturellement bon train. On commenterait sur-

tout le fait que Lola et moi demeurions seuls ici. Je me rappelai ce que m'avait dit Carl : lorsqu'elle était restée à travailler pour lui, il avait dû l'épouser pour mettre un terme aux cancans.

C'était un dimanche, il y avait de nombreuses voitures qui traversaient la montagne. Toute la journée, on fut sur les dents. Nous eûmes à servir trente déjeuners et vingt-trois dîners. J'eus à faire une grosse réparation, sans compter les litres d'essence à débiter.

La circulation ne se ralentit vraiment que vers minuit.

De toute la journée, Lola ne m'avait pas adressé la parole. Quand j'entrai dans la cuisine, elle finissait de ranger. Elle ne se retourna pas, et ne manifesta d'aucune façon qu'elle savait que j'étais là.

— On a fait une bonne journée, dis-je en m'appuyant au chambranle. On a dû faire pas loin de quatre cents dollars, hein?

Elle mit sur la planche la poêle qu'elle venait de nettoyer, sans faire plus attention à moi que si je n'avais rien dit. Elle enleva sa blouse toute tachée, la roula en boule et la jeta dans la corbeille à linge.

Je me sentis traversé par l'aiguillon du désir en la voyant dans son bustier et son short, c'était un besoin physique qui enflamma soudain tout mon être. J'eus beaucoup de mal à me retenir de traverser la pièce et de la prendre dans mes bras. Elle sortit par la porte du fond, me laissant seul dans la cuisine.

J'éteignis les lumières et fermai.

Elle allait donc se mettre à faire la gueule, pensai-je en me rendant à mon cabanon. Eh bien, d'accord, on verrait qui s'en lasserait le premier. J'entrai dans ma chambre, allai à la fenêtre pour baisser le store et m'arrêtai, stupéfait.

La lumière était allumée dans sa chambre. Elle n'avait pas descendu sa jalousie. Je la voyais dans la pièce, debout sous la lampe. Elle avait enlevé son bus-

tier et tandis que je la regardais, elle retira son short.

Je restai planté là, à la guetter, le cœur battant à tout rompre. Elle était nue comme un ver. Je la vis alors pivoter et se diriger vers la salle de bains. Elle y entra et referma la porte.

Il me fallut faire un réel effort pour allonger le bras et descendre mon store.

Les quatre jours qui suivirent, ce fut du même tabac. Lola ne me parlait pas. On aurait cru que je n'existais pas. Elle se débrouillait absolument seule dans la cuisine dont elle fermait la porte à clé. Nous avions un passe-plats derrière le comptoir. Je lui criais les commandes par l'ouverture du guichet et l'apercevais de temps à autre. Je servais à table, je m'occupais des voitures et faisais marcher entièrement seul le snack-bar de la salle de restaurant.

Les nuits se déroulaient de la même façon. Elle ne faisait aucun service de nuit, le laissant tout entier à mes soins. Vers onze heures, elle déverrouillait la porte de la cuisine et se rendait par le sentier de derrière au bungalow et me laissait me débrouiller comme je le pouvais. Elle n'abaissait pas son store avant de se mettre au lit, mais malgré la tentation, je m'abstenais de gagner ma chambre tant que la lumière n'était pas éteinte.

L'image de sa nudité me torturait. Sans compter que la chaleur n'arrangeait pas les choses. Au bout du quatrième jour, un vent violent s'était levé, qui projetait du sable de tous les côtés, un vent brûlant qui vous mettait les nerfs en pelote.

Je commençai à mal dormir.

La chaleur devint telle que la circulation se ralentit. Les producteurs de cantaloups se mirent à expédier leurs melons par chemin de fer, car les dix-huit heures

de route de montagne, entre Oakland et Tropica Springs détérioraient les fruits. Les touristes se firent moins nombreux sur la route brûlée par le soleil. Il n'y avait plus de réparations. Je me trouvais désœuvré et comme j'étais constamment obsédé par l'image de Lola, ce fut pour moi une mauvaise passe.

Huit jours après la mort de Jenson, Lola fit son premier voyage à Wentworth pour faire les provisions. J'étais en train de réparer la magnéto de la fourgonnette, quand j'entendis démarrer la Mercury.

En allongeant le cou, je la vis s'éloigner au volant. Je devinais où elle allait. Mais je rageais qu'elle fût partie sans me dire quand elle reviendrait et sans se soucier de la façon dont je me tirerais seul des diverses tâches qui allaient m'incomber.

Vers onze heures, au moment de remonter la magnéto, j'entendis une voiture stopper. J'étais en train de régler la vitesse et je jurai tout bas. Je ne pouvais abandonner ce que j'avais en train, aussi continuai-je mon travail, laissant le conducteur attendre.

Trois minutes après, tout était remis en place; je me redressais en cherchant des yeux un chiffon pour m'essuyer les mains, quand je vis se découper une ombre dans l'encadrement de la porte du hangar. Je levai les yeux; mon cœur se serra en voyant George Ricks dans sa combinaison toute tachée, le chapeau de paille repoussé sur la nuque. Son chien près de lui, me regardait tristement.

J'avais complètement oublié Ricks. Il constituait un danger certain. La vue de ce grand échassier tout voûté me fit courir un frisson dans le dos.

— Bonjour, dit-il en me regardant du coin de l'œil. Où est Carl?

Je pris le chiffon et m'en servis pour essuyer mes mains où la sueur perlait.

— M. Jenson est parti. Qu'est-ce que vous voulez?

— Parti? (Il 'fit quelques pas dans le hangar. Le chien avança en même temps que lui, comme s'il était collé à la jambe droite de son maître.) Qu'est-ce que ça veut dire, parti?

— Qu'est-ce que vous voulez?

— Dites donc, jeune homme, c'est mon affaire ce que je veux et pas la vôtre. Vous êtes employé ici, ou est-ce que tout d'un coup la boutique vous appartient?

— Elle ne m'appartient pas. Qu'est-ce qui vous amène?

— Où est-ce qu'elle est, cette Messaline? Elle n'est pas là?

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire. Quelle Messaline?

Il me lança un regard oblique.

— Sa femme. Vous voulez vous foutre de moi, non? Où est-elle?

— Si ça peut vous intéresser, elle est à Wentworth.

— Alors, c'est vous qui êtes de service?

— Il le faut bien.

Il se pencha et gratta la tête du chien. Le chien tressaillit, comme s'il s'était attendu à un coup.

— Où est-il parti, Jenson?

— Il est parti s'occuper d'une affaire.

Soudain il chassa le chien d'un coup de pied impatient et demanda :

— Quelle affaire?

— Vous feriez mieux de le lui demander, à lui.

Il me toisa en s'avançant de quelques pas.

— Quand revient-il?

— Je ne sais pas. Dans deux mois, peut-être moins.

— Deux mois? (Sa figure en lame de rasoir trahissait une vive surprise.) Qu'est-ce qui se passe ici? Il n'a pas emmené sa femme avec lui?

— Ecoutez. J'ai à faire, fis-je d'un ton cassant.

M. Jenson ne reviendra pas avant deux mois. Dites-moi ce que vous voulez.

— Je veux le voir. C'est important, où est-il?

— Dans l'Arizona. Il est en train d'acheter une autre station-service, si vous voulez tout savoir.

— C'est vrai, ça? (Il pencha la tête de côté en me regardant du coin de l'œil.) Une autre station-service! Il a plus d'argent que de bon sens. Et vous dites qu'il n'a pas emmené sa femme avec lui?

— Non.

— Elle reste ici pendant son absence?

— Oui.

Rien qu'à le voir, je devinais à quel point cette nouvelle faisait travailler ses ignobles méninges.

— Eh bien! Je veux bien être pendu! J'ai toujours pensé que c'était un vieux fou, mais je n'aurais jamais imaginé qu'il l'était à ce point-là!

— Il se fiche pas mal de ce que vous pensez, moi, je vous le dis!

Il me dévisagea longuement puis sa figure mince et cauteleuse s'éclaira d'une grimace narquoise.

— Mais vous, vous n'êtes pas fou, hein? Quand vous trouvez quelque chose de bon, vous savez l'apprécier, pas vrai?

— M. Jenson m'a parlé de vous, dis-je sans chercher à dissimuler le mépris que je lui portais. Il a dit que vous étiez le plus grand chapardeur de tout le canton. Alors, allez-vous-en, si vous ne voulez pas que je vous fasse partir.

— Ah! C'est bien ça qu'il a dit? (Le sourire narquois s'effaça un peu.) Ah! Il a dit ça de son beau-frère? Ne vous gênez pas, mon petit gars. Si Carl est assez fou pour vous laisser avec cette femme qu'il a épousée, ce n'est pas mes oignons. Il a complètement perdu la boule. Mais moi, il faut que je le voie. Donnez-moi son adresse.

— Je ne la connais pas.

Il enleva son chapeau de paille et gratta son crâne sale et plein de dartres, tandis que ses petits yeux scrutaient mon visage.

— Il faut que je lui parle. J'ai besoin de sa signature pour les papiers de ma pension. C'est toujours lui qui les signe. Vous devez savoir où il est?

— Je ne sais pas. Il est dans l'Arizona. Il se déplace. Il nous a dit de ne pas attendre de ses nouvelles avant son retour.

Il donna au chien un coup sec avec son chapeau qu'il remit ensuite sur sa tête; son visage était maintenant plein de suspicion.

— Elle doit savoir où le joindre?

— Je vous dis que nous ne le savons ni l'un ni l'autre.

— Alors, qu'est-ce que je vais faire, avec les papiers de ma pension, moi? S'ils ne sont pas signés, je ne vais rien pouvoir toucher.

— Faites-les signer par un autre.

Il secoua la tête.

— Je ne peux pas. C'est toujours Carl qui l'a fait. Si je demande à un autre, ces idiots se demanderont pourquoi. Ils vont arrêter les paiements. Alors, de quoi je vivrai?

— Je n'y peux rien, dis-je. Je n'ai pas son adresse. Si je l'avais, je vous la donnerais. Il faudra attendre qu'il revienne.

Il continua de me regarder fixement, la tête inclinée. Le chien me contempla, lui aussi.

— Deux mois, dites-vous? De quoi je vais vivre pendant les deux mois qu'il me faudra attendre?

— Je ne sais pas, et je m'en fous! (Je m'aperçus soudain que je m'étais mis à crier; je baissai un peu le ton.) Vous n'avez qu'à travailler un peu, pour changer!

Ma réflexion lui déplut. Son visage parut se rétrécir encore.

— Ne dites pas des choses comme ça, jeune homme. Je suis malade, moi. Mon docteur ne me permettrait pas de travailler. J'ai le cœur détraqué. Vous êtes sûr qu'elle ne sait pas où il est?

— Combien de fois faudra-t-il vous le dire? Nous ne le savons ni l'un ni l'autre.

Il y eut un silence pendant lequel il se baissa pour caresser son chien. Puis il reprit :

— Et si quelque chose arrivait? Si elle tombait malade? Si la maison brûlait? Faudrait bien qu'il le sache. Comment le trouveriez-vous en cas d'urgence?

— Elle ne tombera pas malade et la maison ne prendra pas feu. Maintenant, allez-vous-en. J'ai un tas de choses à faire.

Il se mit à geindre.

— Si les papiers pour ma pension ne sont pas signés, je ne vais pas avoir d'argent.

Je fus tenté de lui refiler quelques dollars pour m'en débarrasser, mais je me rendis compte du danger que ça comportait. Une fois que j'aurais commencé à donner de l'argent à ce gredin, il ne cesserait de m'empoisonner.

— Oh! mais allez-vous-en, nom de Dieu! lui criai-je. J'ai à faire.

Je retournai à la fourgonnette et commençait à serrer les boulons sur la magnéto.

— Quand sera-t-elle de retour? demanda-t-il.

— Je ne sais pas, tard.

Il y eut un silence, puis il dit en se remettant à geindre :

— Vous ne voudriez pas me prêter vingt dollars?

— Je ne peux pas prêter de l'argent qui n'est pas à moi. Allez, foutez-moi le camp!

Je lui tournai le dos et me remis à travailler. Après un silence, il reprit :

— Je suis sûr que si j'écris à la police de l'Arizona, ils se chargeront de me le trouver, ça ne traînera pas!

Il avait dit ça sans avoir l'air d'y toucher, mais j'eus l'impression qu'une aiguille me traversait le cœur. La clé à écrou glissa, m'arrachant la peau d'une articulation. J'avais beau essayer de me persuader que la police de l'Etat ne bougerait pas pour une demande de ce genre, le risque n'était pas exclu. Si Ricks se démenait et réussissait à éveiller des soupçons, les flics pouvaient entrer en rapport avec la police de Wentworth et un poulet astucieux s'amènerait peut-être un jour et se mettrait à poser des questions. Il pourrait même être assez fortiche pour me reconnaître.

— M. Jenson sera ravi de se voir recherché par la police, dis-je en essayant de prendre mon ton le plus naturel. (Je suçai alors mon doigt écorché.) Prenez garde à ce que vous faites. Il pourrait bien être furieux au point de refuser à tout jamais de signer vos sales papiers.

— Tant pis, il faut que je le trouve. (Il devenait agressif.) Si vous n'êtes pas fichu de me dire où il est, les flics, eux, le sauront bien. Vous le lui direz à elle. Je serais bien épaté qu'il ne lui ai pas dit où le joindre. Je suis bien sûr qu'elle vous le cache. Dites-lui que je viendrai demain. Si elle ne sait pas, eh bien, j'écrirai à la police de l'Arizona.

A présent, j'avais réussi à surmonter mon angoisse et je répliquai :

— D'accord, d'accord. Je lui parlerai. Je suis à peu près sûr qu'elle ne le sait pas, mais je le lui demanderai.

Je faisais là une concession, et pour un homme comme Ricks, c'était un signe de faiblesse, mais à la perspective qu'un flic fouinard pût s'amener au restaurant, je me sentais glacé d'effroi.

Il acquiesça. Il avait retrouvé son sourire en coin.

— Alors, vous lui dites que je reviens demain soir. Ça va me faire du chemin. A propos, je n'ai presque plus d'essence. Autant faire le plein pendant que je suis là. C'est ça que je devrais en plus, mais Carl n'y verrait pas d'inconvénient.

Je n'avais qu'une idée, me débarrasser de lui. Je n'aurais pas dû le laisser prendre l'essence mais j'étais sûr que si je ne le faisais pas, il resterait là à geindre jusqu'à ce que je l'y autorise.

— Oh! ça va, servez-vous, mais laissez-moi continuer mon boulot.

— Vous êtes un brave type, dit-il avec un large sourire. Vous lui direz que j'ai besoin d'avoir ces papiers signés. Je reviendrai ici, demain soir, à l'heure du dîner.

Il retourna en traînant la jambe à sa voiture, suivi de son chien. Je le vis remplir son réservoir et deux bidons de cinq litres. C'était un de ces chapardeurs qui, si vous leur accordez le pouce, vous saisissent le bras tout entier. Il monta dans sa voiture et partit.

Quand il eut disparu, je me rendis à la salle de restaurant. J'éprouvai le besoin de me remonter. Je me versai une bonne rasade de scotch et l'engloutis; puis ayant allumé une cigarette, je fis les cent pas pour essayer de me rendre compte du danger que présentait ce vieux rapace.

Est-ce que la police de l'Arizona interviendrait s'il lui écrivait? Ça dépendrait de ce qu'il dirait. S'il signalait que Jenson avait disparu et que sa femme et son employé couchaient ensemble, la police risquait fort d'ouvrir une enquête. J'avais lu maintes fois dans les journaux que la découverte d'un crime était due à des voisins qui avaient fait part à la police des ragots circulant dans le quartier. Si, après enquête, la police

ne parvenait pas à retrouver la trace de Jenson, ni de son voyage en Arizona — le signalement de Jenson était facile à retenir — elle alerterait la police de Wentworth; celle-ci, qui était loin d'être surchargée de travail, pourrait fort bien venir faire un tour au *Relais de la Dernière Chance*. On me demanderait des précisions sur mon identité et mes origines. Mais comment m'assurer le silence de ce diable de Ricks? De toute évidence, il y avait un moyen : lui donner de l'argent. Ça l'obligerait à se tenir tranquille pendant quelques mois. Mais croirait-il qu'à l'expiration de ce délai, Jenson avait trouvé une autre femme et donné la *Dernière Chance* à Lola? Tant qu'on ne lui aurait pas montré une lettre émanant de Jenson, il ne croirait pas une histoire de ce genre. Avait-il jamais vu l'écriture de Jenson? C'était probable. Il connaissait certainement la signature. Il serait dangereux de faire un faux.

Plus j'y pensais, plus la situation m'apparaissait hérissée de difficultés. Avec un type de cet acabit n'ayant rien à faire de ses dix doigts et porté à s'intéresser à tout ce qui lui semblait un peu louche, j'allais être obligé de surveiller attentivement le moindre de ses faits et gestes.

Finalement, dans la presse du déjeuner, je dus renoncer à essayer de résoudre ce problème. Il fallait que j'en parle à Lola. Nous avions maintenant un ennemi commun. Peut-être à nous deux, trouverions-nous le moyen de mettre Ricks hors d'état de nuire.

Lola ne revint qu'à dix heures du soir. Jusqu'à ce moment-là, j'avais été débordé et n'avais pas trouvé de solution à la question Ricks.

Je venais de finir de nettoyer la cuisine et rangeais les assiettes quand j'entendis un bruit de voiture. Je regardai par la fenêtre et je vis Lola qui rentrait la Mercury au garage.

Je sortis et la rejoignis au moment où elle traversait la cour pour aller au bungalow.

— Je veux vous parler, lui dis-je.

Elle hâta le pas, en faisant mine de ne pas me voir. Je remontai le sentier avec elle, attendis qu'elle eût ouvert avec sa clé la porte d'entrée du bungalow et me glissai à l'intérieur en même temps qu'elle.

Elle se retourna; ses yeux verts étaient inondés de fureur.

— Allez-vous-en!

— Il faut que nous parlions, dis-je. Votre copain George Ricks est venu ce matin.

Elle sursauta, se raidit. Dans ses yeux, la contrariété avait fait place à la colère.

— Ça ne m'intéresse pas. Sortez!

— Mais si; ça va vous intéresser, je vous assure.

Je traversai le vestibule et entrai dans la salle de séjour. Je remarquai qu'elle avait lavé la tache de sang sur le tapis. J'allai à un fauteuil et m'assis. Elle se tenait sur le seuil et attendait. Elle avait enlevé son chapeau, sa robe verte était vraiment très jolie.

— Il voulait que votre mari signe les papiers de sa pension, dis-je. Il va faire du raffut. Il veut savoir où trouver Jenson.

Elle ne dit rien. Son visage resta de marbre.

— Je lui ai dit, ajoutai-je, qu'il était dans l'Arizona. Il a répondu qu'il fallait que ses papiers soient signés. Sinon il ne toucherait pas sa pension. Quand je lui ai dit qu'il faudrait attendre, il a dit qu'il écrirait à la police de l'Arizona pour lui demander de le trouver.

Ces mots l'arrachèrent brusquement à son indifférence maussade. Elle entra dans la pièce, referma la porte derrière elle, s'approcha d'un fauteuil et s'assit.

La jupe de sa robe verte découvrait le haut de ses genoux. Elle n'essaya même pas de la baisser. De mon côté, je m'abstins d'y jeter un second coup d'œil. J'étais

trop préoccupé pour m'intéresser au galbe d'une jambe bien faite.

— Tiens... tiens! (Elle poussa un long soupir.) Au temps pour les crosses et pour votre brillante idée! Dites donc, vous feriez bien de vous mettre à chercher une autre salade, vous ne croyez pas?

— Cessons de nous bagarrer, dis-je. Ricks peut nous causer beaucoup d'ennuis à tous les deux. Il vient demain soir pour vous parler. D'ici là, il faudra que nous décidions ce que nous allons faire. Au lieu de nous battre, mettons-nous à réfléchir. Nous sommes dans cette mélasse ensemble, même si vous ne le croyez pas actuellement. Si la police vient ici, j'aurai des ennuis et je m'arrangerai pour que vous en ayez aussi. Comment allons-nous obliger Ricks à se tenir tranquille?

Elle allongea le bras pour prendre une cigarette et l'alluma. Elle renvoya sa fumée par les narines.

— A quoi bon se frapper pour lui? Ouvrez le coffre, prenez votre part et filez. Je m'en irai aussi. Quand il reviendra, il n'y aura plus personne.

— Vous ne pourriez pas trouver autre chose? fis-je, excédé. Vous n'avez que cet argent en tête. Comment pouvons-nous filer en abandonnant la boîte? Ayez donc un peu de jugeote. Imaginez que quelqu'un vienne ici chercher de l'essence et trouve la station fermée et déserte. Imaginez que Ricks s'amène. Il le dira à la police; une enquête sera ouverte.

— On peut vendre la baraque.

— Pour la vendre, il faudrait d'abord qu'elle soit à vous.

Elle fronça les sourcils.

— Comment ça, à moi?

— Pour pouvoir la vendre, il faudrait établir que Jenson est décédé et qu'il vous l'a léguée par testament. Comment prouverez-vous qu'il est mort, sans que la police apprenne qu'il a été assassiné?

— Il n'a pas été assassiné. C'était un accident.

— Dites ça à la police et vous verrez ce qui se passera.

Elle serra les poings. Je pouvais voir à son expression qu'enfin elle commençait à se faire une vague idée du piège où nous nous trouvions coincés.

— Donnez-moi ma part d'argent et je m'en vais, dit-elle. Vous pouvez rester ici. Qu'est-ce que ça peut faire? Vous direz que je suis allée rejoindre Carl en Arizona et que je vous ai laissé ici pour faire marcher la maison.

— N'allez pas croire que Ricks avalera ça! D'abord, c'est Jenson qui disparaît, puis c'est vous et c'est moi qui ai la baraque. Il dira à la police que je vous ai tués tous les deux pour me l'attribuer. Ils ne le croiront peut-être pas, mais ils viendront ici se renseigner. Ils découvriront qui je suis. Ils pourraient même bien dénicher l'endroit où j'ai enterré Jenson.

Elle fit un bond.

— Vous n'avez tout de même pas été assez fou pour l'enterrer ici?

— Où croyez-vous que je l'aie enterré alors? M'avez-vous aidé, oui ou non. Comment aurais-je pu le porter dans la fourgonnette? Il pesait plus de cent kilos! Je l'ai enterré dans l'atelier de réparations, et si les flics me soupçonnent de vous avoir supprimés tous les deux, ils vont commencer à creuser. S'il y a une chose à laquelle ils s'entendent, c'est à faire des fouilles. Ils pourraient bien le trouver.

Elle passa les doigts dans son épaisse chevelure, d'un geste exaspéré.

— Qu'est-ce que vous essayez de me raconter là? demanda-t-elle d'une voix criarde. Alors il nous faudra rester ici jusqu'à la fin de nos jours?

— Nous sommes obligés de rester ici. Je ne sais pas pour combien de temps. Si nous partons, nous sommes fichus. Ils se mettront à fouiller le coin et ils finiront par le trouver. Ensuite ils nous cavalent après. Notre

seul espoir, c'est de rester ici et d'essayer de faire avaler ma salade, c'est-à-dire qu'il est parti avec une autre femme.

— Non, je ne resterai pas. (Elle frappa du poing sur le bras du fauteuil.) J'en ai assez. Je veux cet argent, et je l'aurai!

Je fis un geste de la main vers le coffre-fort.

— Allez-y, servez-vous! dis-je en me levant. L'argent est là, si vous pouvez ouvrir le coffre. Peut-être que, quand vous y aurez songé davantage, vous verrez que je vous parle le langage de la raison. Pensez-y.

Je sortis du bungalow et la laissai là, toute pâle, les yeux plein de crainte et de rage.

A partir de ce moment-là, jusqu'à minuit, je restai assis près des pompes à essence à attendre le passage des voitures. Un vent brûlant soufflait autour de moi, soulevant des nuages de poussière. J'avais la peau moite, couverte de sable et je me sentais affreusement mal à l'aise.

Tandis que j'étais assis les yeux fixés sur l'obscurité, mon esprit s'ingéniait à résoudre le problème; mais je ne trouvais aucune solution. Mais maintenant je ne me sentais plus aussi seul. Les lumières du bungalow restaient allumées. Si j'étais aux cent coups, elle aussi devait l'être!

A minuit et demi, je résolus d'aller au cabanon pour essayer de dormir. Depuis deux heures, je n'avais vu passer ni camion ni voiture. Il n'y avait aucune raison de rester au milieu de cette tornade brûlante à attendre davantage. Comme je me dirigeais vers le cabanon, la lumière du salon s'éteignit dans le bungalow et celle de sa chambre s'alluma. Elle faisait comme moi.

Je pris une douche. Je me sentis mieux, mais pas tellement. Je vis la lumière s'éteindre. J'essayai de chasser cette préoccupation et de dormir; mais en vain.

Le bruit de la porte qui s'ouvrait, me tira brusquement de ces réflexions angoissées.

Je me redressai sur un coude, pour regarder dans la direction d'où venait le bruit. Le clair de lune éclairait la chambre. Une silhouette noire s'avavançait vers moi. C'était Lola. Elle portait un déshabillé de soie verte qu'elle tenait serré contre elle. Elle s'arrêta un instant.

Nous nous regardâmes fixement, puis elle approcha du lit et s'assit près de moi.

— Si nous sommes obligés d'être ici ensemble, déclara-t-elle en un murmure plein d'une tendre familiarité, pas la peine de rester ennemis, non?

Elle se pencha sur moi et ses lèvres cherchèrent les miennes...

IX

Je fus réveillé par un rayon de soleil qui passait par une fente de la jalousie. Je m'étirai, bâillai et, relevant la tête, regardai l'heure au réveil. Il était six heures vingt. Lola était partie. Il me fallut quelques minutes pour réaliser qu'elle avait passé la nuit avec moi.

« Pas la peine de rester ennemis », avait-elle dit; mais je n'étais pas dupe et ne le serais jamais. J'étais sûr que toutes ses pensées et toutes ses manœuvres avaient pour but de me persuader d'ouvrir le coffre. Si elle avait couché avec moi, c'était dans l'espoir de vaincre ma résistance, d'acquérir sur moi assez d'influence pour me faire changer d'avis et lui donner accès au magot.

Mais elle en serait pour ses frais. Le coffre resterait fermé.

Je sortis du lit, pris une douche et m'habillai. J'étais curieux de voir quelle allait être, ce matin-là, son attitude à mon égard.

Je gagnai le restaurant. La porte d'entrée était grande ouverte et une appétissante odeur de jambon grillé s'échappait de la cuisine.

Je contournai le comptoir et, à tout hasard, poussai la porte de la cuisine, m'attendant à moitié à la trouver verrouillée, mais elle s'ouvrit toute grande.

J'entrai.

Lola, vêtue de sa blouse blanche immaculée, cassait un œuf dans la poêle à frire. Elle me regarda par-dessus l'épaule :

— Bonjour! Je commençais à me demander si tu allais dormir toute la journée! me dit-elle.

Je me glissai derrière elle et, l'entourant de mes bras, la renversai en arrière. Je l'embrassai dans le cou.

— Hé! là... tu vas faire brûler tes œufs!

Mais elle se serrait contre moi, joue contre joue.

— C'est pour moi, ça?

— Pour qui voudrais-tu que ce soit?

Elle se dégagea de mon étreinte et me fit face. Alors, elle sourit.

— Eh bien, mon joli, pas de regrets?

— Pas de regrets!

— Etonné?

— Je n'en reviens pas.

Elle s'avança et, les yeux brillants, noua les bras autour de mon cou. Un baiser d'elle, ce n'était pas de la petite bière. Elle se collait tout contre moi et promenait ses doigts dans mes cheveux.

— Qui est-ce qui laisse brûler les œufs, à présent? fis-je.

Elle me lâcha.

— Viens manger.

Je la regardai faire glisser les œufs de la poêle et mettre le jambon dans l'assiette.

— Verse le café, me dit-elle, en posant l'assiette sur la table.

Nous nous assîmes l'un en face de l'autre. Elle sortit une cigarette du paquet et l'alluma.

— Je crois que je n'ai jamais été très gentille avec toi depuis que tu es ici, dit-elle en me regardant bien en face... Mais mes sentiments ont changé. J'ai compris que nous ne pouvions plus continuer à vivre

comme avant. Par ailleurs, tu me plais, et il y a très longtemps que je n'ai pas vécu avec un homme qui me plaisait. Veux-tu t'installer au pavillon?

J'hésitai un instant, mais rien qu'un instant. L'image de Jenson avait surgi dans ma mémoire mais je l'en avais chassée aussitôt, rien qu'à regarder Lola.

— Oui, lui dis-je... Tu me plais aussi, tu sais!

Elle sourit.

— Je ne suis pas trop laide... Tu oublieras les petites misères que je t'ai faites jusqu'à maintenant?

— Mais oui! Tu sais, dès que je t'ai vue, j'ai été pincé.

Un camion vint s'arrêter à hauteur des pompes et le chauffeur se mit à klaxonner.

— Je m'en occupe, me dit-elle; finis de déjeuner.

En passant près de moi, elle me caressa l'épaule d'un geste familier d'amoureuse, puis elle sortit s'occuper du camion.

Je terminai mon petit déjeuner, toujours aussi préoccupé. J'étais d'avis de me méfier. « Tout ceci n'est qu'une comédie, me disais-je, alors attention!... » Mais déjà, je commençais à souhaiter que ce ne soit pas une simple comédie.

Je rinçais à l'eau chaude l'assiette de mon petit déjeuner quand elle revint dans la cuisine.

— Je vais le faire, me dit-elle.

— C'est déjà fait.

Je passai l'assiette sur l'égouttoir et me retournai vers elle. Elle s'approcha de moi. Je posai les mains sur ses hanches et sentis sa chair ferme palpiter sous mes doigts.

— En ce qui concerne Ricks, tu as déjà pensé à une solution? On va l'avoir dans les pattes, ce soir.

— Je ne m'en fais pas pour lui. Je lui donnerai un peu d'argent : dix dollars suffiront. Avec de l'argent, il se tiendra tranquille. On peut se payer cette solution-là.

— *Méfie-toi, il est dangereux. Quand on aura commencé à lui donner de l'argent, il reviendra en réclamer davantage.*

Elle secoua la tête.

— *Je l'ai déjà dressé, je le dresserai encore... Laisse-moi m'en occuper.*

— *Fais tout de même attention... Il risque de nous causer les pires embêtements.*

— *Je ferai attention.*

Le vent brûlant s'était enfin arrêté de souffler. Il faisait plus frais. A partir de dix heures, il y eut une recrudescence de la circulation venant d'Oakland. Nous n'eûmes pas un instant de répit de toute la journée.

Je m'aperçus que j'avais du plaisir à travailler avec Lola. Chaque fois que j'entrais dans la cuisine pour charger sur mon plateau la commande d'un client, nous chahutions, nous nous embrassions en faisant mille agaceries. J'étais aux anges, elle aussi, peut-être, mais j'étais encore à cent lieues de croire que sa nouvelle attitude, à mon égard, était autre chose que de la pure comédie.

Vers sept heures du soir, il n'y eut plus de voitures et nous eûmes enfin un moment de détente. J'entrai dans la cuisine et restai là, à regarder Lola qui préparait une douzaine de côtelettes de veau pour le dîner.

— *Au lieu de rester là, à me dévorer des yeux, tu pourrais peut-être éplucher quelques pommes de terre? me dit-elle.*

— *Les pommes de terre, on s'en bat l'œil!*

Je la pris dans mes bras. Elle tenta de se dégager, mais je la tenais. Nous étions en train de nous peloter à mort, quand j'entendis grincer la porte de la cuisine. Je la lâchai et m'éloignai d'elle aussitôt, mais il était déjà trop tard. Simultanément, nos regards se braquèrent sur la porte.

Debout sur le seuil, Ricks nous contemplait. A son

sourire sournois et vénéneux, je compris qu'il avait vu ce qui s'était passé.

Je me traitai de tous les noms pour m'être montré si bêtement imprudent alors que je savais qu'il allait venir ce soir-là.

Je regardai Lola.

Elle était imperturbable, le visage sans expression, les sourcils légèrement froncés.

Moi, j'étais comme un aveu vivant. J'étais incapable de dissimuler : la gêne et la frayeur se lisaient sur mon visage.

— Je ne voulais pas vous déranger, lança Ricks en découvrant ses dents jaunes dans un sourire moqueur... J'avais prévenu... vous vous souvenez?

Je restai cloué sur place, moite et apeuré. Je ne trouvais rien à dire.

— Bonsoir, George, dit Lola, d'un ton tranquille. Qu'est-ce qui vous amène?

Les petits yeux de fouine allèrent d'elle à moi, puis se reposèrent sur elle :

— Il ne vous a pas dit, l'ami, que j'étais venu? Vous avez des nouvelles de Carl?

Elle secoua la tête, toujours imperturbable.

— Je ne pense pas en recevoir avant son retour... il est très occupé.

— Il ne vous a pas parlé, l'ami, des papiers de ma pension?

— A quel propos?

— Je voudrais les faire signer par Carl.

— N'importe quel directeur de banque ou homme de loi vous les signera aussi bien.

Il lui lança un coup d'œil furtif et se mit à maugréer.

— C'est bien ce qui vous trompe. Si ce n'est pas Carl qui signe, on va pas me payer tout de suite. Alors de quoi je vivrai pendant ce temps-là? C'est toujours Carl qui me les a signés...

Lola haussa les épaules pour montrer qu'elle s'en fichait.

— Je ne sais pas où il est. Il se déplace. Faudra attendre, mon brave.

Ricks se balançait d'un pied sur l'autre. Il ne se sentait pas très à l'aise avec Lola. Le regard froid, indifférent de la jeune femme semblait lui ôter ses moyens.

— Je ferais peut-être bien d'écrire à la police de l'Arizona, fit-il. Ça vaut la peine, pour cette affaire de pension. C'est grave, ça.

Il guettait les réactions de Lola mais elle ne broncha pas.

— La police ne sera peut-être pas de cet avis, répliqua-t-elle. Faites ce que vous voudrez. Peu importe à qui vous écrirez. Carl n'est peut-être pas en Arizona, autant que je sache. Il m'a dit qu'il passerait d'abord par le Colorado pour se faire une opinion... (Elle s'appuya alors au rebord de la table et se mit à arranger ses cheveux avec une grâce toute féminine. Ses bras levés, sa poitrine tendue, lui donnaient un air de sensualité provocante.) Ne faites pas d'histoires, George je vous en prie. Portez vos papiers à une banque. Si vous êtes gêné, je peux vous avancer un petit quelque chose.

— Combien voulez-vous me prêter? fit-il, d'un air plein de convoitise.

— Ne faites donc pas cette tête-là, lui dit-elle d'un ton protecteur, je vais vous prêter dix dollars.

Il changea de visage.

— Ça ne fait pas le compte, ça! J'ai des frais comme tout le monde. Vingt dollars, ça irait?

— Toujours les dents longues, George! lui dit-elle. On ne rate jamais une bonne occasion, hein?

Le plantant là, elle passa dans la salle à manger et je l'entendis ouvrir le tiroir-caisse. La sonnerie du timbre, quand le tiroir s'ouvrit, le fit se dresser brusquement.

Elle revint avec trois billets de cinq dollars à la main.

— Voilà!

Elle lui tendit les billets.

— C'est tout ce que je peux faire, donc plus la peine de venir fouiner par ici. Carl n'aime pas vous voir traîner chez lui, vous le savez très bien.

Il empoigna l'argent et le fourra en vitesse dans sa poche-revolver.

— Vous êtes une femme sans cœur, Lola, dit-il. Je suis bien content de ne pas être votre mari. Avant peu, Carl regrettera de vous avoir épousée, je suis bien tranquille.

— On se passe de vos avis, lui dit-elle, en éclatant d'un rire méprisant. Maintenant, du balai! Et ne revenez plus me casser les pieds!

— On est bien à deux, mais à trois, on est de trop, hein?

Son regard allait de Lola à moi.

Lola se tourna vers moi.

— Videz-moi ce putois, je l'ai assez vu!

Dès que je fis un pas dans sa direction, il tourna les talons et s'enfuit. Nous ne bougeâmes ni l'un ni l'autre avant d'avoir entendu démarrer sa voiture, puis Lola fit la grimace et retourna à ses côtelettes.

— Il nous a vus, dis-je.

— Et puis après? Je t'ai dit que je pourrais le faire taire.

— Il reviendra demander encore de l'argent.

Elle se mit à disposer les côtelettes sur un plat.

— Oh! ne te casse pas la tête, je peux le faire taire, moi, je te le dis!

Deux semaines s'écoulèrent sans que Dicks montrât le bout de son nez. Nous eûmes du travail sans arrêt. Pas mal de gens s'inquiétèrent de Jenson mais tous prirent pour argent comptant l'histoire selon laquelle il était en train d'ouvrir une nouvelle station-service

dans l'Arizona. Deux ou trois personnes nous gratifièrent, Lola et moi, de regards bizarres. Je voyais bien qu'elles se demandaient ce que nous pouvions bien fricoter tout seuls, tous les deux. Lola semblait s'en moquer éperdument, mais moi, ça m'ennuyait beaucoup.

Nous avons à présent nos petites habitudes. Nous nous occupions ensemble du restaurant et de la station-service jusqu'à une heure du matin, puis nous fermions pour passer ensemble le reste de la nuit dans le pavillon.

La perspective de partager avec elle la couche de Jenson me répugnait un peu, mais elle était si désirable que je ne pouvais lui résister. Parfois, lorsque nous restions étendus après nos ébats amoureux, il m'arrivait de penser à Jenson, au fond de son trou, et une sueur froide me couvrait des pieds à la tête. Lola était bien incapable d'avoir de pareils scrupules. Jenson était mort. Pour elle, il n'avait jamais existé.

Pendant ces deux semaines, il m'apparut peu à peu, que j'étais en train de tomber amoureux de Lola. C'était sans doute inévitable, puisque nous vivions ensemble. A la minute où je l'avais vue, elle m'avait conquis. Maintenant que nous avons doublé le cap de nos désirs, je me sentais enclin à mener, avec elle, une vie conjugale. Cette inclination croissait au fil des jours passés en sa compagnie. Au fur et à mesure qu'elle se développait, ma méfiance diminuait.

A tout instant, il me venait à l'esprit que je n'étais qu'un jouet entre les mains de cette femme, et je me forçais à rester sur le qui-vive, mais, comme elle ne me parlait plus de cet argent ni d'ouvrir le coffre, je me replongeais aussitôt dans le bonheur et les plaisirs qu'elle m'offrait.

En fin de compte, j'en vins à penser que mon amour pour elle faisait tache d'huile et qu'elle m'aimait autant

que je l'aimais. J'en arrivai même à espérer que nous puissions rester là ensemble, tenir la maison, comme Jenson et elle l'auraient fait, et oublier le passé.

La demi-heure qui précédait notre lever était le plus agréable des moments que je passais auprès d'elle. Nous demeurions allongés côte à côte dans le grand lit, à regarder le soleil se lever derrière les montagnes, tout en discutant du travail de la journée, du menu des repas et des provisions nécessaires.

Un matin, alors que nous reposions sur le lit, l'un à côté de l'autre, elle me dit soudain :

— Tu ne crois pas que nous devrions engager quelqu'un pour nous aider, Chet? Ce serait agréable d'avoir une soirée de liberté de temps en temps, tu ne trouves pas? Tu aimes bien danser? On pourrait aller au bal, à Wentworth. Engageons quelqu'un.

Je m'étirai paresseusement. L'idée me séduisait, mais la réalisation, je le savais, serait trop dangereuse.

— On ne peut pas, Lola, pas encore. Si on nous voit ensemble à Wentworth, les langues se délieront. Et puis, on ne peut pas avoir quelqu'un ici, vu la façon dont nous vivons. Il nous faut encore attendre deux mois puis, quand nous aurons réussi à faire admettre à tout le monde que Jenson ne reviendra plus, nous pourrons aviser, mais pas avant.

Elle tira une de ses longues jambes nues de sous les draps :

— Je commence à en avoir assez d'être enchaînée à cette niche.

— Encore un peu de patience... on arrangera ça.

Elle sortit du lit.

Je la regardai traverser la chambre pour aller décrocher son peignoir. Cette minute me procurait toujours le plaisir de la voir, nue, marcher dans la chambre, offrant le spectacle de son corps merveilleux, paré de

cette grâce si suave qui est l'apanage des femmes italiennes.

— Très bien, j'attendrai.

Elle passa son peignoir.

— Tu ne pourrais pas faire les courses à ma place, ce matin? J'ai une fournée de tartes à préparer. Je n'aurai pas le temps d'aller à Wentworth et pourtant nous manquons de tas de choses. Je pourrai m'occuper des pompes quand les tartes seront au four.

J'étais sur le point d'accepter lorsque, soudain, je conçus un soupçon. N'était-ce pas un prétexte pour se débarrasser de moi? Rien ne l'empêchait de faire venir un spécialiste de Tropica Springs pour ouvrir le coffre. Elle avait le temps de disparaître avec l'argent avant que je sois revenu de Wentworth.

Je levai les yeux sur elle.

Elle se peignait les cheveux, en fredonnant à mi-voix.

— Je ne crois pas que ce soit prudent, Lola, fis-je d'une voix aussi naturelle que possible; moins on me verra à Wentworth, mieux ça vaudra pour ma sécurité. Est-ce que tu ne pourrais pas faire les tartes, et me laisser surveiller la cuisson?

Le cœur battant, je guettai sur son visage un signe de contrariété qui viendrait confirmer mes soupçons.

Elle reposa tranquillement le peigne et haussa les épaules.

— D'accord, si tu me promets de bien les avoir à l'œil, me dit-elle, puis elle vint au pied du lit me regarder d'un air interrogateur.

— Tu crois vraiment que ça peut être dangereux pour toi, d'être vu à Wentworth?

— Il vaut mieux ne pas courir de risques.

— Tu as raison. Je ne voudrais pas qu'il t'arrive quelque chose.

— Merci de me le dire.

— Mais c'est ce que je pense vraiment, Chet.

Elle me sourit, et ajouta :

— Je t'adore, mon petit Chet!

Je sautai du lit, et la serrai dans mes bras.

— Il y a si longtemps que j'espérais te l'entendre dire! m'écriai-je. Moi aussi, je suis fou de toi!

Elle m'étreignit avec force.

— Je suis heureuse près de toi, Chet. Je n'avais jamais pensé trouver le bonheur auprès d'un homme, et pourtant je suis si lasse de ce coin perdu! On ne peut rien y faire, que travailler. Où sortir? J'y meurs d'ennui!

— Encore un peu de patience, et nous irons ailleurs. Moi aussi, je veux m'en aller, mais nous ne pouvons pas filer en laissant la maison vide. Il est encore trop tôt pour essayer de vendre.

— Bien, d'accord.

Elle s'éloigna de quelques pas :

— Autant commencer ces tartes tout de suite.

Tout en m'habillant, je pensais à ce qu'elle venait de m'avouer : son amour. J'étais aux anges. J'étais sûr de sa sincérité. Je la rejoignis au restaurant et, tandis qu'elle s'occupait de ses tartes, je préparai le café.

— Chet! (Elle s'était retournée pour me regarder droit dans les yeux.) Quels sont tes projets? Pas pour l'immédiat, mais pour l'avenir? Est-ce que tu y as songé?

— Oui, j'y ai pensé. Pour commencer, ça te dirait de m'épouser?

Elle me sourit.

— Ça me plairait, mais alors, est-ce qu'on ne me demandera pas de prouver que je suis veuve?

— Faut pas s'y prendre comme ça. Il faut d'abord trouver un moyen de filer d'ici sans retomber sur d'autres ennuis. J'ai beau y penser sans arrêt, ça ne me vient pas encore. Une fois partis, on disparaît dans la

nature, sans laisser de traces. Alors, nous pourrons nous marier. Ça te plairait de diriger une affaire comme celle-ci, en Floride disons?

Ses yeux brillèrent :

— Partons tout de suite!

— Il faut d'abord trouver un moyen de nous débarasser de cette maison-ci, Lola.

— Il doit y en avoir un.

Un camion s'arrêta devant les pompes et je sortis pour servir l'essence.

Quand j'eus terminé, le routier demanda à déjeuner et, après son départ, d'autres camionneurs arrivèrent. Je ne retrouvai plus l'occasion de parler à Lola. Dès qu'elle eut mis les tartes au four, elle partit se changer et me prévint qu'elle s'en allait.

— Je serai de retour pour déjeuner. N'oublie pas mes tartes, hein? me recommanda-t-elle.

Je regardai sa voiture s'éloigner, puis je rentrai dans la cuisine faire la vaisselle du petit déjeuner.

J'avais à peu près terminé quand un bruit de voiture me fit jeter un coup d'œil par la fenêtre. J'eus le temps de voir Ricks descendre de sa guimbarde, son chien derrière lui. Il fila droit à l'atelier de réparations.

Le cœur battant, je courus le rejoindre. Je trouvai Ricks rôdant nonchalamment, tout en examinant les outils. Son chien qui ne le quittait pas d'une semelle, se mit à geindre à mon entrée, et, se réfugiant entre les jambes de son maître, me regarda d'un air tout abattu.

— Qu'est-ce que vous fabriquez là? lui dis-je, d'un ton bourru.

Ricks s'immobilisa et loucha dans ma direction, après avoir envoyé promener son chien, d'un coup de pied.

— Vous avez des nouvelles de mon beau-frère?

— Non!

— Elle est là?

— Si vous voulez parler de Mme Jenson... elle est

à Wentworth, ce matin. Qu'est-ce que vous voulez?

Je vis le chien tourner soudain la tête en direction de l'établi posé sur la fosse de Jenson. Il s'avança jusqu'à l'établi et se mit à renifler la terre.

Un frisson me parcourut l'échine.

— Je ne peux toujours pas toucher ma pension, dit Ricks et je suis à court d'argent.

— Qu'est-ce que je peux faire?

Prudemment, le chien commença à gratter le sol puis, trouvant la terre meuble, il se mit à creuser pour de bon.

Ricks se retourna pour l'observer.

— Tiens, c'est drôle! Je n'ai encore jamais vu César faire un truc pareil.

Il s'avança pour donner un bon coup de pied au derrière du chien qui se sauva en geignant jusqu'à la porte du hangar.

— Je n'ai plus un rond. Vous ne pourriez pas me prêter un petit quelque chose? Dès que j'aurai touché ma pension, je vous rembourserai.

Pendant ce discours, le chien était revenu sur ses pas, tout en surveillant son maître du coin de l'œil, et il se remit à creuser.

— Surveillez donc votre clébard! m'écriai-je et, ramassant un morceau de bois, je le jetai sur le chien qui, une fois de plus, se réfugia en gémissant près de la porte.

Ricks me regarda avec surprise.

— En voilà une façon de traiter une pauvre bête innocente! Vous n'avez pas honte!

— Fichez-moi le camp! Vous et votre sale cabot! grommelai-je.

Ricks examinait à présent, d'un air perplexe, le trou que son chien avait creusé.

— Vous avez enterré quelque chose là-dessous?

Je sentis mes tempes s'inonder d'une sueur glacée.

— Non. . allons, dégagez!

Mais au lieu d'obtempérer, il se rapprocha du trou, puis s'agenouilla pour l'examiner.

— Dites donc, on a creusé par ici!

Il enfonça sa main crasseuse d'oiseau de proie, dans la terre meuble. Encouragé par cette attitude nouvelle, le chien revint, en remuant la queue et en jappant, et se remit à creuser le sol.

Ricks le repoussa d'un coup de pied.

— C'est peut-être ici que Carl a enterré son argent! murmura-t-il. Il est bien assez cinglé pour faire un truc pareil. Si on jetait un coup d'œil? Vous avez une bêche?

J'étais complètement affolé. Je me précipitai vers lui. Il dut lire dans mes yeux que j'étais prêt à tout, car il se releva en vitesse et battit en retraite.

— Ça va, ça va, l'ami, faut pas se mettre en colère, bafouilla-t-il, en reculant, son chien sur les talons... C'est seulement une idée que j'ai eue, comme ça. C'est pas sérieux.

— Sortez, et ne remettez plus jamais les pieds ici! grondai-je. Allons, fichez-moi le camp!

— Si vous me prêtiez cinq dollars? implora-t-il, tout en continuant à reculer.

Il était arrivé dehors, sous le soleil brûlant.

— Vous ne m'extorquerez rien, lui dis-je, en le poursuivant... Allez, ouste! Du balai!

Il était à présent revenu près de sa guimbarde. Il s'arrêta, la main sur la portière, et me fixa de ses yeux chassieux.

— C'est bon, si vous le prenez comme ça, l'ami, me dit-il, d'une voix étranglée. Je m'en vais prévenir les flics! Je vais leur demander de retrouver Carl! Gare à vous et à votre putain, qui n'arrêtez pas de vous peloter et de vous embrasser!

Je me précipitai sur lui. Mon poing le toucha à la

mâchoire et l'étendit raide sur le dos. J'étais si furieux que je n'avais pas remarqué qu'un camionneur venait de s'arrêter à la pompe à essence. Ce fut seulement lorsqu'il m'appela, que je retrouvai mes esprits. J'étais sur le point d'asséner le coup de grâce à ce vieux corbeau déplumé.

Dès que le chien vit son maître mordre la poussière, il se réfugia en tremblant dans le fond de la guimbarde.

Le camionneur sauta de son siège et accourut, l'air menaçant.

— Hé! dites donc! si vous voulez vous battre, prenez au moins quelqu'un de votre âge et de votre taille! me cria-t-il.

Je fus tenté de lui sauter dessus, mais je me rappelai que cela ferait mauvais effet pour la maison. Les camionneurs bavardent. Je ravalai ma rage et battis en retraite tandis que Ricks se remettait péniblement debout.

— D'accord! entendu! lançai-je au camionneur. Vous avez raison. Je crois que j'ai perdu les pédales et j'ai eu tort, mais cette ordure vient ici se faire entretenir semaine après semaine, et ça me rend enragé.

Le camionneur abandonna son air menaçant.

— Peut-être bien... mais frapper un vieillard, tout de même!

Il considéra Ricks, puis fit la grimace :

— Un tapeur, sans doute?

— Vous l'avez dit. Il n'arrête pas de venir mendier.

Enfin rasséréiné, il hocha la tête :

— Excusez-moi d'être venu m'en mêler. Mon beau-père, c'est du pareil au même... Je pourrais avoir un peu d'essence?

— Bien sûr, j'arrive.

Il retourna à son camion. Lentement et péniblement Ricks s'était installé à son volant. Il se tenait le menton et gémissait dans sa barbe.

Je pris dans mon portefeuille un billet de dix dollars et je le lui tendis.

— Tenez, prenez ça, et qu'on n'en parle plus! lui dis-je.

Il avait démarré son moteur. D'une main tremblante, il saisit le billet, puis le chiffonna et me le jeta au visage :

— Vous me payerez ça! grommela-t-il, le visage grimaçant de colère... Je vais mettre la police au courant!

Il appuya sur l'accélérateur et la voiture partit à fond de train. Ce fut à ce moment-là, seulement, que je me rendis compte de la bêtise que je venais de faire en le frappant.

Je l'avais cru suffisamment gâteux et mendigot pour accepter dix dollars en dédommagement de ce coup de poing. Je ramassai le billet et le rangeai dans mon portefeuille. Un frisson de terreur me pinça le cœur.

Je rejoignis le camionneur qui m'attendait, et fis le plein de son réservoir. Il me regardait avec curiosité. Il avait vu Ricks me rejeter l'argent à la figure, mais il se tut.

Après son départ, je retournai dans l'atelier et déplaçai l'établi de sur la tombe de Jenson. A toute vitesse, je rebouchai le trou creusé par le chien de Ricks et nivelai le sol. Puis je transportai des pièces de ferraille empilées contre un mur et les disposai en un grand tas, au-dessus de la tombe.

Ces opérations me prirent une demi-heure; lorsque j'eus terminé, j'avais écarté tout risque de voir le chien me rejouer pareil mauvais tour.

Tout en travaillant, je m'inquiétais de Ricks. Irait-il prévenir la police? Vu son état d'esprit, il y avait toutes les chances, mais accorderait-on quelque crédit à ses propos? Si on venait enquêter ici, j'étais cuit. Ne

ferais-je pas mieux de ramasser tout et de déguerpir pendant qu'il était encore temps?

Toujours indécis, je quittai l'atelier pour regagner le restaurant.

J'aperçus alors une Lincoln poussiéreuse arrêtée devant les pompes. Mes pensées m'avaient tellement absorbé que je ne l'avais même pas vue arriver. Un homme était assis au volant. Sa silhouette me parut familière.

Il descendit de voiture et s'avança à ma rencontre. Il était vêtu d'un complet tout chiffonné. Il portait, rejeté en arrière, un vieux chapeau qui en avait vu de toutes les couleurs depuis des années.

Je le reconnus. Mon cœur s'arrêta, puis se remit à battre à tout rompre.

L'homme qui s'avançait vers moi, c'était Roy Tracey.

X

Nous nous reconnûmes tous les deux en même temps. Roy s'arrêta net, et je le vis changer de couleur. Nous restâmes alors l'un en face de l'autre, à nous dévisager. Il fut le premier à reprendre ses esprits. Son visage retrouva sa teinte naturelle et ses lèvres dessinèrent ce petit sourire cynique que je connaissais si bien. Il se précipita sur moi :

— Chet! C'est bien toi! Que je suis content de te voir!

Nous échangeâmes des poignées de main agrémentées de quelques bourrades. Ce fut seulement à ce moment-là que je me rendis compte à quel point il m'avait manqué. Quelle solitude avait été la mienne pendant ces trois mois passés loin de lui!

— Sacré vieux frère! m'écriai-je en le serrant dans mes bras. Ça fait du bien de te retrouver!

Il m'attrapa par les épaules et, me tenant à bout de bras, se mit à scruter mon visage.

— Qu'est-ce que tu fabriques ici? Je croyais que tu avais quitté le pays.

— J'espère bien que c'est aussi ce que croit la police! lui dis-je. (J'étais si heureux de le voir que je fus sur le point de pleurer.) Entre, on va arroser ça!

Je l'attrapai par le bras et le menai dans la salle à manger.

— D'où sors-tu?

— De Little Creek... quel trou sinistre!

Il se percha sur un tabouret du bar et, du regard, inspecta les lieux...

— Mais toi, qu'est-ce que tu fiches ici?

Je me mis à remplir deux grands verres.

— C'est la planque idéale, Roy. Pour l'instant, je travaille ici.

— Tu es sûrement bien peinard, mais est-ce que tu ne le serais pas davantage si tu étais au Mexique ou au Canada?

Je lui tendis un verre.

— Plus facile à dire qu'à faire. Je n'avais pas un sou. Ça a été un coup de chance de tomber sur cette boîte-ci.

— Tu penses vraiment être en sécurité ici?

— Quand on est dans un pastis comme le mien, on n'est vraiment en sécurité nulle part.

Il se pencha en avant pour me tapoter le bras.

— J'ai lu des articles sur ton évasion. Quel cran, mon vieux! Je n'ai jamais cessé de penser à toi. Mais je n'avais jamais pensé que je te reverrais un jour!

Je lui souris.

— Il n'y a pas que toi.

Il me regarda et sa main glissa le long de mon bras pour me saisir le poignet.

— Chet, c'est la première fois que j'ai l'occasion de te dire merci pour ce que tu as fait pour moi. Je ne l'oublierai jamais!... La façon dont tu m'as couvert...

— Laisse tomber! Tu en aurais fait autant à ma place...

— Ça, tu peux en être sûr, mais je ne l'oublierai jamais. Quand on t'a arrêté... (Il souffla dans ses joues...)

J'ai eu chaud! Je les voyais déjà prêts à me cueillir. Tu es un copain, toi, un vrai copain!

— Tu as été plus malin que moi, lui dis-je. A quoi ça aurait servi, que nous soyons deux dans le même trou? Si je t'avais suivi au lieu de m'affoler...

Il but une longue gorgée.

— Il n'y a pas eu que toi à t'affoler. Bon sang! J'ai cru perdre la tête! Je crois que nous avons été stupides d'entreprendre un coup pareil. Je n'ai pas arrêté de le regretter.

— Moi non plus. Mais qu'est-ce que tu fabriques dans le coin, à propos? Quel bon vent t'amène?

Il vida son verre et le fit glisser de mon côté sur le comptoir. Je reversai à boire pendant qu'il m'expliquait :

— Je fais le trimard : commis voyageur, comme qui dirait. C'est rigolo, non? Ils ne peuvent plus me supporter dans leur sale boîte. Ils ont eu dans l'idée que j'avais trempé, moi aussi, dans ta combine. Franklin a laissé entendre que ces messieurs de la haute direction étaient prêts à jurer que j'étais dans le coup. On savait quels copains nous étions l'un pour l'autre et quelqu'un a mis sur le tapis l'histoire de mes cinq cents dollars de dettes. Alors, on m'a déplacé du service des coffres. Ça me ferait le plus grand bien, ont-ils dit, d'apprendre un peu comment on vend ces diables de coffres au lieu de les réparer. On m'a donné une liste de clients, propriétaires de vieux modèles et mon boulot, maintenant, c'est de les baratiner pour qu'ils en achètent de nouveaux. (De son carnet, il tira une feuille de papier.) *Relais de la Dernière Chance*, Carl Jenson, propriétaire. C'est bien ça? Il a un vieux coffre Lawrence. A moi de lui en vendre un neuf. C'est lui ton patron?

Au même instant, une Cadillac vint s'arrêter à la pompe et son conducteur se mit à klaxonner impatiemment.

— Je reviens tout de suite, lui dis-je, en saisissant au bond ce prétexte.

J'avais besoin de réfléchir un peu à ce qu'il convenait de lui révéler.

Tout en ravitaillant la Cadillac, j'y pensais. J'en conclus que je ne pouvais pas tout dire à Roy. Je ne pouvais pas lui avouer la mort de Jenson. C'était là le secret de Lola, pas le mien.

Je résolus de lui raconter la même histoire qu'à tout le monde : que Jenson était absent, en quête d'une autre station-service et qu'il ne serait pas de retour avant deux mois.

Je regagnai la salle à manger. Roy, la cigarette aux lèvres, était en train de faire le tour du propriétaire quand j'entrai.

— Il n'y a pas de doute, Chet, c'est là un bel établissement. Je t'envie. Ça doit être une petite mine d'or.

— Ce n'est pas trop mal, dis-je. Carl Jenson est parti, mais je crois qu'il ne reviendra pas de sitôt.

Roy changea de visage.

— Tu veux dire que j'aurais fait tout ce chemin-là pour rien? Mais sa femme, elle ne pourrait pas m'acheter un coffre?

— Sûrement pas. C'est Jenson qui commande, à la maison. Tu n'as pas de veine.

Il vida son verre puis, se penchant sur le comptoir, il déposa soigneusement la cendre de sa cigarette dans le cendrier.

— Il faut que je t'avoue quelque chose. Je suis un très mauvais commis voyageur. Voilà sept semaines que je fais ce métier et je n'ai pas encore vendu un seul de ces maudits coffres-forts. (Il me regarda d'un air chagrin.) A la fin du mois, mon carnet de commandes risque d'être aussi vide qu'un panier percé, et alors, plus de pitié... Je ne me fais pas d'illusion. Dans peu de temps, je vais me retrouver sur le pavé.

— Tu devrais réagir. Je ne comprends pas pourquoi tu te laisses manœuvrer comme ça. Pourquoi ne vas-tu pas chez Carrington ou chez Haward? Leurs coffres valent cent fois mieux que ceux de chez Lawrence, et ils seront ravis de t'engager.

Il secoua la tête.

— C'est ce qui te trompe. Ils voudront savoir pourquoi j'abandonne Lawrence, et Franklin se chargera bien de les mettre au courant. Il ne pourra pas leur affirmer que j'ai trempé dans cette affaire, mais il pourra toujours leur dire que la maison n'a plus confiance en moi et ça suffira.

Je le regardai avec des yeux ronds.

— Mais ils n'ont aucune preuve, Roy.

— Ils n'en ont pas besoin, un soupçon leur suffit.

— Qu'est-ce que tu vas faire alors?

Il haussa les épaules.

— Je ne sais pas. Je suis un bon spécialiste en coffres-forts et je m'y connais en serrures, mais c'est tout ce que je sais faire. En outre, j'ai trente-cinq ans. C'est dur de changer de métier à cet âge-là et de repartir à zéro. (Il consulta sa montre.) Il va être l'heure de déjeuner. J'ai faim. On peut se mettre quelque chose sous la dent?

Je lui tendis la carte, tandis que deux camionneurs entraient. Ils s'installèrent à l'autre extrémité du bar, et commandèrent des steaks hachés.

Pendant que je les leur préparais, Roy me demanda comment était le poulet rôti.

— Très bien, lui dis-je. Je te le sers avec de la salade verte et une tarte aux myrtilles et tu m'en diras des nouvelles.

— Parfait!

Un jeune homme et une jeune fille descendirent alors d'une M.G. sport et entrèrent. Le jeune homme

demanda si le déjeuner était prêt. Je lui parlai du poulet rôti qui leur convint.

A tout bout de champ, je guettais par la fenêtre le retour de Lola. Au moment de servir les poulets, je vis la Mercury au détour de la colline. Je servis son poulet à Roy.

— Voici Mme Jenson qui arrive, lui dis-je et, baissant la voix, j'ajoutai : Ici on me connaît sous le nom de Patmore, ne l'oublie pas, hein, Roy!

Il acquiesça avec un clin d'œil complice.

Lola vint s'arrêter derrière la maison et je l'entendis rentrer par la porte de la cuisine. Je la rejoignis.

— Je suis un peu en retard, me dit-elle... Pas d'histoires? Est-ce qu'il y a déjà des clients?

— Je m'en suis occupé.

Je lui entourai la taille, et l'embrassai.

— Il y a du nouveau, Lola. Un vieux copain à moi s'est amené. Pas de danger. Je peux avoir confiance en lui. Il voulait proposer une affaire à ton mari. Je lui dis qu'il ne serait pas de retour avant deux mois.

Lola parut alarmée.

— Tu es sûr de pouvoir te fier à lui, Chet?

— Oui, c'est mon meilleur ami. Rien à craindre.

J'entendis qu'on tapotait avec impatience sur le comptoir de la salle à manger.

— Mieux vaut que je retourne là-bas. Nous déchargerons la voiture tout à l'heure.

Je la quittai pour retourner dans la salle.

Un petit bonhomme grassouillet, vêtu d'un complet brun caramel, était debout devant le comptoir.

— J'ai un groupe de vingt personnes qui attendent dehors, me dit-il. Pouvez-vous les faire déjeuner?

— Bien sûr, lui répondis-je... Envoyez-les!

Par la fenêtre, je pouvais voir un magnifique autocar d'excursions, arrêté non loin des pompes. Il était bourré de touristes.

Je passai la tête par la porte de la cuisine pour avertir Lola qu'il allait y avoir de l'affluence. Elle acquiesça d'un signe de tête. Jamais un brusque afflux de clients ne lui avait fait peur. La salle à manger fut envahie et bien que Lola et moi travaillions à tour de bras, il y eut un peu de flottement. De plus, deux camions se présentèrent ensemble aux pompes et leurs chauffeurs klaxonnèrent pour réclamer de l'essence.

Roy avait fini son déjeuner et il me regardait me débattre avec la clientèle. Il descendit de son tabouret, et vint à ma rencontre.

— Et si je te donnais un coup de main? me proposait-il. Je pourrais m'occuper des pompes à essence. D'accord?

— Bonne idée, vas-y!

Je décrochai sous le comptoir la sacoche contenant la petite monnaie et la lui tendis.

— Pour le prix, tu regarderas aux compteurs des pompes, elles sont toutes automatiques.

Il attrapa la sacoche et sortit.

Pendant l'heure et demie qui suivit, nous fûmes tous sur les dents. Enfin, les touristes nous quittèrent et la maison retrouva tout à coup son calme.

Trop occupé, je n'avais pas eu le temps de voir comment Roy s'en était tiré. Je me dirigeai vers la fenêtre au moment où Lola sortit de la cuisine.

Roy était en plein travail. Trois voitures à la queue leu leu attendaient d'être servies. Il travaillait rapidement, lavant les pare-brise pendant que tournaient les pompes.

Lola me rejoignit.

— Qu'est-ce qui se passe? me demanda-t-elle, en apercevant Roy. Qu'est-ce que c'est, ce gars-là?

— C'est Roy Tracey, le copain dont je t'ai parlé. Il m'a proposé de nous aider. On dirait qu'il se débrouille très bien.

— Il s'en tire à merveille.

— Le ton de sa voix me fit la regarder. Pour examiner Roy, ses yeux verts s'étaient à demi refermés.

— On ne pourrait pas le garder avec nous, Chet? demanda-t-elle. Nous avons besoin d'un aide et, si tu crois pouvoir lui faire confiance...

Je lui enlaçai la taille et la serrai un bref instant contre moi.

— J'allais te le proposer. Ce garçon-là et moi, nous sommes deux frères l'un pour l'autre. Nous pouvons nous fier à lui. Je lui ai dit que Jenson n'était pas là. Nous pouvons lui raconter qu'il est parti avec une autre femme et que nous vivons ensemble, toi et moi. Il comprendra. Mais il n'acceptera peut-être pas de rester ici. Il a la bougeote. L'endroit lui paraîtra peut-être trop isolé... En tout cas, ajoutai-je avec un sourire, il ne te fera sans doute pas la cour. Depuis qu'il s'est séparé de la sienne, les femmes ne l'intéressent plus.

Elle se tourna vers moi.

— Le voilà qui arrive. Demande-lui, Chet.

Les battants de la porte s'écartèrent et Roy entra dans la pièce. Il s'immobilisa sur le seuil, à la vue de Lola. Je pus lire la surprise dans ses yeux. Lola, même dans sa blouse défraîchie, était une femme qui valait le coup d'œil, mais je n'en étais pas gêné.

— Roy, voici Mme Jenson, fis-je. Lola, je vous présente Roy Tracey.

— Je vois que vous êtes venu à notre secours, monsieur Tracey, dit Lola, en souriant. Merci, nous avons été débordés.

Roy lui rendit son sourire.

— J'ai vu ça! Ça m'a fait plaisir de vous aider. C'est joli chez vous, madame Jenson.

— Ca vous plaît?

— Beaucoup.

— Et si tu restais avec nous, Roy? lui dis-je. Il y a un cabanon de l'autre côté de la route. Tu pourrais y habiter. Tu te ferais quarante dollars par semaine. Qu'est-ce que tu en dis?

Le regard de Roy alla de moi à Lola, et son sourire s'épanouit.

— Vous êtes sûre de bien vouloir de moi? demanda-t-il à Lola... Si c'est vrai, je saute sur l'occasion.

— Pas plus tard que l'autre jour, nous parlions d'engager quelqu'un, lui répondit Lola.

— Alors, topez-là!

Une Ford commerciale surgit brusquement dans un nuage de poussière et vint s'arrêter à la pompe.

— Je m'en occupe, patron? demanda Roy, sourire aux lèvres.

— J'y vais, lui répondis-je. Vous deux, faites connaissance pendant ce temps-là. (Je me tournai vers Lola.) On était à l'école ensemble, traitez-le gentiment. Nous sommes comme deux frères.

Roy me donna une petite bourrade dans les côtes.

— C'est vrai ça.

Il regarda Lola droit dans les yeux...

— Comme deux frères.

Il était plus de dix heures du soir lorsque, l'affluence s'étant ralentie, nous pûmes enfin tous trois nous mettre à table pour dîner. Il était saugrenu de se retrouver avec Lola à ma droite, et Roy en face de moi.

Roy était enthousiasmé par son nouvel emploi.

— Ça au moins c'est un coin épatant! dit-il. Ah! mes enfants! Que je suis heureux d'être tombé chez vous de cette façon-là! C'est cent fois mieux que de vendre des coffres-forts!

Lola nous avait servi ses fameux spaghetti et des

côtelettes de veau. Elle s'arrêta d'enrouler ses spaghetti avec art sur sa fourchette, pour le regarder.

— Vous vous occupiez de coffres-forts, lui demanda-t-elle.

— Je vais vous dire, madame Jenson, lui répondit Roy, tout en me souriant. Chet et moi sommes les meilleurs spécialistes en coffres-forts du pays. C'est pas vrai, Chet?

— Ben, on n'est pas trop manchots. J'en ai connu de pires.

— Chet et moi, nous avons débuté le même jour, dans la même maison, poursuivit Roy. En coffres-forts, il s'y connaît mieux que moi, mais pour les serrures, je le bats. L'embêtant avec lui, c'est qu'il est trop consciencieux. Depuis que je le connais, il m'a toujours tiré du pétrin. En général, je le fourre dans la mélasse et il m'en sort.

— Tu vas trouver le secteur plutôt calme, Roy, lui dis-je. A part le boulot, on n'y trouve guère autre chose à faire.

— Moi, ça me convient, fit-il d'un air soudain sérieux. Mais M. Jenson, qu'est-ce qu'il va dire en trouvant, à son retour, une bouche supplémentaire à nourrir? (Il se tourna vers Lola.) J'aimerais bien avoir trouvé une situation pour de bon, madame Jenson.

— Je ne suis pas sûre qu'il revienne jamais, dit Lola, saisissant la balle au bond.

Roy accusa le coup.

— Ah vraiment? (Il me regarda à la dérobée, puis reposa les yeux sur elle.) Un ennui?

— Le plus classique. (Elle parlait de son ton le plus naturel.) Je ne l'ai encore dit à personne, mais je ne pense pas qu'il revienne jamais. Il a trouvé quelqu'un qu'il aime plus que moi.

Roy eut l'air gêné.

— Je vous demande pardon...

Elle lui sourit.

— Y a pas de quoi! (Elle posa sa main sur la mienne.) Voyez-vous, reprit-elle, Chet et moi... (Elle s'interrompit et me pressa la main.) De toute façon, mon mari m'a laissé la maison... et Chet par-dessus le marché.

Roy secoua la tête tout en me regardant avec stupéfaction.

— Ah! mince alors! Ce type... tu parles d'une veine!

— Qu'est-ce que tu veux, c'est comme ça!

Je repoussai ma chaise en arrière.

— Allons au cabanon, Roy. Autant que je t'installe là-bas tout de suite.

Roy se leva.

— Merci de cet excellent dîner, madame Jenson.

Elle leva les yeux vers lui et sourit.

— Appelez-moi donc Lola, dit-elle. Nous ne faisons pas de manières, ici.

— Comme vous voudrez. Puis-je vous aider à faire la vaisselle?

— Je la ferai. Allez avec Chet.

Sur le chemin sablonneux éclairé par la lune, qui menait au cabanon, Roy me dit :

— Beau brin de fille! Je suis heureux pour toi, Chet. Tu es sûr que ma présence ne va pas te gêner?

— Au contraire. La seule chose qui me manquait ici, c'était la compagnie d'un copain.

Je fis tourner la clé dans la serrure et nous entrâmes dans la pièce.

— C'est très bien, dit Roy, en regardant autour de lui. Il y a même la télévision!

Il alla à la fenêtre, et son regard se posa de l'autre côté de la route sur le bungalow.

— C'est là que tu loges?

— Où voudrais-tu alors?

— Ah! oui; toi, au moins, t'as le coup avec les gonzesses!

Il alluma une cigarette puis, déposant sa valise sur une chaise, il se mit à déballer ses affaires.

— Faut que ce Jenson soit un rude idiot pour quitter un endroit pareil à cause d'une bonne femme. Je ne comprends pas. Son épouse paraît avoir tout pour plaire... Qu'est-ce qui lui manquait?

— Il a dû dénicher une bonne grosse mémère de son âge, lui dis-je. Lola a vingt ans de moins que lui et elle n'est pas toujours très facile à vivre.

Roy tira sur sa cigarette, aspira la fumée, puis la rejeta en un long filet régulier.

— Alors, pourquoi ne s'est-il pas débarrassé d'elle, tout en gardant la maison pour lui?

Roy était loin d'être idiot. Manifestement, la situation lui semblait louche. Il fallait arriver à le convaincre, sinon il risquait fort d'entrevoir la vérité.

— C'est plus facile à dire qu'à faire, lui dis-je. On ne flanque pas sa femme à la porte, simplement parce qu'il vous arrive d'avoir envie de l'y mettre!

Ses yeux noirs et malicieux, scrutèrent mon visage.

— Ça fait combien de temps qu'il est parti?

— Quatre ou cinq semaines.

— Et elle n'a pas de nouvelles de lui?

— Non.

— Elle ne sait pas de façon certaine, qu'il y a une autre femme?

— Elle en est presque sûre.

Il secoua la tête.

— Mais alors, rien n'empêche le mari de rappliquer à l'improviste et de vous pincer au plumard?

— Il ne reviendra jamais, Roy.

Il me regarda fixement, puis détourna les yeux.

— Elle connaît ta situation, Chet?

— Oui. Je l'ai mise au courant.

Il avait fini de vider sa valise. Toutes ses affaires étaient étalées sur le lit.

— Ce bistrot doit être une mine d'or. Combien vous faites par semaine?

Les bénéfices étaient plus modestes que je ne l'avais escompté. C'est de son trafic sur les ferrailles que Jenson avait tiré sa fortune. Je m'en étais rendu compte moins d'une semaine après sa mort. La ferraille était un domaine qui nous était étranger, à Lola comme à moi. Depuis que la main de Jenson n'était plus à la barre, les affaires de ferraille s'étaient taries. Lola et moi devons nous contenter des revenus du restaurant, de la vente de l'essence et des dépannages. Or le total de ceux-ci se révélait sensiblement inférieur à ce que j'avais imaginé. Nous faisons, par semaine, un bénéfice net de deux cents dollars environ que nous partageons par moitié. N'ayant pas l'occasion de dépenser ma part, je l'enfermais chaque semaine dans le coffre afin d'augmenter le montant de mes économies. Ce qu'elle faisait de la sienne, je ne le lui avais jamais demandé.

— Ça ne rapporte pas autant que tu pourrais le penser... deux cents dollars par semaine environ.

Roy fit la grimace.

— Tu m'étonnes. J'aurais cru bien davantage.

Il alla à la fenêtre et jeta un coup d'œil au-dehors.

— Il doit y avoir moyen de ramasser le gros paquet, dans une boîte située comme celle-ci!

— Tu te trompes, l'endroit n'est pas assez passant.

— Mais justement, tout l'intérêt est là.

Il me dévisagea fixement.

— C'est le coin idéal pour monter une bonne petite combine. Tu t'en rends compte, n'est-ce pas?

— Qu'est-ce que tu veux dire?

— Tu n'as pas l'intention de rester enterré ici jusqu'à la fin de tes jours? Toi et moi, on a toujours voulu la

grosse galette.' Nous pourrions trouver le moyen de gagner une fortune dans ce trou perdu.

Je m'assis sur le lit et fronçai les sourcils :

— Quel moyen?...

— J'y songe à peine, mais les émigrants mexicains, par exemple? On pourrait les faire atterrir dans le coin pour deux cents dollars par tête de pipe. Pour eux ce serait l'endroit idéal. As-tu déjà pensé à ça?

— Si tu avais passé quelques mois à Farnworth, lui répliquai-je à voix basse, tu ne parlerais pas de cette façon-là.

Il se passa la main dans les cheveux et m'adressa un sourire contrit.

— Oui, je sais à quoi tu penses. Cette affaire nous l'avons montée de travers. Nous avons agi comme une paire d'idiots. Nous aurions dû observer ce Cooper pendant au moins une semaine. Nous aurions dû établir quelles étaient réellement ses habitudes. Nous n'avons pas monté cette affaire comme il aurait fallu.

— Nous n'aurions pas dû la monter du tout. Nous avons cherché les ennuis et nous les avons récoltés... Du moins, en ce qui me concerne. Parlons franc. Pour moi, les combines pas régulières de toutes sortes, c'est fini.

— Je te comprends, mais moi, j'ai toujours une même soif d'argent. Tôt ou tard, il faudra que je dégôte un solide filon. Et si ce n'est pas bientôt, ce sera jamais.

— Ce n'est pas ici que tu le trouveras : mets-toi bien ça dans la tête, lui dis-je.

Il haussa les épaules, puis sourit.

— Très bien. Compris. Alors, plus de combines. (Il alla à la commode, et ouvrit un tiroir.) Du moins pour le moment.

Il déposa quelques chemises dans le tiroir puis leva les yeux sur moi :

— Tu n'es donc plus pressé de faire fortune, Chet?

— Non, lui répondis-je. Farnworth m'en a guéri. Si tu y étais passé, tu en serais guéri aussi.

— Ça a été dur, hein?

Il prit sur le lit, une pile de mouchoirs et de chaussettes, tira un second tiroir et fit tomber dedans, chaussettes et mouchoirs. Puis, il s'écria :

— Hé! dis donc, qu'est-ce que c'est que ça?

Le ton de sa voix me fit sursauter.

— Ça, quoi?

Il glissa la main dans le tiroir, et ramena le revolver qui avait tué Jenson. J'avais oublié que je l'avais jeté dans ce tiroir après l'accident. J'avais oublié jusqu'à son existence.

A la vue de ce revolver dans la main de Roy, je blêmis. J'esquissai un geste pour le lui arracher, mais parvins à me maîtriser à temps.

— C'est celui de Jenson, fis-je d'une voix que je m'efforçai de rendre naturelle. Je l'ai trouvé après son départ.

Roy examinait l'arme. Il fit tourner le barillet, puis renifla le canon.

— On s'en est servi il n'y a pas longtemps, dit-il. (Il fit tomber la douille vide qu'il jeta sur le lit.) Tu étais au courant? (Il me regarda d'un air inquisiteur.) Qui est-ce qui s'est fait descendre, Chet?

Je fis un effort terrible pour soutenir son regard, mais j'y parvins.

— On n'a tué personne, lui répondis-je. Jenson avait l'habitude de tirer sur des éperviers. Il a dû oublier de nettoyer son revolver.

— Tirer des éperviers avec un calibre pareil? (Roy reposa le revolver sur le dessus de la commode.) Il fallait qu'il soit fortiche!

— Il n'a jamais rien touché.

Je fis deux pas en avant et ramassai le revolver que je rangeai dans ma poche.

— Bon, il se fait tard; je crois que je vais rentrer. Tu as ce qu'il te faut?

— Tout va pour le mieux.

Sa voix avait une résonance particulière qui me troubla.

— Pour le service de nuit, comment ça se passe?

— On fait un roulement. Ce soir, c'est mon tour. Demain soir, si tu veux, ce sera le tien.

— Parfait. Eh bien, ça me fait plaisir, cette petite conversation. C'est merveilleux de te retrouver, Chet. Je n'en crois pas ma chance.

Je lui donnai une claque sur l'épaule.

— Moi non plus.

J'étais arrivé à la porte.

— Dors bien!

— Compte là-dessus... Chet!

J'attendis.

Il se frotta la mâchoire, sans me quitter des yeux.

— Quoi?

— Nettoie donc ce calibre. Ça peut être dangereux de laisser traîner un pétard dans cet état-là.

Je ne pus soutenir son regard.

— T'as raison... Bon... Salut...

— Salut, mon vieux!

Je quittai le bungalow. Les lumières du restaurant étaient éteintes, mais la chambre de Lola était éclairée. Je me dirigeai vers le pavillon.

Lola, en soutien-gorge et petite culotte, était assise sur le lit. Quand j'entrai, elle commençait à retirer ses bas.

— Bon sang! je suis crevée! fit-elle en étouffant un bâillement. Ton ami me plaît bien, Chet.

— Oui il est très bien.

Je tirai le revolver de ma poche et le glissai dans

le premier tiroir de la commode. Elle me tournait le dos, si bien qu'elle ne put me voir. Je me promis en moi-même de nettoyer ce revolver le lendemain.

— Nous nous entendrons très bien tous les trois. Tu sais, c'est bizarre, Roy ne s'intéresse pas aux femmes. Je ne sais pas pourquoi mais, depuis qu'il s'est marié et que sa femme l'a trompé, il n'en a plus jamais regardé une autre.

Lola se mit debout pour se débarrasser de ce qui lui restait de vêtements. Elle alla décrocher sa chemise de nuit, et moi, je la regardai faire.

Tout en passant sa chemise, elle me dit :

— Un homme, ça s'intéresse toujours aux femmes... tout dépend de la femme.

— Ça fait trente ans que je le connais, lui dis-je. Il n'a eu qu'une femme dans sa vie. Celle qu'il a épousée et, au bout de deux ans, il en a eu assez.

Lola se mit au lit.

— Ça ne devait pas être grand-chose de propre, observa-t-elle. (Elle s'étira longuement, en bâillant.) Tu vas revenir à une heure, hein, Chet?

— Oui. (Je m'approchai d'elle et l'embrassai.) Dors bien. J'essaierai de ne pas te réveiller en rentrant.

— Je suis sûre de ne pas me réveiller. Je suis morte de fatigue. (Elle remonta les couvertures jusqu'au cou et m'adressa un sourire.) A propos, j'ai oublié de te demander : tout a bien marché pendant que j'étais là-bas?

J'éprouvai un petit pincement au cœur. J'avais oublié Ricks! Lola vit que j'avais changé de figure; elle se redressa brusquement.

— Qu'est-ce qui s'est passé, Chet?

— Ricks est venu cet après-midi. Il m'a tellement asticoté que je lui ai balancé un pain dans la gueule.

— Sans blague! T'as tapé dessus?

La voix de Lola avait monté d'un ton.

— Oui, j'ai été bien obligé.

Je lui expliquai alors ce qui s'était passé. Elle m'écouta, assise sur son séant, en ouvrant de grands yeux.

— Je lui ai proposé dix dollars pour arranger l'affaire, ajoutai-je, mais il me les a jetés à la figure en disant qu'il allait avertir les flics.

Elle se laissa retomber sur l'oreiller.

— Il s'en gardera bien! assura-t-elle. Et puis, même s'il nous dénonçait, ils savent bien que c'est un vieux salopard. Ils ne tiendraient pas compte de ce qu'il dirait.

— Je souhaite que tu aies raison.

— C'était de la folie de taper dessus, Chet!

— Je sais; enfin, nous verrons.

— Je suis certaine qu'on ne l'écouterà pas.

Je me penchai pour l'embrasser.

— Dors bien. Je reviendrai vers une heure.

— Demain soir, nous nous coucherons tôt puisque Roy prendra la relève.

Je passai les doigts dans sa chevelure soyeuse :

— Compte sur moi. A tout à l'heure!

XI

C'est pendant que nous prenions le petit déjeuner que je parlai à Roy de Ricks.

— Prends bien garde à lui, lui dis-je. Il s'amène toujours à l'improviste. Il est venu hier et il m'a forcé à le tabasser. C'était la dernière chose à faire, mais je l'ai faite. Il parlait d'aller se plaindre à la police.

Roy posa sur moi un regard inquisiteur.

— La police? Pourquoi?

— Il nous a surpris Lola et moi, en train de chahuter tous les deux. Il ne sait pas que Jenson est parti avec une autre femme. Il veut le trouver et faire des histoires.

Roy termina son café et prit une cigarette. Nous mangions seuls, Lola n'était pas encore levée.

— Pourquoi Lola ne lui dit-elle pas que Jenson ne reviendra pas?

— D'abord, ce n'est pas ses oignons, dis-je. Ensuite, il ne le croira pas.

— Je peux bien l'imaginer, dit Roy en secouant la tête. Moi, je n'en reviens pas qu'un type puisse être assez con pour lâcher une affaire pareille et une femme qui sache cuisiner comme celle-là!

— S'il vient faire une virée par ici quand nous n'y sommes pas, Roy, fais attention à lui. Ne lui laisse rien prendre et ne lui dis rien.

— Il va moucharder aux flics?

— Non; d'ailleurs s'il le fait, ils ne le croiront pas. (Je me levai.) Qu'est-ce que tu dirais de me donner un coup de main? Ici, il faut nettoyer la salle tous les matins. Je suppose que Lola profite de ce qu'elle a plus de personnel pour rester au lit...

Tandis que nous nous activions à nettoyer la salle du restaurant, Roy me dit :

— Parle-moi de Farnworth, Chet. Comment as-tu fait pour te sauver? D'après les journaux, tu serais le premier détenu à avoir réussi à passer au travers.

Je lui racontai mon évasion.

Il m'écoutait, fasciné, au point de rester appuyé sur le manche à balai et de temps à autre, secouait la tête, n'en croyant pas ses oreilles.

— Bon Dieu! T'es gonflé! dit-il quand j'eus terminé. Moi, j'aurais mieux aimé laisser tomber plutôt que d'oser affronter ces sacrés chiens!

— Oui, mais moi je crois que tu te serais exposé à n'importe quoi pour sortir de cet enfer, dis-je. Moi, je n'y retournerai à aucun prix. J'aimerais mieux crever!

Roy fit la grimace.

— Tu devrais pourtant être en sécurité, ici. Tu es très loin de Farnworth. Qui penserait à venir te chercher ici?

— C'est bien ce que j'imagine.

Par la fenêtre, je vis Lola qui venait du bungalow. Elle portait son bustier et son short. Elle avait retroussé sa chevelure sur le haut de la tête, en un chignon maintenu par un ruban vert.

Je me sentis envahi par un certain malaise en la voyant. Elle ne s'était pas vêtue de cette façon depuis des semaines. Maintenant qu'un nouveau mâle entrait en scène, elle se mettait tout à coup à exhiber ses appas. Je jetai un coup d'œil rapide à Roy qui astiquait le comptoir.

Lola pénétra dans la pièce toute souriante. Ce fut une véritable entrée de théâtre.

— Salut! dit-elle. Ça fait plaisir de voir trimer mes deux esclaves!

J'observai Roy. Il s'arrêta, leva les yeux et la contempla fixement. Elle s'appuyait à l'encadrement de la porte et le regardait droit dans les yeux. Je ne l'avais jamais vue aussi sensuellement provocante ni aussi séduisante.

Roy ne broncha pas. Il la contempla avec une parfaite indifférence et se remit à astiquer le comptoir.

— Salut, dit-il. Il n'y a donc que nous deux qui travaillions, ici?

Je vis Lola se renfrogner. Elle ne s'attendait pas à cette réception. Elle avait escompté que Roy serait sensible à cet étalage de charmes féminins. Rasséréiné, je me tournai de l'autre côté, pour dissimuler mon sourire de satisfaction. C'était bien toujours le même Roy. Les femmes ne l'intéressaient vraiment pas!

Elle se dirigea vers la porte de la cuisine. Là, elle s'arrêta pour regarder Roy encore une fois, mais il lui tournait le dos et sifflotait entre ses dents. Elle entra dans la cuisine et claqua la porte.

Roy m'adressa un clin d'œil complice.

— Les femmes... Je ne sais pas ce qu'elles ont, murmura-t-il. Elles ne sont jamais contentes.

— C'est ma faute, dis-je. Je lui ai dit que les femmes ne te faisaient ni chaud ni froid. Elle ne m'a pas cru. Peut-être que, maintenant, elle me croira.

Un camion s'arrêta devant les pompes et le conducteur fit jouer son avertisseur.

— Je vais m'en occuper, dit Roy et il partit en direction du camion.

J'entrai dans la cuisine.

Lola paraissait maussade. Elle avait revêtu sa blouse de travail et s'occupait à préparer des poulets à mettre à la broche.

— Allons au cinéma ce soir, Chet, me dit-elle. Roy gardera la maison. Nous pouvons facilement arriver pour la séance de minuit et nous serons de retour à trois heures du matin.

J'hésitai. Je ne trouvais pas bien sage de notre part de nous montrer ensemble à Wentworth.

— Je crois que nous ferions mieux d'attendre, Lola. Elle se retourna très vite, l'air fâché.

— Attendre quoi?

— Personne ne connaît encore notre histoire. Un jour ou l'autre il nous faudra bien répandre la nouvelle que Jenson a fichu le camp d'ici, mais jusque-là, il vaut mieux qu'on ne nous voie pas ensemble.

— J'en ai marre de sortir toute seule! me dit-elle. Je veux aller au cinéma ce soir et je veux que tu viennes avec moi.

— Bon... d'accord, nous irons. Il fera noir. Il est possible après tout, que personne ne nous repère.

— Mais, Chet, peu importe que quelqu'un nous repère, dit-elle avec impatience. C'est notre affaire, pas la leur.

— Tu m'as l'air d'oublier qu'il est enterré ici. Si la police vient et commence à tout retourner...

— Oui, si, si, si... Si ma tante en avait... Est-ce que tu crois que je vais passer le reste de mes jours dans la trouille de la police.

— Toi, tu t'en fous. Tu n'as pas été à Farnworth! A ce moment, Roy revint.

— Chet et moi, nous allons au cinéma ce soir, lui dit Lola. Pouvez-vous vous débrouiller tout seul? Nous partirons après le dîner. Vous aurez juste à distribuer l'essence et à servir quelques sandwiches.

Roy me jeta un coup d'œil. Il parut surpris.

— Mais bien sûr. Je m'en tirerai très bien.

Elle se retourna et commença à mettre les poulets à la broche.

— Si tu as une minute, Chet, me dit Roy, je serais content que tu regardes ma voiture. Il n'y a pas une prise qui tienne. Je n'ai jamais été doué pour la mécanique automobile.

— J'arrangerai ça, dis-je. Mais il serait temps que tu t'y mettes, toi aussi. Comment vas-tu faire s'il t'arrive une panne à réparer, pendant que Lola et moi nous sommes au cinéma?

Il ricana.

— Alors, je leur dirai que j'ai les mains en panne, moi aussi.

Il alla à la porte de la cuisine devant moi et l'ouvrit; puis il stoppa si brutalement que je faillis bien l'emboutir.

— Regarde qui c'est!

Il jeta un coup d'œil par la vitrine du restaurant.

Une voiture venait de s'arrêter; il y avait, dedans, deux types en chapeau mou et costume sombre. L'un d'eux, un fort gaillard ventripotent, sortit de la voiture, laissant l'autre au volant. Le soleil brillait sur l'étoile qu'il portait à son revers. Tandis qu'il s'extrayait de la voiture, sa veste s'ouvrit. Je vis le cuir de son baudrier et le 45 dans son étui.

— Des flics! murmura Roy d'une voix vibrante d'émotion.

Je sentis un frisson me courir le long de l'échine. Mon regard s'accrochait éperdument à Lola. Bizarrement, dans cet instant de panique, je me tournais vers elle avec le sentiment qu'elle seule pouvait me sauver.

— C'est le shérif, dis-je. Il vient ici.

Lola prit un torchon et s'essuya les mains.

— Je vais m'en occuper, dit-elle, aussi calme et aussi digne qu'un archevêque présidant une réception. Tout va pour le mieux, Chet.

Ça ne lui coûtait pas beaucoup d'être calme. Farn-

worth ne se dressait pas devant elle. Mais moi, la vue de ce gros shérif me glaçait les sangs.

Roy et moi nous restâmes côte à côte, à la regarder traverser la salle du restaurant. Quand le battant de la porte se referma sur elle, je l'entendis dire :

— Bonjour, shérif. Il y a une éternité qu'on ne vous a vu!

Je sentis la sueur inonder mon visage et m'appuyai au mur, en tendant l'oreille. Roy, de l'autre côté de la porte, écoutait aussi, tout en guettant mes réactions.

— Bonjour, madame Jenson. Je suis content de vous revoir. (Le shérif avait une voix puissante qui parvenait aisément à nos oreilles.) Est-ce que M. Jenson est là? Je voudrais bien lui dire un mot.

— Mais non, Carl est parti.

La voix de Lola semblait naturelle. Je l'imaginai face au shérif avec ses yeux verts toujours aimables et son air placide. Il lui fallait plus qu'un gros shérif pour l'impressionner, mais, à moi, il me donnait la chair de poule.

— M. Jenson est parti? (Sa voix décelait sa stupéfaction.) Mais c'est un événement, dites-moi! Ça n'est jamais arrivé jusqu'à présent, qu'il s'en aille d'ici. Où vais-je pouvoir le trouver?

— Je ne sais vraiment pas! (Elle s'arrangea pour montrer, par son intonation, qu'elle ne s'en souciait guère.) Il se déplace de toute façon. C'est ce qu'il m'a dit. Il doit être soit en Arizona, soit au Colorado. Depuis son départ, je n'ai pas eu de ses nouvelles.

— Savez-vous quand il reviendra, madame Jenson?

Il y eut un silence, puis elle déclara d'une voix froide et calme :

— Je ne crois pas qu'il reviendra.

J'entendis le shérif grogner de surprise.

— Il ne reviendra pas? Qu'est-ce que ça signifie?

— Il m'a plaqué!

Il y eut un long silence. Je l'imaginai, lui, la dévisageant et n'obtenant d'elle, en retour, qu'un regard dénué de toute expression. Roy écoutait avec le même intérêt que moi. Nos yeux se rencontrèrent. Il fronça les sourcils en secouant la tête.

Le shérif dit :

— Eh ben, ça, c'est une surprise! Qu'est-ce qui vous fait dire ça, madame Jenson?

— Ce n'est tout de même pas la première fois qu'un mari trouve une fille qu'il préfère à sa propre femme. (Elle essayait de prendre un ton acariâtre.) De toute façon, en quoi ça peut-il vous concerner, shérif? Si Carl veut se ridiculiser avec une femme, c'est son affaire, et non la vôtre.

J'entendis le shérif racler des pieds.

— C'est entendu, madame Jenson, mais je suis vraiment navré de l'apprendre. Alors, c'est une femme?

— Oh! je pense que c'est autant ma faute que la sienne. Je n'aurais pas dû l'épouser. Il était trop âgé pour moi. Dès le début, nous ne nous sommes pas entendus. Enfin, au moins, il s'est comporté correctement, il m'a laissé l'affaire. Je ne mourrai pas de faim. Pourquoi vouliez-vous le voir? Est-ce qu'il y a quelque chose que je puisse faire?

Le shérif toussa bruyamment pour s'éclaircir la voix.

— J'ai entendu dire que vous aviez un type qui travaille ici. Jack Patmore. C'est vrai?

Mon cœur se mit à battre avec violence. Je fis rapidement le tour de la cuisine pour y trouver une arme. Il y avait un couperet à viande sur la table. J'allongeai le bras et le pris. Je n'allais pas retourner à Farnworth. Si ce gros shérif s'imaginait pouvoir me capturer, il allait avoir des surprises.

Roy guettait toujours en secouant la tête. Il était blanc comme un linge. Sans doute voyait-il, à mon air,

que je n'allais pas me laisser arrêter sans combattre. La vue du revolver du shérif l'effrayait peut-être; mais pas moi. J'aimerais mieux me faire descendre que retourner à Farnworth.

J'entendis Lola dire :

— Patmore? Oui. Il travaille ici. Carl l'a engagé avant de partir. Je ne peux pas rester ici sans quelqu'un pour m'aider.

— Je comprends cela, madame Jenson. Je voudrais bien lui dire un mot.

— Je ne vous en empêche pas, dit-elle d'une voix tout à fait naturelle. Il ne doit pas être loin.

Roy s'approcha sans bruit.

— Je vais arranger ça, chuchota-t-il. Laisse-moi faire.

Il traversa la cuisine pour aller à la porte de derrière et partit très vite et sans bruit à la chaleur du soleil.

Lola disait :

— Il doit être de l'autre côté du chemin dans l'atelier de réparations. Voulez-vous voir si vous le trouvez?

— C'est ce que je vais faire, madame Jenson.

J'entendis le shérif aller à la porte, puis Lola dire :

— C'est sans doute George Ricks qui vous a parlé de Patmore, shérif?

— En effet, c'est lui.

— Il a dû se plaindre d'avoir été frappé par Patmore.

Il y eut un silence, puis le shérif fit, d'un ton gêné :

— Oui, en effet.

Lola poursuivit d'une voix sévère :

— Est-ce que par hasard, il vous a dit pourquoi Patmore l'a frappé?

— Ce Patmore me paraît plutôt mauvais coucheur, à ce que Ricks raconte.

— Il ne vous a pas dit que Patmore l'avait frappé parce que Ricks m'avait traitée de putain? (Son indignation paraissait tout à fait sincère.) Je suis sûre,

shérif, que vous auriez frappé Ricks si vous l'aviez entendu me traiter comme ça.

Le shérif se gratta la gorge.

— Oui, j'avais bien idée qu'il attigeait.

Sur ces entrefaites, j'entendis grincer le panneau garni de toile métallique et Roy lança un cordial :

— Bonjour, shérif.

— Est-ce que vous vous appelez Jack Patmore?

— Mais oui, dit Roy.

Je m'appuyai à la porte et écoutai. Roy avait ma taille. Il était brun comme moi et sa moustache était taillée comme la mienne. Si Ricks avait donné au shérif mon signalement, Roy pouvait fort bien passer pour moi.

Le shérif articula de sa grosse voix tonitruante :

— George Ricks dit que vous lui avez flanqué un pain dans la gueule, hier. Est-ce que c'est vrai?

Devançant Roy, Lola intervint.

— Je disais au shérif, dit-elle, que vous aviez frappé Ricks parce qu'il me traitait de putain.

— C'est bien ce que j'ai fait, dit Roy, d'une voix où perçait la bonne humeur. Et je vais vous dire autre chose, shérif. La prochaine fois que Ricks ramène son museau, je ne me contenterai pas de lui donner des coups de poing, je lui botterai les fesses par-dessus le marché!

Il y eut un silence, puis le shérif dit :

— D'où venez-vous, Patmore?

Mon cœur se mit à battre et ma poigne se serra sur le manche du hachoir.

Roy dit, avec une pointe de gouaille dans la voix :

— Oakville, en Californie. Au cas où vous ne le sauriez pas, shérif, dans ma ville natale, on ne laisse pas des salopards comme Ricks injurier les femmes. Si vous voulez mes empreintes, vous n'avez qu'à le dire, vous pouvez les prendre.

— Ça va, mon gars. Pas besoin de faire le malin. (Le shérif paraissait très gêné.) C'est mon boulot, qu'est-ce que vous voulez, de savoir les gens qui perchent dans le canton.

— Carl a rencontré Patmore dans une de ses tournées de ferraille, se hâta d'expliquer Lola. C'est pourquoi il l'a engagé à travailler pour lui.

Il y eut un silence, puis le shérif dit :

— Bon, c'est bien. Un bon conseil, Patmore. Jouez un peu moins des poings, à l'avenir.

— Si vous dites à Ricks de surveiller sa sale gueule, moi je surveillerai mes poings, dit Roy. Ça vous va?

— Bon, je lui parlerai, dit le shérif après une hésitation.

— Et si vous lui parlez, ajouta Lola, ayez donc la bonté de lui dire de ne pas venir ici. Il ne fait que m'empoisonner pour que je lui donne de l'argent.

— Je n'ai pas de mal à l'imaginer, madame Jenson. Votre mari m'en avait déjà parlé... C'est un vieux charpardeur. (Il y eut de nouveau un long silence.) Je regrette bien d'apprendre, poursuivit-il, que M. Jenson et vous, ça ne... (Il toussota pour s'éclaircir la voix.) Enfin, j'espère que cela s'arrangera.

— C'est très gentil à vous, dit Lola avec indifférence, mais il ne faut pas vous faire de bile pour Carl, ni pour moi. Carl est content, et moi aussi...

— Je suis heureux de vous l'entendre dire. (Sa voix avait l'air tout ce qu'on veut, sauf heureuse.) M. Jenson nous manquera bien. Je n'aurais jamais cru qu'il s'en irait d'ici — il y était né.

— Vous savez, il y a des femmes qui ont le don de faire faire les pires folies aux hommes les plus gentils du monde. (Elle avait repris un ton revêche.) D'ailleurs, je ne me plais pas tellement, par ici. Je n'ai pas l'intention d'y moisir, dès que j'aurais mis assez d'argent de côté, je m'en irai. Si Carl se donne la peine de

m'indiquer où il est, je lui conseillerai soit d'y revenir, soit de me laisser vendre la baraque. En tout cas, ce qui est sûr, c'est que je ne passerai pas le restant de mes jours ici!

— Oui, je comprends ça, madame Jenson. Si votre mari ne revient pas, je vois que vous ne voulez pas rester ici. C'est un endroit trop isolé pour une femme.

— Enfin, j'ai été contente de vous voir, shérif.

— Dommage que je n'aie pas l'occasion de venir ici plus souvent. C'est loin. Mais si vous avez besoin d'une aide quelconque, vous n'avez qu'à m'appeler.

— Je n'y manquerai pas. Merci!

Je l'entendis regagner la porte de son pas lourd.

— A un de ces jours, Patmore!

— A un de ces jours, shérif! dit Roy.

J'entendis aussi la porte claquer, puis la voiture partir et s'éloigner. Je remis le hachoir sur la table et essuyai mon visage en sueur.

Lola et Roy entrèrent.

— Tu t'es rudement bien débrouillé, Roy! dis-je. Je ne croyais vraiment pas pouvoir me tirer de ce merdier, cette fois-ci!

— Je vous avais dit que je m'en occuperais, dit Lola d'un ton excédé. Vous n'avez pas besoin de vous mettre dans des états pareils!

— Savoir! intervint Roy; moi aussi, j'aurais été dans tous mes états, à la place de Chet.

— Oh! les hommes. (Elle se remit à préparer ses poulets.) Vous faites des histoires à propos de rien!

Roy s'avança vers la porte et me sourit.

— Merci, Roy, lui dis-je. Tu as été chouette!

— Comme si je n'avais pas une sacrée dette à ton égard, dit-il en sortant.

Il y eut un long silence pendant lequel je regardai Lola disposer les poulets sur la broche.

— Voilà notre soirée fichue!

Elle se tourna vivement pour me regarder, les sourcils froncés.

— Qu'est-ce que tu dis?

— Je ne vais pas à Wentworth.

— Pourquoi pas?

— Allons, réfléchis un peu, je t'en prie, dis-je en me fâchant contre elle; si nous tombons sur le shérif; il croit que Roy c'est Patmore, à présent. Alors, on lui dira que je suis qui?

— Et si nous ne tombons pas dessus? répliqua-t-elle, les yeux étincelants.

— Je ne suis pas en état de m'exposer à ce point-là, Lola, tu le sais bien!

— Alors? Maintenant tu vas avoir peur, même d'aller à Wentworth, simplement parce que tu pourrais rencontrer ce gros lard?

— S'il a dans l'idée qu'il se passe ici quelque chose de louche, dis-je, essayant de maîtriser ma voix, il viendra jeter un coup d'œil aux alentours. Il risque même de déterrer Jenson. Ça ne t'amuserait pas, qu'il te joue ce tour-là, hein? Après tout, c'est toi qui l'as descendu, non?

— Tu crois? Comment le prouver?

Je la regardai fixement pendant un long moment, un peu choqué et très mal à l'aise.

— Bon, laissons tomber, dis-je. Nous sommes dans ce pétrin ensemble, Lola. Je ne peux pas aller à Wentworth ce soir. Je ne veux pas m'y risquer, même si tu y tiens tant que ça.

Elle me tourna le dos en haussant les épaules.

— Bien, alors tu n'iras pas à Wentworth, dit-elle. Ce n'est pas ce qui m'empêchera d'y aller, moi!

Je m'approchai d'elle, la pris dans mes bras et la serrai contre moi.

— Ne te fâche donc pas, chérie, dis-je. Essaie de comprendre!

Elle se dégagea brutalement.

— Je suis occupée. Tu ne le vois pas? Tu n'as donc rien à faire?

— Ah! bon, si c'est comme ça que tu le prends!

Elle me regarda par-dessus son épaule. Ses yeux verts avaient pris tout à coup un éclat glacial.

— Oui, c'est comme ça que je le prends; et je te conseille de déménager et d'aller habiter avec ton petit copain. Je veux le bungalow pour moi toute seule.

— Voyons, Lola....

— Tu as entendu ce que j'ai dit. Peut-être que tu ne t'en rends pas bien compte, mais c'est moi la patronne, ici. Puisque vous êtes si copains tous les deux, va donc coucher avec lui!

La haine soudaine que je lus dans ses yeux me fit frissonner.

— Bon, si c'est comme ça que tu...

— Oh! fous-moi le camp! C'est un bonhomme que je veux dans mon lit; pas une mauviette sans rien dans le ventre! Allez, va causer avec ton petit ami.

Je sortis en fermant la porte derrière moi.

Ainsi prit fin mon aventure avec Lola. Le plus drôle, c'est que maintenant que Roy était là, je m'en fichais pas mal. Pendant des semaines, j'étais allé chaque soir au bungalow avec elle, après la fermeture. Et chaque fois, ça m'avait valu un petit pincement au cœur. En pénétrant dans la chambre à coucher, je pensais à Jenson. Certes, je l'oubliais dès que j'avais Lola dans les bras; mais il y avait toujours ce diable de moment où j'entrais dans la chambre et où je pensais à lui.

Roy m'aida à transporter le lit d'une personne dans le cabanon.

— Alors, elle te renvoie à la niche! dit-il en rigolant. Ah! ces femmes! Elles nous feront tous tourner

en bourriques. Je ne veux plus en entendre parler. Je commence à comprendre pourquoi Jenson est parti.

Toute la journée, Lola avait boudé, sans m'adresser la parole. Vers dix heures, elle était montée dans la Mercury et était partie pour Wentworth. Ce n'est qu'après son départ que j'avais déménagé mes affaires du bungalow.

— Ça lui passera, dis-je. De toute façon, ça me changera d'avoir la compagnie d'un pote.

Pendant qu'il servait une voiture qui venait d'arriver, j'empaquetai mes affaires dans ma valise. J'avais le 45 dans le tiroir du haut de la commode que je partageais avec Lola. Quand je voulus le prendre, il avait disparu.

J'en fus complètement bouleversé. Seule Lola pouvait l'avoir pris. Je regardai dans les autres tiroirs de la commode, mais sans espoir de le découvrir et je ne l'y trouvai pas.

Je fouillai toute la chambre ainsi que les autres pièces du bungalow; mais en vain.

Pourquoi l'avait-elle embarqué?

Le reste de la soirée fut gâché pour moi. Je ne cessai de m'inquiéter et de penser à ce revolver. Je me rappelai le regard de haine qui était apparu dans ses yeux.

Je restai avec Roy pendant sa garde de nuit et nous allâmes nous coucher tous les deux vers une heure du matin. J'entendis Lola arriver aux environs de trois heures. J'étais dans mon lit, près de la fenêtre, et je regardais au-dehors. Je la vis parquer la Mercury et, à la clarté de la lune, entrer dans le bungalow. Je fus tenté de sortir de mon lit, d'aller là-bas et de lui demander ce qu'elle avait fait du revolver, mais je résolus d'attendre au lendemain matin. Je ne dormis pas beaucoup cette nuit-là.

Elle ne vint pas à la salle du restaurant avant onze

heures. Roy pelait des pommes de terre et je lavais la vaisselle de la veille au soir.

Elle avait l'air maussade, mais elle salua Roy normalement. Pour moi, elle fit comme si je n'existais pas.

Roy m'adressa un clin d'œil et m'indiqua la porte d'un mouvement de tête. Puis, arrêtant la machine à peler les pommes de terre, il sortit, nous laissant seuls.

— Où est le revolver? demandai-je.

Elle me regarda fixement.

— Je m'en suis débarrassée.

— Comment?

— Je l'ai enterré sur la route de Wentworth. Ça te va?

Je ne savais pas si elle mentait ou non.

— Pourquoi?

— On peut prouver que c'est avec ce revolver qu'il a été tué. Il est plus sûr de s'en débarrasser.

C'était plausible, mais je n'étais encore pas sûr qu'elle l'ait fait réellement.

— Ah! Chet, j'ai pensé...

— Et bien continue. Tu as pensé quoi?

— Maintenant que tu as ton copain, tu peux bien faire marcher la maison à ton compte. Moi, je m'en vais.

Je sentis ma poitrine se serrer.

— Tu crois que c'est une bonne idée?

— Bien sûr. J'ai toujours voulu partir. Je te l'ai dit et redit. Maintenant, avec Roy ici, c'est possible.

— Qu'est-ce que dira le shérif en te voyant partir?

— Tu pourras lui dire que je suis allée retrouver Carl et qu'on t'a confié la maison.

— Tu oublies que tous les postes de police ont mon signalement et ma photo. Désolé, Lola, mais ta combine ne marche pas.

Ses yeux se mirent à étinceler.

— Tu vas m'ouvrir le coffre-fort, Chet, et tu vas me

donner l'argent. Je m'en vais à la fin de la semaine, tu as compris?

— Ça ne peut pas coller, Lola, pour trois bonnes raisons. D'abord, on ne doit pas me voir. Si tu t'en vas, il apparaîtra que c'est Roy qui mène la baraque et le shérif pourrait bien être assez futé pour enquêter à ce sujet. S'il me trouve ici, je suis fichu. Secundo, Jenson est enterré ici, et si la police le découvre, il faut que tu sois là pour encaisser le coup. C'est toi qui as tiré dessus, c'est sur toi que ça doit retomber. Troisièmement, je n'ouvrirai pas le coffre-fort et tu n'auras pas l'argent. Dès l'instant où tu l'aurais, c'est moi qui serais dans le bain. Rien ne t'empêcherait de dire à la police que c'est moi qui ai tué Jenson. Tu peux être tranquille, je vais vachement faire gaffe pour que tu n'aïlles pas raconter des salades de ce genre-là!

Je m'attendais à la voir dans une rage noire; mais non. Elle perdit un peu ses couleurs, ses yeux s'assombrirent, mais elle conserva son calme.

— Tu es bien décidé, Chet?

— Oui.

— Bon. Me voilà prévenue. Mais il y a quatre ans que j'attends de sortir de ce sale trou. J'ai appris à être patiente. Je finirai bien par m'en aller, et, quand je le ferai, tu regretteras que je ne sois pas partie plus tôt!

— Puisque nous sommes en veine de conseils ou de menaces — permets-moi de t'avertir, moi aussi. Roy pourrait fort bien ouvrir le coffre; je le sais; mais ne te mets pas cette idée dans la tête. S'il ouvrait le coffre et voyait ce qu'il y a dedans, il le prendrait pour lui. Moi, je te le dis. Ne va pas t'imaginer qu'il tombera amoureux de toi. Je ne l'aurais pas engagé ici, si j'avais pensé un instant que tu puisses l'ensorceler. Je l'ai connu toute ma vie. Les femmes le dégoutent. Tu as déjà essayé de l'affoler, ça n'a pas marché, tu l'as bien

vu? La seule chose dans la vie qui l'intéresse, c'est l'argent. Il prendrait le fric et se débarrasserait de toi aussi sec; tu n'arriverais jamais à en voir la couleur. Ne te fais pas d'illusions. Si tu veux perdre le magot, tu n'as qu'à lui demander d'ouvrir le coffre!

Je la laissai braquer sur moi un regard scrutateur, et j'allai rejoindre Roy, qui balayait les alentours des pompes à essence.

Il me sourit ironiquement.

— J'avais fait exprès de vous laisser en tête à tête. Vous vous êtes embrassés? Vous avez fait la paix?

— Pas encore, dis-je.

Je ne pouvais m'empêcher de le dévisager, de me poser des questions à son sujet, de me demander si je pouvais être bien certain qu'il n'allait pas faire l'idiot avec Lola. En voyant son visage cynique et basané, je cherchai à me convaincre que je pouvais lui faire confiance.

— Elle s'en remettra, dis-je.

— Faut être vache avec elles, Chet, reprit-il. Y a pas une femme qui vaille qu'un homme se ronge les sangs pour elle. Y a des années que j'ai découvert ça. T'en fais pas, n'aie pas l'air embêté comme ça. Si celle-là ne veut pas filer droit, il y en a un tas d'autres qui marcheront.

— Oui, c'est vrai. Mais j'ai idée, Roy, quelle va essayer de t'embrigader pour pouvoir se débarrasser de moi. Je dis ça en passant, c'est simplement une idée que j'ai.

Il rit.

— C'est marrant! Parfait, laisse-la essayer. Tu me connais, mon pote! Elle ne m'aura pas. Qu'est-ce qu'elle cherche? A te rendre jaloux.

Je me demandai si j'allais lui parler du coffre, mais j'y renonçai. Si Roy savait qu'il y avait tout cet argent dans le coffre, il allait en perdre la boule. Il

s'acharnerait à me persuader d'ouvrir le coffre; or c'était précisément ce que je ne voulais pas faire, à aucun prix.

— Je crois que c'est ça qu'elle a derrière la tête.

Il secoua la tête.

— Ah! les femmes!

Les trois jours et les trois nuits qui suivirent furent plutôt tristes pour Lola. Comme elle continuait à me bouder, elle se retrouva sans personne à qui parler. Roy et moi, nous ne nous quittions pas. On se partageait le service de nuit et on jouait sans arrêt au gin-rummy.

Dès que la circulation devenait plus calme, nous installions une table sous la véranda et nous nous mettions à jouer. On pariait sur le papier. Nous n'échangeons pas d'argent, mais nous tenions le compte de nos gains.

Roy avait énormément de chance et jouait mieux que moi. C'est au cours de la quatrième nuit qu'il me dit avec un sourire en coin.

— Tu as perdu cinq cents dollars. Tu ferais mieux de t'arrêter avant d'être ruiné.

— Ne te casse pas pour la question de me ruiner, dis-je en rigolant. Le hic c'est de savoir quand tu seras payé.

— Pique. (Il battit les cartes.) Je saurais bien à quoi employer tes cinq cents dollars. La semaine prochaine les courses recommencent. Il y a un canasson qui va faire des étincelles. Si je pouvais mettre cinq cents dollars sur ce crack, j'en gagnerais cinq mille. C'est tout à fait le fric qu'il me faudrait.

Je pensai aux cent mille dollars dans le coffre.

— Tu ne saurais pas quoi en faire, si tu les avais, dis-je. Allons, fais un peu attention au jeu, sinon, c'est toi qui vas bientôt me devoir du fric.

Il se rassit sur sa chaise.

— Oui, je saurais bien quoi en faire, reprit-il. Avec

cinq mille dollars, je m'achèterais une participation dans un service de téléscrip-teurs hip-piques. Je connais un gars qui voudrait augmenter son capital. Trois fois ça et j'achète l'affaire. Alors, mon vieux, qu'est-ce que j'aurais comme fric!

— Couillon! Tu as déjà entendu parler de quel-qu'un qui a gagné la grosse galette avec un téléscrip-teur hip-pique?

— Je parle sérieusement, Chet. Si je pouvais réunir un petit capital, je pourrais vraiment gagner du fric. Je t'accorde qu'avec cinq mille, je n'irais pas loin, mais avec cinquante mille!

Mal à l'aise, je me trémoussai sur ma chaise.

— Ne pense pas à tout ça, va! Comment arriverais-tu jamais à dégoter cinquante mille dollars.

— Nous pourrions gagner ça en cinq mois, Chet. (Il se pencha pour me regarder.) J'ai tout combiné. Regarde, là derrière, il y a un bon hectare de bon sable dur. On peut y faire atterrir des planeurs. Je connais un type à Mexico qui paierait cent dollars par tête pour faire atterrir ici des immigrants clandestins du Mexique. On pourrait les transporter à Wentworth et à Tropica Springs et les abandonner là-bas. C'est la place idéale pour une combine comme ça.

— Je t'ai dit que j'en avais marre des combines de ce genre-là. Si tu n'es pas content ici, Roy, dis-le. Je suis très heureux de t'avoir avec moi, mais si tu veux y monter une affaire à la gomme, tu iras faire ça ailleurs.

Roy commença à distribuer les cartes.

— Bon, d'accord, dit-il, mais cette fois il ne me regarda pas. Je pense que tu laisses échapper une bonne occasion, mais ici, c'est toi que ça regarde. Il faut que je me procure de l'argent dans pas longtemps. Il faut même que j'en gagne beaucoup; ça m'ennuiera de troubler tes habitudes, mais il faudra que je m'y mette

dans un bout de temps. Je vais rester encore un peu, mais je ne peux pas me permettre de m'y enterrer à perpète. Il faut que je trouve un moyen de me faire un peu de fric.

— Ne fais pas l'idiot, Roy, lui dis-je d'un ton sévère. Tu te prépares des tas d'embêtements si tu penses comme ça. Ici, tu es indépendant, tu es ton maître et tu peux mener une vie pépère. Ce besoin d'argent qui te démange n'a rien de bon. Si tu avais été à Farnworth!

— Je sais, mais c'est comme ça, Chet. Je n'ai pas été à Farnworth et tu n'y aurais pas été non plus, si tu avais fait ce que je t'ai dit, au lieu de te précipiter dans la rue.

— Oh! écrase, dis-je. Jouons donc, si on doit jouer.

On fit alors deux parties et je gagnai les deux. Roy n'arrivait pas à bien réfléchir. Je savais qu'il était encore perdu dans son rêve insensé. Soudain, il lança les cartes sur la table.

— Oh! foutons le camp! dit-il, je suis fatigué. Je vais aller en écraser.

Mais c'était mon tour d'être de nuit, et, pour la première fois depuis cinq jours, Roy n'allait pas partager la garde avec moi.

— Bien sûr, vas-y! dis-je.

Il se leva et s'étira laborieusement tout en bâillant.

— A demain matin. Bonsoir!

Je le regardai se rendre au cabanon. Je vis la lumière s'allumer à la fenêtre. De l'autre côté du chemin la lumière de Lola brillait encore. Mes yeux allèrent d'une fenêtre à l'autre. Je me dis que Roy était soudain passé dans le camp adverse. Et de deux!

XII

Je n'avais pas besoin de m'en faire.

Le lendemain matin, Roy avait retrouvé son ancienne peau. Je me rendis compte qu'il avait été déçu de me voir repousser son projet d'émigrants clandestins, mais comme il avait dormi dessus, il semblait ne plus y penser.

Nous jouâmes au gin le soir en faisant des projets fantaisistes sur l'utilisation de ses gains. On parla de choses et d'autres mais pas de planeurs, ni de combine pour s'en mettre plein les pognes.

Je me sentis rassuré; non seulement parce qu'il avait retrouvé sa bonne humeur, mais aussi parce que Lola se dégelait peu à peu. Elle m'avait parlé une ou deux fois dans le courant de la journée, uniquement pour le boulot, mais au moins elle parlait.

Vers dix heures, ce soir-là, elle vint sous la véranda et nous regarda jouer au gin-rummy.

— Pourquoi ne jouez-vous pas avec nous, dis-je. Je vais aller vous chercher un fauteuil.

— On perd son temps à jouer aux cartes, dit-elle. Je vais me coucher. Je dois me lever de bonne heure. Il faut que je rapporte un tas de trucs de Wentworth demain. Lequel des deux vient me prêter la main?

Jusqu'à présent, elle s'était toujours débrouillée toute

seule pour ses achats à Wentworth. Sa question me stupéfia. Tandis que j'hésitai, Roy dit :

— Si tu ne veux pas y aller, Chet, moi j'irais bien. Je ne suis pas encore sorti depuis mon arrivée ici. J'ai des emplettes à faire. Ça te convient?

Un soupçon me traversa. Je le regardai. Il allumait une cigarette et son visage, éclairé par la flamme du briquet, n'avait rien d'extraordinaire.

— Bien sûr, dis-je. Du moment que vous revenez pour le déjeuner, je peux me débrouiller jusque-là.

— Je partirai à huit heures, annonça Lola. Bonsoir! Elle s'éloigna en direction du bungalow.

— Il faut que j'achète des chemises et une paire de chaussures, me dit Roy, en ramassant les cartes.

Mes soupçons s'évanouirent. A vrai dire, il n'avait pas quitté la *Dernière Chance* depuis sa venue. Il avait vraisemblablement besoin de nouveaux vêtements, mais j'aurais préféré ne pas le voir y aller avec Lola. Ça me contrariait. J'étais sûr qu'elle allait essayer de le travailler.

Trente-cinq kilomètres en voiture jusqu'à Wentworth et retour, c'était beaucoup pour les laisser seuls ensemble.

— Du calme, petite tête, dit Roy en allongeant le bras pour me taper sur le genou. Je sais ce que tu penses. Laisse-la essayer. Elle ne m'aura pas.

— Je n'ai pas d'inquiétudes, dis-je.

Mais quand je les vis partir ensemble, le lendemain matin, je me sentis vraiment isolé et mal à l'aise. Pour occuper mon esprit, je me mis à démonter le moteur de la fourgonnette, mais même en travaillant sur un boulot que j'aimais, je continuais à penser, à m'étonner, à me désoler.

Un gros camion chargé de caisses à claire-voie s'arrêta près des pompes. Le conducteur, bonhomme trapu d'un certain âge, aux cheveux blonds parsemés de mèches blanches, à la grosse figure rougeaude abritée

sous un chapeau mou, descendit de son siège, en s'essuyant le visage avec un mouchoir sale.

— Il n'y a pas longtemps que vous êtes ici, me dit-il en me regardant avec curiosité remplir ses réservoirs. Où est-il donc, Carl Jenson?

Je me dis que c'était un Suédois et peut-être un ami de Jenson et lui racontai l'histoire du voyage en Arizona.

Il parut passablement embêté. Je vis son visage se plisser et ses yeux, qui me regardaient fixement, se durcir.

— Il ne s'est jamais éloigné d'ici auparavant, à ma connaissance, dit-il. Il y a vingt ans que je fais la navette et je l'ai toujours vu ici. En Arizona, dites-vous? Il va ouvrir une nouvelle station-service. Ça veut dire qu'il ne reviendra pas.

— Il reviendra pour évacuer les lieux.

— Il a emmené sa femme?

— Elle fait marcher la maison pendant son absence, moi, je ne fais que l'aider.

— Vous êtes un ami à elle? me demanda-t-il tandis que je vissais les bouchons de ses réservoirs.

— Moi, je ne suis que l'employé. Qu'est-ce que vous voulez dire?

— C'est une pas grand-chose. J'ai été bougrement épaté quand je l'ai retrouvée ici, mariée avec Jenson. (Il s'appuya contre son camion et se mit à rouler une cigarette.) Figurez-vous que je l'ai connue à Carson City, il y a cinq ans. Elle avait épousé un type qui s'appelait Franck Finney. Il s'occupait d'un garage et d'un snack-bar, elle l'aidait. Ce n'était pas à lui; il gérait simplement. Vous savez ce qui lui est arrivé?

J'étais tout oreilles et ne soufflai mot.

— On l'a trouvé mort dans le snack-bar, un matin. Il avait un revolver dans les mains et la cervelle éparpillée sur le plancher. Elle a raconté qu'elle avait entendu un coup de feu, du premier étage où elle était. Elle est descendue et l'a trouvé. On a vérifié le tiroir-

caisse. Il manquait plus de deux mille dollars, ce qui a pu laisser croire que Finney puisait dans la caisse depuis des mois. On n'a jamais trouvé l'argent. Les flics ont estimé que c'était elle qui l'avait, mais ils n'ont jamais pu le prouver. Il y a même un flic qui a prétendu que c'était elle qui avait tué Finney. Ils en ont discuté pendant des mois, mais ils n'ont jamais pu le prouver non plus. Elle a quitté la ville peu de temps après. Vous imaginez ma surprise quand je l'ai vue là, mariée à un brave homme comme Jenson!

— C'est la première fois que j'entends parler de ça, dis-je, en m'efforçant de dissimuler mon trouble.

— Ce n'est pas un genre de truc qu'elle irait crier sur les toits, reprit le camionneur. Jenson est brave, n'est-ce pas. C'est bien vrai qu'il est en Arizona?

Je me sentis glacé; tout à coup, je venais de sentir le danger. Ce Suédois pouvait être bien plus redoutable que Ricks.

— Il est très bien, dis-je en me forçant à regarder les yeux pâles fixés sur moi. J'ai reçu une lettre de lui l'autre jour. Il est très content de sa nouvelle station-service. Peut-être qu'il sera là, la prochaine fois que vous repasserez.

Il parut respirer.

— Ça me fait bien plaisir de vous entendre dire ça. Vous savez, pendant un instant, quand vous m'avez dit qu'il n'était pas là, il m'est venu à l'esprit... qu'il était peut-être bien mort.

J'étais en nage.

— Mais ce qu'on raconte d'elle... qu'elle aurait descendu son mari, dis-je, ça n'est pas prouvé...

Il parut soudain fort gêné.

— Non, mais ça a drôlement fait jaser.

— Autant que je sache, Mme Jenson rend M. Jenson très heureux, dis-je. Il n'aimerait pas qu'une histoire comme celle-là fasse le tour du pays. Je crois qu'il serait

très fâché contre vous s'il apprenait que vous racontez ça.

— Vous croyez qu'il est heureux avec elle?

— C'est ce que je vous dis.

— Bon, peut-être. Ça ma échappé. Oubliez ça, hein, voulez-vous? Et n'en dites rien à M. Jenson.

— N'en dites rien, vous non plus. (Je pris l'argent qu'il me tendait.) Ce genre de bavardage peut provoquer des catastrophes.

Il monta sur son camion, fit claquer sa portière et s'éloigna. Je vis à son air que je l'avais troublé. Il m'avait troublé, moi aussi. Je restai à le regarder s'éloigner. Toutes sortes de pensées me tourbillonnaient dans l'esprit. Ainsi, Lola avait été mariée auparavant! Son mari avait péri de mort violente! De l'argent s'était envolé! Mon cœur se serra. Jenson aussi avait péri de mort violente, et peut-être que si je n'avais pas refermé le coffre, beaucoup plus d'argent encore aurait disparu cette fois-là!

J'allai sous la véranda du restaurant et m'y assis. J'allumai une cigarette. Mes mains tremblaient. Selon le camionneur, la police de Carson City pensait non seulement que Lola avait pris l'argent, mais encore qu'elle avait assassiné son mari.

N'avait-elle pas assassiné aussi, Jenson?

Je revoyais en pensée cette scène qui me paraissait à présent terriblement proche. J'avais cru que le bruit de la porte du coffre, en se refermant, lui avait fait crisper accidentellement le doigt sur la détente et que le revolver était parti, tuant Jenson.

Accidentellement?

Je jetai ma cigarette à demi consumée, et m'essuyai le visage du revers de la main.

Accidentellement... était-ce bien le mot?

Cela avait l'apparence d'un accident, mais on la soupçonnait d'avoir tué son premier mari et il manquait

de l'argent. Avait-elle tiré sur Jenson délibérément? N'était-ce pas plutôt un assassinat? Elle aurait pu me le faire encaisser. Puis j'eus une autre idée qui me fit sursauter.

La porte du coffre était ouverte quand elle était entrée dans la pièce avec le revolver. On pouvait supposer qu'elle voulait tuer d'abord Jenson, moi ensuite, et prendre l'argent dans le coffre. Elle aurait dissimulé une bonne partie du magot et appelé la police. Elle aurait raconté qu'elle et Jenson m'avaient surpris en train d'ouvrir le coffre et que j'avais tué son mari; puis elle m'aurait, par ruse, subtilisé le revolver et m'aurait tiré dessus en état de légitime défense. J'étais un évadé de Farnworth : un homme avec un passé. Le gros shérif de Wentworth aurait très volontiers accepté la version de Lola.

Mais elle ne m'avait pas tué, parce que j'avais fermé le coffre au moment où elle abattait Jenson. Elle avait été assez rapide et maline pour comprendre qu'elle n'arriverait jamais à ouvrir le coffre, mais que, moi, je le pouvais. Quand elle s'était rendu compte que le chantage ne réussirait pas à me le faire ouvrir, elle avait soudain retourné ses batteries et fait mine de m'aimer. Puis, elle était redevenue hostile dès qu'elle avait découvert que je n'étais pas le seul au *Relais de la Dernière Chance* à pouvoir ouvrir le coffre. Roy aussi pouvait y arriver.

Elle détenait le revolver. J'étais maintenant convaincu qu'elle m'avait menti en prétendant l'avoir enterré. Il en résultait que la vie de Roy et la mienne pouvaient être en danger. Elle pouvait amener Roy à ouvrir le coffre et l'abattre ensuite. Elle pouvait me tuer aussi. Son histoire serait à peu de chose près la même que celle qu'elle aurait racontée, si elle m'avait descendu en même temps que Jenson.

Je me levai.

Ce n'était qu'un enchaînement d'hypothèses déclenché par le bavardage malveillant d'un vieux camionneur suédois. Il était possible que Finney se soit suicidé et que les coups de revolver reçus par Jenson soient partis par accident, mais je ne tenais pas à m'exposer à de nouveaux risques. Je me rappelais la dureté de ses yeux verts. Il y avait un moyen de la faire tenir tranquille. J'allais prendre l'argent dans le coffre et laisserais la porte ouverte, pour lui montrer l'inutilité de s'escrimer sur Roy ou d'essayer de me tuer.

Il me faudrait une bonne cachette pour l'argent; ce ne serait pas difficile. Je consultai ma montre. Il était dix heures dix. Ils ne rentreraient pas avant midi. J'enterrerais l'argent dans la tombe de Jenson. Si elle voulait le fric, il faudrait qu'elle déterre aussi le cadavre.

C'était une bonne idée, mais ça ne marcha pas. Comme je me dirigeais vers le bungalow, un camion remorquant une Packard 1955 descendit la route de Wentworth et j'eus sur les bras une grosse réparation. Le conducteur de la Packard était pressé d'arriver à Tropica Springs. C'était un représentant énergique et impatient; impossible de lui refuser. Je travaillais encore sur la Packard quand Lola et Roy revinrent de Wentworth.

Pendant les trois jours et les trois nuits qui suivirent, je n'eus jamais l'occasion d'approcher du coffre-fort.

Lola était toujours aux environs. Elle avait renoncé au service de nuit, et dès que Roy et moi, nous nous installions pour jouer aux cartes, elle allait se coucher.

A présent, elle me parlait, mais une certaine réserve dans sa manière d'être m'avertissait que nous ne serions plus jamais dans les mêmes termes qu'avant l'arrivée de Roy. Je n'essayai même pas de la caresser. Je n'en avais pas envie. Je me méfiais d'elle, à l'affût d'un signe confirmant qu'elle projetait de m'assassiner, mais ce signe ne venait pas.

J'observais Roy aussi, pour voir s'il y avait un changement dans son attitude, après son voyage à Wentworth avec Lola. Pas le moindre changement.

Il y avait des moments où j'étais tenté de le mettre dans la confiance, mais je m'abstins. D'instinct, je sentais que dès qu'il saurait ce qu'il y avait dans le coffre, il ne pourrait s'empêcher de vouloir s'emparer d'un magot aussi tentant.

Je me retins donc, espérant que tôt ou tard elle et lui retourneraient à Wentworth et que j'aurais ainsi accès au coffre-fort.

L'occasion se présenta la semaine suivante lorsque, faisant la vaisselle après un dîner où nous avons eu beaucoup de clients, Lola dit :

— On passe un bon film à Wentworth. Je vais y aller. La vedette française Brigitte Bardot, je veux la voir. Est-ce que l'un de vous m'accompagne?

Roy fit signe que non.

— Pas moi... Je ne vais voir que les films de gangsters.

Je tenais beaucoup à le voir y aller. Ils ne reviendraient pas avant trois heures du matin. J'aurais tout le temps voulu pour prendre l'argent dans le coffre et l'enterrer avant leur retour. Après minuit, je n'aurais pas à craindre d'être dérangé.

— Voyons, Roy, fis-je, moi, je suis cloué ici. Tu sais bien que je ne peux pas aller à Wentworth, d'ailleurs c'est mon tour de service de nuit, de toute façon. Cours le risque. Tu vas peut-être avoir un béguin fou pour la star française.

Il me regarda, intrigué.

— J'aime autant jouer aux cartes.

— C'est un peu mufle pour Lola, de la laisser faire trente-cinq kilomètres toute seule!

Je craignis de découvrir mon jeu, car maintenant

Lola me regardait d'un air perplexe, mais il me fallait bien tenter le coup.

— Eh bien, quand vous serez décidés, dit-elle. Je ne vous demande pas de me faire une amabilité. Je peux bien y aller toute seule.

Roy se mit à rire.

— Bon, je vous accompagne, annonça-t-il. Allons-y! Vers neuf heures trente, Lola sortit du bungalow. Elle portait une tunique blanche que je ne lui avais jamais vue. Serrée autour de la poitrine et ouverte sur les hanches. Elle s'était beaucoup appliquée à son maquillage. A sa vue, mon cœur se mit à battre et j'en fus fâché.

Je la regardai monter dans la Mercury à côté de Roy. Il me sourit en mettant le moteur en marche. Du coin des lèvres, il me dit :

— C'est toi qui l'as voulu, mon pote, pas moi.

C'était une remarque à laquelle je ne m'attendais pas de sa part, mais ça m'était égal. Une fois que j'aurais enterré l'argent, j'aurais barre sur eux deux.

— Amuse-toi bien! lui dis-je.

Lola me regardait, les yeux moqueurs.

— On n'y manquera pas.

— Ne laisse pas la taule se barrer! s'écria Roy.

Il embraya et la Mercury démarra. Pendant quelques instants, je restai immobile à contempler les feux arrière qui escaladaient la côte en direction de Wentworth, puis j'allai au bungalow. Mais j'aurais dû savoir que cela n'allait pas être tellement facile.

La porte du bungalow était fermée à clé. Ce n'était pas une serrure ordinaire et il me fallut aller à l'atelier de réparations pour prendre un bout de fil de fer. Je dus le façonner en forme de crochet et cela me prit quelques instants pour faire jouer la serrure.

J'entrai dans le salon et m'accroupis devant le coffre-fort. Ouvrir n'était rien, je l'avais fait assez souvent,

mais ce soir, probablement parce que j'étais nerveux, il me fallut plus de temps que les autres fois. Juste au moment où j'ouvrais le coffre, j'entendis corner une auto.

Une Cadillac gris et jaune, stationnait près des pompes. Je brouillai la combinaison et m'assurai que la porte était bien refermée, puis jurant entre mes dents, je sortis servir de l'essence à la voiture.

Le conducteur, sa femme et quatre mioches terribles voulaient manger. Je leur fis des sandwichs. Ils restèrent une demi-heure dans la salle du restaurant. Au moment où ils repartaient, un camion survint et le chauffeur voulut des œufs au jambon. Cela continua ainsi. Je m'y attendais et n'en fus pas particulièrement surpris. C'était l'habitude. Vers minuit la circulation cesserait. J'avais encore trois heures devant moi pour faire le boulot, ce qui suffirait.

A minuit, il n'y avait plus de voitures sur la route. Je m'assis sous la véranda. Je guettaï la longue route sinueuse éclairée par la lune pendant dix minutes, puis je me levai et retournai au bungalow, mais je fis halte et cette fois je sentis une bouffée de désespoir en voyant les phares d'une auto s'approcher à vive allure.

J'étais certain que cette auto allait s'arrêter, au moins pour prendre de l'essence. Je me dirigeai vers les pompes pour gagner du temps. Quand la voiture stoppa, je m'aperçus que c'était une vieille Buick poussiéreuse. Il y avait deux hommes dedans. Le conducteur se pencha à la fenêtre en regardant dans ma direction.

C'était un homme de mon âge qui portait un chapeau mou noir, une chemise noire et une cravate blanche. Sa figure, tannée par le soleil, était maigre et comme taillée à coups de serpe. Il avait de petits yeux noirs brillants comme des éclats de verre et tout aussi dénués d'expression.

Son compagnon était gras et basané. Il avait la moustache clairsemée, les yeux étroits, d'un noir anthracite :

un Mexicain. Il portait un vieux costume gris clair tout taché et un sombrero dont la cordelière passait sous son double menton.

Les nouveaux venus avaient une allure qui ne me disait rien qui vaille. D'instinct, je flairai en eux un danger. C'était la première fois, depuis que j'étais à la *Dernière Chance*, que j'avais tout à coup conscience d'être seul dans un bled perdu.

Le Mexicain me dévisageait, tandis que l'autre regardait les alentours, perçant l'ombre de son regard dur et blême.

— Faut-il faire le plein? demandai-je en décrochant le tuyau à essence.

— Ouais, le plein, dit le Mexicain.

L'homme à la cravate blanche descendit de la voiture, en continuant de regarder aux alentours. En mettant la pompe en marche et en commençant à verser de l'essence, je l'observais. Il retira son chapeau et s'en servit pour s'éventer. Sa chevelure noire qui commençait à s'éclaircir était humide de sueur.

— Il fait drôlement chaud, dis-je. C'est la nuit la plus chaude que j'aie jamais vue!

Je parlais pour le plaisir de parler. Ces deux-là m'inquiétaient. J'avais idée qu'ils pourraient bien m'assommer et rafler la caisse. Puis une pensée me vint à l'esprit qui me glaça les sangs : Et s'ils trouvaient le coffre-fort dans le bungalow?

L'homme à la cravate blanche avait détaché une épingle du revers de son veston et se mit à se curer les dents. J'avais maintenant nettement l'impression qu'il me regardait, mais pas mon visage, bien plutôt l'ouverture en V de mon col de chemise.

— C'est ta taule, mon mignon? me demanda-t-il de but en blanc, d'une voix douce et traînante. Tu habites ici avec ta femme et tes enfants?

C'est le genre de question que n'importe qui pouvait

poser, mais, venant de lui, elle avait, je ne sais pourquoi, quelque chose de sinistre.

— Je ne suis qu'un employé, dis-je en regardant le cadran de la pompe, mon patron et l'autre employé vont revenir d'un moment à l'autre.

Je me dis que c'était un moyen de leur faire savoir que je n'allais pas être seul longtemps encore. Il farfouilla dans sa dent avec l'épingle, la suçà et la repiqua à son revers.

J'arrêtai la pompe, pris l'éponge dans le seau et commençai à nettoyer le pare-brise. Je les tenais à l'œil comme on surveille un serpent qui s'est introduit dans votre salle de bains pendant que vous prenez votre douche.

— On va manger quelque chose, Sol, dit au Mexicain l'homme à la cravate blanche. (Il me regarda.) Qu'est-ce que tu peux nous donner, mon mignon?

— A cette heure-ci, il n'y a que des sandwiches, dis-je.

— Vaudrait mieux quelque chose de meilleur que des sandwiches. Allez! magne-toi le train. J'ai faim.

Je jetai subrepticement un coup d'œil à ma montre. Il était minuit vingt. Lola et Roy ne rentreraient pas avant au moins deux heures et demie. Décidément, j'étais coincé par ces deux lascars!

J'allai dans la salle du restaurant, les deux hommes s'amenèrent en flânant derrière moi. Ils s'arrêtèrent au milieu de la pièce pour jeter un coup d'œil circulaire.

— Alors y a personne ici, à part toi? demanda l'homme à la cravate blanche.

Il pouvait facilement s'en rendre compte par lui-même; aussi lui répondis-je que j'étais seul pour l'instant.

— Mangeons! Qu'est-ce que tu peux nous préparer?

— Vous pouvez avoir du poulet frit, si vous voulez attendre, ou des hamburgers et des sandwiches.

Sol passa à côté de moi, fit le tour du comptoir, ouvrit

la porte de la cuisine et regarda à l'intérieur. Il revint en secouant la tête en direction de l'homme à la cravate blanche.

Je sus alors que j'étais parti pour avoir des embêtements.

L'homme à la cravate blanche me dit :

— Tu n'as pas d'autre téléphone?

Il tapotait sur le téléphone accroché au mur.

— Non, dis-je.

Je gardais les mains sur les hanches, prenant bien garde de ne faire aucun mouvement précipité. Il prit l'appareil et arracha le fil. Ce faisant, il m'observait avec ses yeux de serpent.

— Fais-nous cuire ce poulet, dit-il. Tu le surveilles, Sol?

J'allai dans la cuisine avec Sol sur mes talons. J'avais bien du mal à respirer.

— Qu'est-ce que ça veut dire? dis-je en mettant le poulet à chauffer.

— Ne te bile pas, mon joli, dit Sol en s'asseyant à la table. (Sa main grasse et brune caressait la crosse de son revolver.) Faut pas te tracasser comme ça! (Il y eut un silence.) Tu te plais, par ici? Tu ne trouves pas ça trop isolé?

— J'y suis habitué, fis-je sentant mes lèvres se raidir et mon cœur battre à grands coups.

— T'es marié?

— Non.

— Comment tu fais quand t'as besoin d'une femme, alors?

— Je me débrouille.

L'homme à la cravate blanche entra portant un plateau de sandwiches qu'il avait pris dans la vitrine de la salle à manger.

— Sers-toi, Sol. Ils ne sont pas trop dégueulasses. (Il parlait la bouche pleine.) Surveille le phénomène et

amuse-le. Moi, je vais jeter un coup d'œil aux alentours.

Sol prit deux sandwiches et se mit à manger. L'homme à la cravate blanche sortit.

— Eddie est formidable, me dit Sol. Il faut le traiter gentiment. Il a détente facile, mais, si on est chic avec lui, il est formidable.

Je ne dis rien, Il n'y avait rien à dire, mais je réfléchissais sérieusement. Ce gros Mexicain ne devait pas être dur à prendre. Si je pouvais le mettre hors d'état de nuire, je pourrais ensuite m'occuper d'Eddie; pas question de me charger des deux à la fois, mais l'un après l'autre, ça ne me paraissait pas impossible.

Sol me dit :

— Combien t'as de fric, dans cette crèche?

— Pas beaucoup, dis-je. On est allé à la banque cet après-midi.

— Tiens? Ça alors, c'est vache. Nous, on veut du fric, on en veut même salement.

Il rafla deux autres sandwiches et se mit à les enfourner dans sa vaste bouche.

— On croyait que dans un bled perdu comme ici, il devait y avoir des tas de pépètes empilées dans un coin.

— Il y a cent dollars dans le tiroir caisse, dis-je.

— Il faudrait qu'il y en ait un peu plus que ça, mon mignon, si tu ne veux pas qu'on te fasse ton affaire.

Je posai deux assiettes sur la table. J'étais haletant. Si je devais m'attaquer à ce gros lard, c'était maintenant, ou jamais. J'avais empoigné la poêle à frire dans laquelle il y avait le poulet et la graisse bouillante.

— Il y a aussi l'argent de l'essence, poursuivis-je en m'approchant de la table. Il y a peut-être cinquante dollars dans la sacoche, mais pas plus.

Il écarta sa grosse masse de la table et resta à me surveiller tandis que, l'écumoire à la main, je m'apprêtais à faire passer le poulet dans les assiettes.

— Il faudra en trouver davantage, mon joli, dit-il. Ed n'est pas le type à se laisser couillonner

D'un mouvement sec du poignet, je lui jetai alors le contenu de la poêle à frire en pleine poire. L'huile bouillante le fit hurler et il recula en titubant. Le poulet dégringola le long de son veston, il y en eut même un morceau qui alla se loger sur le rebord de son chapeau. Sa main fébrilement se mit à chercher en tâtonnant le pistolet. Je le frappai derechef en pleine figure avec la poêle brûlante. Puis, comme il reculait en chancelant, je fonçai en avant et lui appliquai un formidable pain sur le côté de la mâchoire. Il s'écroula. Je me penchai alors au-dessus de lui et lui ôtai son revolver. Avec la crosse, je lui assenai encore un bon coup sur le front, car il essayait de se relever. Il retomba comme une masse, les yeux révulsés.

J'avais son pétard.

En me relevant, j'entendis la porte du restaurant s'ouvrir. Je bondis à l'autre bout de la pièce et éteignis la lumière. Je ne sous-estimais pas Eddie. C'était un tueur professionnel. Mais au moins, j'étais armé.

XIII

— Sol?...

L'homme à la cravate blanche avait chuchoté ce nom; on le sentait sur le qui-vive.

Je m'écartai sans bruit de deux pas sur le côté et me trouvai ainsi près de la porte de derrière. Je n'étais pas un tireur d'élite. Le lourd 45 me paraissait peu maniable, mais il me rassurait beaucoup.

La lumière s'éteignit alors dans la salle du restaurant et j'entendis craquer le plancher.

— Tu es là, Sol?

Je posai la main sur la poignée de la porte et la fis tourner tout doucement en me disant que j'avais plus de chances de m'en sortir à l'air libre.

J'entendis alors Sol remuer, puis grogner. Il devait avoir la tête dure comme du béton. Je croyais l'avoir endormi pour un bon moment, au moins le temps de m'occuper d'Eddie, mais il allait falloir faire vite si je ne voulais pas les avoir tous les deux sur les reins.

La porte de derrière était ouverte à présent. L'avant-veille j'avais huilé les gonds et elle venait de jouer sans le moindre grincement.

Je sentis l'air chaud du désert me fouetter le visage, tandis que je me glissai à reculons, en tenant gauchement le 45 braqué en direction de la porte de la cuisine.

A ce moment précis, une détonation retentit. Je vis l'éclair d'une arme à feu, une balle me siffla aux oreilles, mon cœur se mit à battre la chamade; mon visage s'inonda de sueur. Je sautai les trois marches et allai me tapir dans l'obscurité. Décidément, il avait un tir un peu trop précis pour mon goût. Je restai un moment sans bouger, l'oreille tendue. Je n'entendais que les battements sourds de mon cœur. Je regardai rapidement la route blanche qui se détachait au clair de lune, mais ne vis approcher aucune lumière de phares. J'étais seul. Pour sortir de ce merdier, je ne pouvais compter que sur moi-même.

Une grande flaque de lune baignait les pompes à essence. Autour de la salle de restaurant et de l'atelier de réparations, les ténèbres étaient épaisses. Le pavillon aussi était dans le noir, mais pour y arriver, il fallait traverser la clarté de la lune.

Pas à pas collé au mur du restaurant, je reculai.

Une voix douce monta de l'obscurité :

— Hé! mon joli, jette ton flingue et viens ici les mains en l'air. Allons, lâche ton feu!

Cette voix insinuante faillit presque me persuader de tirer dans sa direction, mais je me retins juste à temps. Je compris que la lueur de mon revolver me ferait repérer. C'est ce qu'il voulait. Je le manquerais, mais lui ne me raterait pas.

Tapi dans le noir, je restai sans bouger, les yeux braqués en direction de la voix, mais sans pouvoir la situer.

— Allons, mon joli, poursuivait la voix, lâche ton flingue. On ne te fera pas de mal, si tu t'amènes les mains en l'air. Je n'en veux qu'à ton fric, viens donc!

La voix était-elle plus proche? C'est ce qu'il me semblait. J'étais terrifié. Je savais que, s'il m'apercevait, s'il repérait l'endroit où je me tenais, il allait me tuer.

Très lentement, je me laissai glisser par terre. Ce

faisant, ma main toucha une pierre, mes doigts se refermèrent sur elle. Je la ramassai et la jetai dans l'obscurité, loin de moi. Elle alla rouler contre le mur du restaurant, de l'autre côté des marches.

Un coup de feu éclata aussitôt; l'air m'aveugla. Une balle siffla au-dessus de ma tête. Si je n'avais pas été à plat ventre, j'étais fichu. Il n'avait pas tiré loin de moi, mais bel et bien sur moi et cela prouvait, mieux que tout le reste, que c'était vraiment un professionnel.

Le coup provenait du haut du perron; mais à en juger par les piétinements précipités que j'entendis ensuite, il avait dû sauter à terre et se cacher ensuite derrière le perron, pour me faire face.

Je me mis à reculer, m'attendant à tout moment à entendre une autre détonation et à sentir une balle me lacérer. C'est alors que je l'aperçus. Quelque chose de clair bougeait, à moins de quinze mètres. Ça ne pouvait être que sa cravate blanche. Pour un tireur professionnel, ce n'était guère malin de porter une cravate blanche; elle constituait une cible que même un couillon de mon espèce pouvait difficilement manquer.

Avec beaucoup de précautions, je levai mon arme et visai cette tache blanche. Mon doigt allait appuyer sur la détente lorsqu'une pensée me vint à l'esprit. Et si je le tuais? Qu'est-ce qui allait se passer?

Dans un pareil moment d'affolement, c'est extraordinaire la rapidité avec laquelle on peut faire travailler ses méninges.

Si je le tuais, j'avais son cadavre sur les bras. Et le Mexicain? Qu'est-ce que j'en ferais? Est-ce qu'il faudrait le tuer aussi?

Je ne pouvais pas appeler la police pour signaler cette attaque à main armée, ni leur dire que j'avais descendu les deux bandits. Cette fois, Roy ne pourrait pas se faire passer pour moi. Le médecin légiste avait beau être un peu gâteux, il ne le serait jamais au point de

ne pas se rendre compte que les deux bandits étaient passés de vie à trépas, pendant que Roy et Lola revenaient de Wentworth. La police voudrait savoir qui les avait tués. Si on découvrait que c'était moi, Farnworth me rouvrirait ses portes.

Plein d'hésitation, j'abaissai mon arme. Ce fut mon erreur.

Ce léger mouvement n'avait pas échappé aux yeux d'Eddie. Je sentis un coup foudroyant dans ma poitrine, au moment où j'entendis la déflagration de son revolver et où j'en vis la lueur. Sur le moment, ça ne me fit pas de mal.

C'était comme si quelqu'un avait coupé le contact dans mes entrailles; toute force m'avait abandonné; exactement comme une lampe électrique qui s'éteint. Je sentis le sable contre mon visage; j'avais beau crisper les doigts sur le revolver, il devint soudain si lourd que je ne pouvais plus le tenir. Je le sentis m'échapper, et, au même moment, la pointe d'un soulier s'enfonça dans mes côtes.

Ce coup de pied déclencha une douleur atroce au fond de ma poitrine. J'avais l'impression de m'enfoncer dans la gueule d'un volcan en éruption; je voulus appeler au secours mais aucun cri ne s'échappa de ma gorge qui se trouva envahie par un afflux de sang chaud. J'allais être étouffé.

Je me retrouvais ramené de quelques mois en arrière.

Je dégringolais comme un fou l'escalier, au sortir de l'appartement super-luxueux d'Henry Cooper. Je recommençais à me bagarrer avec le portier, puis je me retrouvais dans la rue et j'entendais les pas précipités du flic à mes trousses. J'entendais de nouveau la détonation de son arme, et sentais une douleur affreuse me déchirer la poitrine.

Roy me raconta plus tard, qu'il m'avait trouvé étendu près de la porte de la cuisine. Lola et lui avaient

deviné tout de suite que quelque chose allait mal en voyant la station-service plongée dans l'obscurité. Roy avait fait le tour en m'appelant. Il avait mis quelques minutes à me repérer et lorsqu'il m'eut découvert, il me crut mort.

Lola et lui m'avaient transporté au cabanon et étendu sur le lit. C'est pendant que Roy coupait ma chemise que j'étais revenu à moi. Je le vis penché sur moi, pâle, les mains tremblantes. Je vis aussi Lola, debout derrière lui, tout aussi pâle et tout aussi inquiète.

Je me sentais au plus mal; le moindre mouvement de la tête exigeait de moi un effort terrible.

— Qu'est-ce qui s'est passé, demanda Lola en s'approchant. (Elle se pencha au-dessus de moi.) Qui a fait ça?

J'essayai de parler, mais les mots ne vinrent pas. Roy dit :

— Laissez-le. Laissez-moi m'occuper de lui.

Je repartis à la dérive dans le noir. Je me demandai si j'étais en train de mourir : cette idée ne me tracassait pas. C'est avec une impression de délivrance que je perdis connaissance; la douleur disparut.

Le soleil brillait par la fenêtre lorsque je revins à moi. Roy était encore là, assis près du lit, à me veiller, mais Lola était partie.

— Comment te sens-tu? me demanda Roy.

— Bien.

Le mot eut du mal à sortir. Je me sentais curieusement faible, et j'éprouvais une sensation bizarre de bascule dans la poitrine.

— Ecoute, Chet. (Roy me parlait lentement, en articulant chaque syllabe, comme s'il s'adressait à un étranger.) Tu es très malade. Je voudrais appeler un médecin pour qu'il t'examine, mais Lola ne veut pas. Elle prétend que tu ne vas pas vouloir d'un médecin.

— Non. Je n'en veux pas.

— Il vaut mieux en faire venir un, Chet. (L'anxiété se lisait sur son visage.) Tu es très mal. J'ai fait ce que je pouvais, mais ce n'est pas suffisant.

Aussi malade que je fusse, mon cerveau n'était nullement paralysé. Un docteur serait obligé de signaler à la police, que j'avais été blessé par balle. Et je retournerais à Farnworth! Par la fenêtre ouverte, arriva l'appel d'un klaxon impatient. Roy se leva en ronchonnant.

— Ces routiers me rendent fou. Je vais revenir.

Je fermai les yeux et m'assoupis.

Le soleil était passé derrière le restaurant, lorsque quelque chose remua, tout près de moi. Je m'éveillai.

Lola était penchée sur moi.

— Qui t'a tiré dessus?

— Deux tueurs, dis-je. (Elle dut s'approcher très près pour m'entendre.) Je ne les avais jamais vus avant.

— Ont-ils ouvert le coffre?

Je la regardai et j'avais du mal à la reconnaître. Elle avait l'air inquiet, amaigrie et semblait de dix ans plus âgée. Je voyais au-dessus de sa lèvre supérieure de fines gouttelettes de sueur. Elle avait un teint crayeux.

— Je ne sais pas.

Etendu là, avec cette sensation bizarre de bascule dans la poitrine, ça m'était désormais égal.

— Est-ce qu'ils ont parlé du coffre? (Sa voix tremblait.)

— Non.

— Il est fermé, reprit-elle. Il ne semble pas qu'ils aient essayé de trafiquer la serrure. (Je voyais ses seins sous sa blouse s'élever et s'abaisser, du fait de son émotion.) Il faut que je sache. Ils peuvent avoir pris l'argent. Il faut que je sache s'il est encore là.

Je songeai à Eddie. C'était un professionnel. S'il avait trouvé le coffre, il l'avait ouvert. Il suffisait d'avoir les notions les plus élémentaires sur les coffres pour venir à bout de cette boîte à sardines.

— Ils l'ont peut-être pris, dis-je.

L'effort que je faisais pour parler me faisait mal. Je recommençai à voguer en basculant dans l'obscurité.

— Il faut que je sache. Dis-moi comment on ouvre ce coffre.

Son visage blafard, inquiet se penchait sur moi. Je sentais sa transpiration. Elle avait peur. Ses convoitises déçues, faisaient, autour d'elle, comme les ondes sonores d'un poste de radio.

De nouveau, les ténèbres m'engloutirent. De très loin, je l'entendis dire :

— Il faut que je sache. Tâche de te ressaisir! Dis-moi comment on l'ouvre.

Et soudain sa voix, la chambre, la lumière du soleil qui entrait par la fenêtre, tout cela disparut d'un coup.

Pendant les trois jours qui suivirent, je fus suspendu entre la vie et la mort. Je le savais, mais je m'en foutais...

Ce n'est qu'au bout de sept jours que je pus parler d'Eddie et du Mexicain.

— Ils ont vidé la caisse, me dit Roy; ils ont emporté l'argent de l'essence et presque toutes les provisions.

J'étais très inquiet au sujet du coffre. Je me demandais si Eddie l'avait trouvé et s'il l'avait ouvert, mais je n'en parlai pas à Roy.

— J'ai l'impression que maintenant tu vas t'en tirer, poursuivit-il. (Il semblait amaigri et fatigué; les cernes noirs de ses yeux montraient qu'il n'avait guère dormi.) Il s'en est fallu de peu, tu as eu de la chance!

— Tu m'as sauvé la vie, Roy, dis-je. Eh bien, tu as payé ta dette. Nous sommes quittes. Merci.

— Qu'est-ce que tu t'imaginais... que j'allais te laisser crever? (Il rit.) Ça été un peu duraille, de faire marcher la taule et de te servir d'infirmière, mais, main-

tenant, je crois que je vais pouvoir rattraper un peu de sommeil.

J'avais été incapable de bouger pendant huit jours et huit nuits. Pendant ce temps, Lola s'était tenue à distance. Je me demandais si, dans l'intervalle, elle avait fait des progrès avec Roy.

— Comment vous entendez-vous, Lola et toi, lui demandai-je.

Il haussa les épaules.

— Je l'ai à peine vue. J'étais trop occupé à te soigner.

Il dit cela du bout des lèvres et sans me regarder. Je devinai aussitôt qu'il mentait.

— Je t'ai averti, Roy, elle est dangereuse.

— Je ne suis pas à tu et à toi avec elle. Et je ne le serai jamais, dit-il.

Il y eut un long silence pendant lequel nous nous regardâmes l'un l'autre. Puis, sans préambule, il demanda :

— Qu'est-ce qui est arrivé vraiment à Jenson?

Je ne le lui aurais pas dit, si je n'avais pas eu la certitude qu'elle avait fait une forte impression sur lui. J'en étais si contrarié que je tentai de le dégoûter d'elle et de lui faire peur en lui disant la vérité.

— Elle l'a tué, et j'ai été assez fou pour l'enterrer!

Je vis ses yeux perdre soudain toute expression, comme chaque fois qu'on lui apprenait quelque chose de désagréable.

— Elle a tué son premier mari aussi, poursuivis-je. C'est une tueuse, Roy; alors prends garde!

— Tu te rends compte de ce que tu dis? me demanda-t-il penché vers moi, le visage dur et crispé.

— Je pense bien ce que je dis! Je tenais à t'avertir.

Il se leva.

— Je ne peux plus entendre parler de ça. Tu ne

vois donc pas que ça me met dans une situation impossible?

— Il fallait que tu sois prévenu, Roy. Tu ne la connais pas aussi bien que moi.

Il alla à la porte.

— Je ferais mieux de retourner au travail. Je reviendrai; ne t'en fais pas.

Sans me regarder, il partit.

Bon. Il savait à présent. Il se tiendrait sur ses gardes. Elle ne le couillonnerait pas aussi facilement qu'elle nous avait roulés, Jenson et moi. Mais je ne savais pas que mon avertissement arrivait déjà trop tard. Je m'en aperçus la nuit suivante.

Roy avait transporté son lit dans le salon pour me laisser plus de place. Il m'avait dit de l'appeler, au cas où j'aurais besoin de quelque chose, mais si ce n'était pas urgent, il serait heureux que je le laisse dormir. C'était compréhensible. Je lui avais répondu que tout irait bien et qu'il n'avait pas à s'inquiéter de moi.

Depuis que je lui avais parlé de la mort de Jenson, j'avais bien senti qu'entre nous, il y avait quelque chose de changé et que nous ne serions plus jamais copains comme autrefois. Il avait toujours eu un visage assez fermé, mais maintenant il l'était plus que jamais.

Aucun de nous ne parlait de Lola. De temps à autre, je la voyais par la fenêtre aller du restaurant à son pavillon. Elle continuait à m'éviter. Ce fut la nuit suivante que je m'aperçus que mon avertissement arrivait trop tard.

Vers minuit, Roy ferma le restaurant et éteignit la lumière. J'avais vu Lola rentrer chez elle, peu après onze heures et, dans le bungalow, tout était sombre quand Roy vint au cabanon.

Il ouvrit sans bruit la porte de ma chambre et resta

là, l'oreille tendue. Je venais d'éteindre la lumière. Je ne dis absolument rien.

— Tu es réveillé, Chet?

Il murmura si bas que je l'entendis à peine. Je ne bougeai pas et ne dis rien. Puis la porte se referma tout doucement.

J'attendis, espérant que ce qui devait arriver, selon moi, ne se produirait pas. Mais naturellement la chose eut lieu, bel et bien.

Pendant quelques minutes chargées d'angoisse, je demeurai allongé, à regarder par la fenêtre, puis je vis Roy sortir de l'ombre. Il se dirigeait d'un pas rapide vers le bungalow. Après s'être arrêté pour jeter un regard derrière lui, du côté du cabanon, il ouvrit la porte du bungalow et entra.

J'aurais bien dû me douter qu'il ne pourrait pas résister huit jours et huit nuits à ses manœuvres de séduction. Je n'avais pas à lui en vouloir, à lui. Je connaissais la technique de Lola. Je m'étais fait de rudes illusions en croyant que Roy ne s'intéressait pas aux femmes; et Roy s'était fait des idées, lui aussi. Je me sentais désemparé; j'avais le cœur malade, pas tellement de jalousie, mais de peur. Une fois Roy tombé dans ses griffes, elle le persuaderait d'ouvrir le coffre. Puis elle le tuerait, j'en étais certain. Je l'avais avertie qu'il ne lui laisserait pas l'argent quand il aurait lui-même mis le grappin dessus. Elle l'abattrait, et puis elle me descendrait à mon tour. Alors, elle cacherait le magot et ferait venir le gros shérif. Comment expliquerait-elle ce que je faisais en pyjama, avec une balle dans la poitrine, j'avais du mal à l'imaginer; mais elle avait eu huit jours pour concocter une histoire et j'étais bien sûr, à présent, qu'elle en avait une sous la main. J'avais donné à Roy le signalement d'Eddie et du gros Mexicain. Il avait certainement dû le repasser à Lola. Elle pourrait fort bien raconter que ces deux bandits nous avaient

assassinés, Roy et moi, pendant qu'elle était à Wentworth. Elle pouvait recourir à quantité de salades de ce genre.

Je restai là, couché sur mon lit, à supporter les élancements douloureux qui me déchiraient la poitrine, à surveiller le bungalow et à faire travailler mes méninges.

Peu après deux heures du matin, je le vis sortir. Il ferma la porte d'entrée, puis gagna sans bruit le cabanon. J'allongeai le bras vers l'interrupteur et lorsqu'il ouvrit doucement la porte, j'allumai l'électricité.

Il resta sur le seuil, surpris. Il était pieds nus, en maillot de corps et pantalon.

— Je ne voulais pas te réveiller, dit-il. Je venais seulement voir si tout allait bien.

— Entre, j'ai à te parler.

Il évita de me regarder dans les yeux.

— Il est plus de deux heures. Je veux dormir, protesta-t-il.

— J'ai à te parler.

Il entra, s'assit loin de moi et alluma une cigarette.

— Qu'est-ce que tu veux?

— Elle t'a mis le grappin dessus, n'est-ce pas?

Il souffla un nuage de fumée qui lui enveloppa à moitié le visage, puis déclara d'une voix bourrue :

— Tu es très malade, Chet. Il ne faut pas t'éreinter comme ça. Autant parler de tout ça demain. Tu as besoin de dormir; et moi aussi.

— Je suis peut-être malade, mais si je ne te surveille pas, c'est pas malade que tu vas être, mais bel et bien mort. Tu n'as pas répondu à ma question.

— Jamais aucune femme ne me mettra le grappin dessus, dit-il avec un visage maintenant complètement fermé.

— Est-ce que c'est moi que tu essaies de mener en bateau ou toi-même?

Il n'aima pas ça.

— Bon, si tu tiens à le savoir, j'ai pris ce qu'elle m'a jeté à la tête, mais ça ne m'engage en rien; j'y veillerai.

— T'a-telle demandé d'ouvrir le coffre?

Il ferma les yeux à moitié sous l'effet de la surprise.

— Le coffre? Quel coffre?

— Le coffre de Jenson.

Il se passa alors les doigts dans les cheveux et me regarda fixement.

— Qu'est-ce qu'il y a avec le coffre de Jenson?

— Est-ce qu'elle t'a demandé de l'ouvrir?

Je vis, à son air intrigué, qu'elle ne lui avait rien demandé du tout. Je commençai à respirer plus librement. Au moins, cette fois, je n'arrivais pas trop tard pour le mettre en garde.

— Elle ne m'a jamais parlé de ce coffre.

— Elle le fera; et elle te demandera de l'ouvrir.

Il fit, de la main, un geste excédé.

— Qu'est-ce que c'est que tout ça? Où veux-tu en venir?

— Il y a dans ce coffre quelque chose qu'elle veut avoir, dis-je, et quand elle veut quelque chose, rien ne l'arrête, rien. Elle a tué son mari pour l'avoir. Elle a essayé de me faire chanter pour l'obtenir et maintenant tu arrives. Toi aussi, tu peux ouvrir le coffre, elle essaye de t'amadouer pour pouvoir, si tu l'ouvres, te surprendre et te tuer. Ça a l'air fantastique, hein! Et pourtant, c'est la vérité. Elle te bousillera, comme elle a descendu son premier mari, comme elle a abattu Jenson et comme elle a été à deux doigts de me tuer, moi. Je te le dis, n'ouvre pas ce coffre!

L'effort que j'avais fait pour parler m'avait coûté tant de peine que j'étais en sueur; ma douleur, dans la poitrine, me coupait la respiration. Je le regardai avec désespoir, il n'avait absolument pas bronché et gardait son air impénétrable; ses yeux seuls étaient encore un peu plus noirs que d'habitude.

— T'es tombé sur la tête! me dit-il. Qu'est-ce que c'est donc, ce truc qu'elle veut tellement empocher?

Je n'allais pas lui dire que c'était plus de cent mille dollars en espèces sonnantes et trébuchantes. Je n'étais pas idiot à ce point-là.

— Je t'ai raconté que les flics l'avaient soupçonnée d'avoir tué son premier mari, dis-je; elle l'a bel et bien assassiné. Avant de l'épouser, Jenson lui avait fait signer des aveux qui se trouvent dans le coffre. Je les ai vus. Tant que le coffre n'est pas ouvert et qu'elle ne peut pas détruire ces aveux, elle risque la prison et elle le sait.

Il se gratta la nuque en fronçant les sourcils.

— T'as rêvé tout ça, ou c'est vrai?

— Elle a tué Jenson et elle m'aurait tué aussi, seulement, j'ai refermé la porte du coffre avant qu'elle n'appuie sur la détente. Elle savait que j'étais le seul ici à pouvoir ouvrir ce coffre, c'est à cette particularité que je dois d'avoir la vie sauve. Maintenant, c'est toi qu'elle a en vue. N'ouvre pas ce coffre, Roy.

— Il y a dans ta salade, quelque chose qui ne colle pas, dit-il. Si elle voulait te tuer, comment se fait-il que tu aies couché avec elle?

Je m'attendais à celle-là. Il fallait bien, évidemment, qu'il me pose un jour ou l'autre cette question.

— Elle ne pouvait pas me faire de mal tant que le coffre restait fermé. Nous avons vécu ici seuls ensemble, sans que je la touche, pendant cinq semaines. Si je l'ai fait par la suite, c'est parce que, comme pour toi, elle s'est jetée à ma tête. Elle est venue une nuit dans ma chambre, et le tour a été joué!

Je sentais une sueur froide me couler le long des joues et j'avais du mal à respirer. Roy, voyant dans quel état j'étais, s'approcha de moi.

— Héhé! là. Calme-toi. Tu n'as pas idée combien tu es malade. Arrête de t'énerver, repose-toi!

Je le saisis par le poignet.

— Si tu ouvres ce coffre, Roy, elle nous tuera tous les deux. Je te préviens. Si tu ouvres ce coffre, nous sommes foutus.

— T'en fais pas, mon vieux. Elle ne m'a même pas demandé de l'ouvrir.

J'avais vidé mon sac. Je retombai sur l'oreiller. Je ne pouvais pas en faire davantage. Je l'avais averti. Je ne pouvais qu'espérer avoir gagné la partie contre Lola. Il resta avec moi jusqu'au moment où je sombrai dans un sommeil profond.

Quand je m'éveillai, le lendemain matin, la pendulette à mon chevet marquait dix heures vingt. J'avais dormi longtemps et je me sentais un peu plus d'aplomb, mais pas au point de me lever.

Plus tard, Roy vint me raser. Il était calme et aucun de nous ne parla du coffre, mais je savais que, l'un comme l'autre, nous ne pensions qu'à cela.

La journée traîna en longueur. Je me contentai de rester couché près de la fenêtre et de surveiller ce qui se passait aux alentours. Lola et Roy travaillaient comme des nègres. La salle à manger demeura bondée, tant au moment du déjeuner qu'à celui du dîner. Finalement vers onze heures du soir, les voitures se firent plus rares et Roy trouva le temps de m'apporter un bol de soupe.

— Quelle journée! dit-il en s'appuyant au mur. Je serais bien content que tu puisses te lever et reprendre le boulot!

— T'en fais pas, j'y arriverai, fis-je.

— Ouais. (Il se passa la main sur le nez, tout en me guettant de ses yeux noirs.) Pendant le dîner, elle m'a demandé si je pouvais ouvrir un coffre-fort Lawrence.

Du coup, j'en renversai une cuillerée de potage.

— Vraiment?

— Oui. J'ai dit que je ne pouvais rien lui promettre tant que je ne l'aurais pas vu.

Maintenant mon cœur battait à tout rompre.

— Et elle a répondu?

— Un routier en entrant a interrompu notre conversation. Nous ne sommes pas revenus là-dessus.

— Tant que ce coffre restera fermé, nous sommes tranquilles. Je ne blague pas, Roy.

— D'accord, tu ne blagues pas. Si c'est mauvais à ce point-là, qu'est-ce que tu dirais de me prêter le revolver de Jenson, celui avec lequel il tirait sur les éperviers?

— C'est elle qui l'a.

Il parut ébranlé. Il plissa les paupières et sa bouche se pinça.

— Oui, elle l'a pris, continuai-je. Elle a prétendu qu'elle s'en était débarrassée, mais je sais que ce n'est pas vrai.

— Enfin, elle ne m'a pas encore demandé d'ouvrir le coffre.

— Elle va le faire.

La conversation en resta là. Rien n'arriva pendant quatre jours. Selon Roy, Lola ne lui en parla plus. Je me remettais lentement, mais je n'avais pas encore la force de sortir du lit. J'avais l'esprit plus tranquille, car Roy n'allait pas au bungalow. Ce que je lui avais raconté semblait en tout cas lui avoir fait peur.

Mais la cinquième nuit, je me réveillai vers trois heures du matin et, en regardant par la fenêtre, je vis de la lumière dans le salon du bungalow. Je sursautai. J'appelai Roy, mais ne reçus pas de réponse. Il était là-bas, avec elle. Ils étaient au coffre! Je fus tenté de sortir du lit et d'y aller mais sachant que jamais je ne pourrais me déplacer aussi loin, je restai couché, le cœur battant, à attendre et à veiller.

Ce fut seulement après quatre heures du matin que

la lumière s'éteignit et que je vis Roy sortir du bungalow et se diriger vers le cabanon. Quand je l'entendis entrer, je l'appelai.

— N'allume pas ta lampe, me dit-il de la porte. Elle la verrait.

Je scrutai l'ombre, en direction de sa voix. Il faisait trop noir pour que je puisse le voir.

— Qu'est-ce qui s'est passé?

— Elle m'a montré le coffre et m'a demandé d'essayer. Je lui ai dit que c'était un vieux modèle et que je ne savais pas l'ouvrir.

Je poussai un soupir de soulagement.

— Alors, qu'est-ce qui s'est passé?

— Elle a dit qu'il devait bien y avoir un moyen de le forcer. Elle voulait que je le fasse sauter. J'ai dit que c'était trop dangereux. Moi, la dynamite, ce n'est pas mon rayon.

— Elle t'a cru?

— Pourquoi pas? J'y suis allé avec beaucoup de conviction.

— Est-ce qu'elle a dit pourquoi elle voulait que tu l'ouvres?

— Oui. (Il y eut un silence.) Elle m'a dit, ajouta-t-il, qu'il y avait du pognon dans le coffre et que si je l'ouvrais, on partagerait. (Un autre long silence.) Est-ce que c'est vrai, ça, qu'il y a du fric, dans ce coffre, Chet?

Je savais que la vérité lui serait fatale. Je mentis donc.

— Trois cents dollars, dis-je. Jenson les gardait là en cas de besoin. Ce n'est pas ça qu'elle veut; ce sont ses aveux.

— Elle m'a dit qu'il y avait beaucoup d'argent dedans.

— Elle ment. C'est un appât pour te le faire ouvrir.

— Bon... bon, elle en sera pour ses frais.

Le lendemain matin, tandis que Roy surveillait le remplissage de nos réservoirs d'essence et que je le

regardais par la fenêtre, j'entendis la porte de ma chambre crier sur ses gonds.

Lola entra, ferma la porte et y resta appuyée. Je fus stupéfait de voir combien elle avait changé.

Elle avait maigri. Son visage tiré avait la dureté du granit. Elle avait des poches noires sous les yeux et paraissait dix ans de plus. Elle me regarda fixement.

— Dites-moi comment ouvrir le coffre, dit-elle d'une voix bourrue et nerveuse. Si vous ne me le dites pas, j'appelle la police et vous retournez à Farnworth.

Mais elle ne pouvait plus me faire chanter. J'avais tous les atouts en main.

— Allez-y, appelez-la! dis-je. Vous n'aurez pas l'argent et je leur dirai où se trouve votre mari. Ne vous imaginez pas qu'ils vous croiront plus que moi. Je ne suis pas le seul à avoir mauvaise réputation. Quand je leur parlerai de Franck Finney, vous serez dans un joli bain!

Mes paroles lui firent l'effet d'un coup de poing en pleine figure. Elle recula. Son visage se décomposa. La peur se lut brusquement dans ses yeux. C'était horrible à voir.

— Qu'est-ce que tu sais de Franck? me demanda-t-elle, les yeux étincelants.

— Je sais que tu l'as assassiné. Tu es coincée, tout comme moi. Bon gré, mal gré, il nous faudra passer le restant de nos jours ici. Il n'y a pas à en sortir. Personne n'ouvrira ce coffre-fort. J'ai mis Roy en garde contre toi. Même s'il le voulait, il ne pourrait pas l'ouvrir. Il n'en est pas capable. Tu perds ton temps et tes talents.

Elle resta longtemps à me tenir sous le regard haineux de ses yeux verts étincelants, puis elle sortit, laissant la porte ouverte.

J'avais gagné ce round-là, mais je ne me faisais pas d'illusions. Elle n'abandonnerait pas si facilement la

partie. Si je n'ouvrais pas l'œil, elle pouvait fort bien s'adjuger le prochain round!

Rien n'arriva pendant les deux journées d'inquiétude et d'angoisse qui suivirent. Puis, trois jours après la visite qu'elle m'avait rendue, Roy me dit qu'elle avait décidé d'aller au cinéma à Wentworth.

Aussitôt, je flairai le danger.

— Elle va te laisser seul ici? demandai-je en le regardant.

— C'est une tordue du cinéma, dit-il en haussant les épaules. Elle voulait que j'aille avec elle, mais je lui ai dit que je n'allais pas te laisser ici tout seul... Et puis *il faut bien que quelqu'un fasse marcher la maison.*

— Ne te fais pas des idées! lui dis-je. Elle ne va pas au cinéma. C'est une façon de te présenter l'appât, pour voir si tu vas mordre!

Il eut un geste excédé.

— Je me demande quelquefois si tu n'es pas cinglé. Qu'est-ce que tu as en tête, à présent?

— Elle t'a dit qu'il y avait de l'argent dans le coffre. Maintenant elle sait que tu ne t'intéresses qu'au fric. Elle mise sur ta faiblesse. Elle compte bien que, dès qu'elle aura mis le pied dehors, tu forceras le coffre; mais elle n'ira pas bien loin. Elle reviendra à temps pour te surprendre. C'est sa seule chance de t'amener à l'ouvrir, ce sacré coffre!

— Je te l'ai dit. Je ne l'ouvrirai pas.

— Parfait. Rappelle-t'en quand tu la verras démarrer.

Peu après dix heures du soir, je la vis monter dans la Mercury. Roy la regarda partir. Debout au clair de lune, les mains sur les hanches, il vit les feux arrière disparaître tout en haut de la côte. Il resta là, longtemps, aux aguets, puis il gagna la salle de restaurant et disparut.

De mon lit, je guettais par la fenêtre, pour surveiller

ce qui n'allait pas manquer de se passer. Je savais que quelque chose devait arriver et je sentais instinctivement que le dénouement était proche.

J'imaginai Roy allant et venant dans la cuisine. Il devait tourner et retourner dans sa tête les histoires de Lola et les miennes. Y avait-il un gros paquet dans le coffre? Des aveux? Était-ce un piège pour l'amener à forcer le coffre?

Rien ne se passa pendant une heure. Ce fut la plus longue heure de mon existence. Puis je vis les phares d'un véhicule descendre la route. Le camion s'arrêta aux pompes à essence.

Roy sortit du restaurant pour le servir. Il bavarda avec le camionneur pendant quelques minutes et le camion repartit.

C'était le moment. Je le devinai à la façon dont mon cœur se mit à battre.

Roy demeura près des pompes, à contempler la montagne escarpée en direction de Wentworth. Il resta là deux ou trois minutes, à regarder dans le noir; puis ne voyant approcher aucun feu de voiture susceptible de le déranger, il se dirigea rapidement vers le bungalow. L'effroyable besoin d'argent qui le rongait avait fini par l'emporter. Il allait forcer le coffre.

Je le vis s'arrêter devant l'entrée du bungalow. Il avait dû tout préparer, car il ne lui fallut que quelques secondes pour ouvrir la porte et pénétrer à l'intérieur du pavillon.

Mais il se tenait sur ses gardes. Il réapparut presque aussitôt, regarda encore une fois la longue route de montagne pour s'assurer que Lola n'était pas en train de revenir, puis rasséréné, il retourna dans le bungalow.

Je vis la lumière s'allumer dans le salon. Il n'avait besoin que de quelques minutes pour ouvrir le coffre et trouver l'argent. Je n'y pouvais rien. J'avais joué mes cartes. Elles n'étaient pas assez bonnes.

C'est alors que je la vis, elle.

Elle avait fait redescendre la route à sa voiture, toutes lumières éteintes, dès que Roy était entré dans la salle du restaurant. Elle avait manœuvré de main de maître. J'avais eu beau rester aux aguets, je ne l'avais pas vue arriver, ni ranger sa voiture. Mais elle était là et s'avançait à pas rapides et silencieux vers le bungalow. Le clair de lune la fit apparaître à mes yeux dans sa robe verte, alors qu'elle traversait une étendue de sable blanc. Puis elle disparut dans l'ombre. Le piège avait été tendu; Roy était tombé dedans.

Je l'imaginai, accroupi devant le coffre. Expérimenté comme il l'était, il n'en aurait pas pour longtemps à l'ouvrir. La vue de tout cet argent allait l'étourdir, au point qu'il n'entendrait pas la porte s'ouvrir. Elle allait le tuer. J'en étais sûr; elle n'avait plus que quelques mètres à parcourir pour le rejoindre.

Je rejetai mon drap et ma couverture, balançai mes pieds sur le plancher. Je courus en chancelant à la porte et m'accrochai à la poignée pour ne pas tomber. Une souffrance aiguë me déchirait la poitrine, mais je n'y pris point garde. Je ne pouvais penser qu'à une chose : courir au bungalow et le sauver.

Je parvins à ouvrir la porte, traversai le vestibule et atteignis l'entrée. Je sentis quelque chose de chaud et d'humide me couler sur la poitrine. Je saignais. Il fallait m'y attendre; ça m'était égal.

J'ouvris la porte d'entrée et partis en chancelant dans l'obscurité.

Il n'y avait maintenant plus trace de Lola. A pas lents et trébuchants, je m'avançai sur le sable en direction du bungalow. La blessure de ma poitrine s'était rouverte. Je sentais maintenant le sang me couler le long du ventre et des cuisses, mais je continuais quand même.

J'allais atteindre la porte du bungalow quand j'enten-

dis un coup de revolver dans le salon. Mon cœur fit une cabriole. Je m'arrêtai brusquement. La détonation avait été suivie du bruit d'une chute sur le plancher.

Alors insoucieux de tout, sachant que j'approchais du dénouement, je poussai la porte et pénétrai dans le salon.

Roy se tenait debout contre le mur, le 45 à la main. La porte du coffre était ouverte, découvrant son contenu soigneusement empilé sur deux rayons. Aux pieds de Roy, gisait Lola, avec un trou bleu et noirâtre au front. C'était là qu'il l'avait atteinte.

Personne ne pouvait avoir reçu une balle dans la tête à cet endroit-là et garder la vie sauve. Un rapide coup d'œil suffit à me confirmer qu'elle était morte.

Roy et moi, on se regarda. Sa figure était jaunâtre, toute luisante d'une sueur d'épouvante.

— Tu avais raison, me dit-il d'une voix basse et fêlée. Si tu ne m'avais pas averti, elle m'aurait descendu.

Je sentis mes forces m'abandonner. Je pris une chaise et m'affalai dessus. Le flot de sang faisait une tache noire sur mon pantalon de pyjama.

Roy demeurait sans mouvement, les yeux fixés sur Lola. Il ne me regardait pas.

— Il faut qu'on file d'ici, dis-je. (Je posai la main sur le gros pansement qui recouvrait ma blessure; il était gorgé de sang.) Va chercher la voiture. Nous ne nous en tirerons pas par des explications. Prends l'argent, nous pouvons encore nous sauver.

Il tourna la tête et regarda les piles de billets bien rangées.

— Je lui ai fait tomber le revolver des mains quand elle est entrée, dit-il. Je n'avais pas l'intention de la tuer.

— Allez! Va chercher la voiture! Viens! Il faut se tirer d'ici.

Même à moi, ma voix me paraissait lointaine. A voir la façon dont je saignais, je fus pris de peur.

— Oui, fit-il.

Il s'approcha du coffre et rafla l'argent. Il tira d'une secousse le tapis de table et s'en servit pour empaqueter le magot.

— Je saigne, dis-je. Arrange-moi ça, Roy, et va me chercher un manteau. Je crois que je tiendrai le coup.

Il se retourna et me regarda. Je découvris sur son visage une expression que je n'y avais jamais vue. Brusquement, il était devenu pour moi un inconnu.

— Tu crois pouvoir aller loin comme ça? Mais tu es foutu! (La passion du fric donnait à sa voix une âpreté nouvelle.) Avec un magot pareil, je peux me refaire une nouvelle existence — la vie que j'ai toujours rêvée. Il n'y a pas de place dans la voiture pour toi. Ne me regarde pas comme ça! Est-ce que tu t'imagines que tu vaux plus de cent mille dollars? Personne ne vaut ça. (Il agita le ballot de fric dans ma direction.) Tu m'as dit que je m'étais acquitté de ma dette, n'est-ce pas? Tu me l'as dit. Maintenant, je m'en vais!

Soudain, rien ne m'intéressa plus. Je le laissai partir. Au bout d'une minute environ, j'entendis démarrer un moteur d'auto. Je vis par la fenêtre s'allumer les phares de la Mercury, puis la voiture prit son élan. Très vite elle se mit à grimper la route de montagne qui menait à Tropica Springs.

Je regardai Lola qui gisait à mes pieds. Il y avait du sang sur son visage; et elle avait la bouche déformée par un ricanement d'effroi. Elle était hideuse à voir. Je me demandai comment j'avais pu être amoureux d'elle et comment un homme comme Jenson avait pu l'aimer.

Je dus m'accrocher au bras du fauteuil pour m'empêcher de tomber. Je sentais la nuit envahir mon âme. Pourtant, tôt ou tard, quelqu'un viendrait au *Relais de*

la Dernière Chance et verrait la lumière allumée dans le bungalow. Il jetterait un coup d'œil par la fenêtre et nous découvrirait, eile et moi...

Si j'étais mort à ce moment-là, tout irait bien; mais si je respirais encore, si on parvenait à me sauver, j'étais fichu, irrémédiablement fichu. Personne n'admettrait que je n'avais pas tué Lola. Et quand on trouverait le corps de Jenson, personne ne croirait que je ne l'avais pas tué, lui aussi...

J'attendis donc la mort, en l'appelant de tout mon cœur. C'était le seul espoir qui me restait.

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

Dans la collection Carré Noir

- UNE MANCHE ET LA BELLE, n° 1
L'ABOMINABLE PARDESSUS, n° 4
12 CHINETOQUES ET UNE SOURIS, n° 5
TRAQUENARDS, n° 6
QU'EST-CE QU'ON DÉGUSTE, n° 7
ALERTE AUX CROQUE-MORTS, n° 8
MISS SHUMWAY JETTE UN SORT, n° 9
C'EST LE BOUQUET, n° 10
VIPÈRE AU SEIN, n° 11
PAS D'ORCHIDÉES POUR MISS BLANDISH, n° 12
C'EST MA TOURNÉE, n° 16
LA CULBUTE, n° 17
LÂCHEZ LES CHIENS, n° 18
LE DÉMONIAQUE, n° 19
LA PETITE VERTU, n° 20
DANS LE CIRAGE, n° 21
UNE BOUFFÉE D'OR PUR, n° 22
POCHETTE SURPRISE, n° 23
PAS DE VIE SANS FRIC, n° 24
AU SON DES FIFRELINS, n° 25
LA CHAIR DE L'ORCHIDÉE, n° 28
UN HOMME À L'AFFÛT, n° 29
DU GÂTEAU, n° 30
LE VAUTOUR ATTEND TOUJOURS, n° 31
TU SERAS TOUT SEUL DANS TON CERCUEIL, n° 32
UN TUEUR PASSE, n° 33
DOUZE BALLES DANS LA PEAU, n° 34

UN HIPPIE SUR LA ROUTE, n° 35
LE CORBILLARD DE MADAME, n° 38
PRÉSUMÉ DANGEREUX, n° 39
COUCHE-LA DANS LE MUGUET, n° 40
RETOUR DE MANIVELLE, n° 41
GARCES DE FEMMES, n° 42
PARTIE FINE, n° 43
LE REQUIEM DES BLONDES, n° 44
FAIS-MOI CONFIANCE, n° 45
EN CREVANT LE PLAFOND, n° 46
N'Y METTEZ PAS VOTRE NEZ, n° 48
ELLES ATTIGENT, n° 50
FAITES DANSER LE CADAVRE, n° 52
SIGNÉ LA TORTUE, n° 54
LA MAIN DANS LE SAC, n° 58
MÉFIEZ-VOUS, FILLETES !, n° 60
TRAITEMENT DE CHOC, n° 64
LES BOUCHÉES DOUBLES, n° 66
MISE EN CAISSE, n° 68
DÉLIT DE FUITE, n° 69
UN ATOUT DANS LA MANCHE, n° 73
RIEN NE SERT DE MOURIR, n° 76
PAS DE MENTALITÉ, n° 78
IL FAIT CE QU'IL PEUT, n° 79
ET TOC !, n° 87
EVA, n° 95
VOIR VENISE... ET CREVER, n° 102
À VOUS LE PLAISIR, n° 103
EN TROIS COUPS DE CUILLER À POT, n° 107
ÇA N'ARRIVE QU'AUX VIVANTS, n° 108
OFFICIEL, n° 114
EN GALÈRE, n° 120
L'HÉROÏNE D'HONG KONG, n° 128

LE DENIER DU COLT, n° 133
TROP PETIT MON AMI, n° 139
CHANTONS EN CHŒUR, n° 144
CAUSE À L'AUTRE, n° 150
LE ZINC EN OR, n° 153
SIMPLE QUESTION DE TEMPS, n° 155
TUEUR DE CHARME, n° 157
UN BEAU MATIN D'ÉTÉ, n° 160
LES POISSONS ROUGES N'ONT PAS DE SECRET, n° 173
À PIEDS JOINTS, n° 199
JOKER EN MAIN, n° 208
FAIS-MOI PLAISIR... CRÈVE, n° 211
ON REPIQUE AU JEU, n° 231
QUI VIVRA, RIRA, n° 242
PLANQUE-TOI À LA MORGUE, n° 269
MEURTRES AU PINCEAU, n° 289
QUESTION DE FLAIR (*inédit*), n° 301
TU CROIS PAS SI BIEN DIRE (*inédit*), n° 326
LA GRANDE FAUCHE (*inédit*), n° 350
FILE-MOI UNE COUVERTURE (*inédit*), n° 378
PASSEZ UNE BONNE NUIT (*inédit*), n° 405
TU ME SUIVRAS DANS LA TOMBE (*inédit*), n° 431
C'EST PAS DANS MES CORDES (*inédit*), n° 474
ÇA IRA MIEUX DEMAIN (*inédit*), n° 499

*Impression Bussière à Saint-Amand (Cher),
le 15 mai 1986.*

Dépôt légal : mai 1986.

1^{er} dépôt légal dans la collection : juillet 1972.

Numéro d'imprimeur : 1393.

ISBN 2-07-043071-5./Imprimé en France.

37844